Docteur L. MOYNAC

SOUVENIRS

d'un

CHIRURGIEN d'AMBULANCE

1870



BAYONNE

Imprimerie A. FOLTZER, rue Jacques-Laffitte 9

1911



Préliminaires

Autant sont nombreux les mémoires relatifs à l'époque de la Révolution et du Premier Empire, autant sont rares les relations écrites par ceux qui furent mêlés à la guerre de 1870. — En effet s'il est agréable de parler des triomphes et de faire un retour vers les jours heureux, il est pénible de raviver des douleurs, de raconter des défaites, de rouvrir une plaie qui je l'espère, restera saignante jusqu'au jour où la France retrouvera ses fils perdus.

Pourquoi donc en parler? Est-ce pour chercher des leçons dans l'adversité? Est-ce pour entretenir dans la nouvelle génération l'amour de la patrie que ses malheurs doivent nous rendre plus chère? Est-ce pour revivre en pensée avec des compagnons disparus? Est-ce enfin parce que dans la vieillesse on se plait à parler du passé? Ces motifs réunis sont à peine assez nombreux, assez puissants pour entraîner ma détermination hésitante et prête à battre en retraite devant une foule de considérations et, tout d'abord, devant mon inexpérience de conteur, devant mon premier pas dans un genre si différent de celui où jadis j'employais le meilleur de ma vie, alors que mon but était de présenter à des

étudiants les notions chirurgicales dans des expositions exactes, concises, sèches, cherchant dans la clarté française les phrases, les mots capables de donner à chaque fait un relief proportionné à son importance,sacrifiant l'élégance à la précision, le développement à la concision.

Ces livres arides eurent des lecteurs, c'étaient des jeunes gens pour lesquels l'étude était une obligation, mais ici je m'adresse à des lecteurs volontaires qui ne peuvent être fixés que par l'intérêt du sujet et la forme dont il sera présenté. Or les événements sont douloureux et celui qui les raconte n'est pas un écrivain. Il est vrai que rien n'oblige à lire un journal, on tourne la page triste ou ennuyeuse et ma foi, celui qui a écrit l'article ne s'en doute pas.

Avant de commencer le récit de mes souvenirs de campagne, je vous prie de ne porter votre attention que sur leur exactitude, seul mérite auquel il m'est permis de prétendre et auquel je vais appliquer mes soins avec un scrupule qui vous semblera exagéré car il m'entrainera dans la relation de faits les uns sans intérêt, les autres trop personnels.

Je puis être exact car je ne fais pas seulement appel à ma mémoire sujette à l'oubli et à l'erreur, mais à des notes prises pendant la campagne. Me sera-t-il aussi facile de sacrifier les détails chirurgicaux ou l'exposé des discussions stratégiques entendues chaque soir sous notre tente? j'espère n'oublier ni le public auquel je m'adresse, ni le ridicule dont se couvrent les gens qui parlent de ce qu'ils ignorent.

Je vous prie encore d'excuser la forme d'un récit dont l'auteur est toujours en scène, peut-il en être autrement dans la relation de faits personnels?

Ces souvenirs ne sont que le développement des notes prises au jour le jour par un jeune médecin qui a suivi l'armée du 4 août au 1er septembre, de Reischoffen à Sedan. Il n'a, ai-je besoin de vous le dire, nullement l'intention d'écrire une histoire de la guerre, il désire dans une suite de conversations vous raconter ce qu'il a vu, avec le scrupule de l'exactitude et l'abandon de la forme; permettez lui de vous parler comme cela lui viendra. Si vous êtes jeune, il se fera l'illusion de se croire à votre âge, voyez en lui l'ancien qui vous apprend l'histoire de vos pères; si vous êtes âgés, remontons ensemble dans nos souvenirs. N'est-on pas indulgent pour un camarade ou un contemporain, je veux le croire pour donner une excuse à mon laisser aller.



Le 16 juillet 1870 celui qui a l'honneur de vous parler était âgé de 27 ans et interne à l'Hôtel-Dieu de Paris. A ce double titre il était exempt du service militaire, car la garde mobile ne se recrutait que jusqu'à l'âge de 25 ans et un décret maintenait dans les hôpitaux les internes qui s'y seraient trouvés dans la condition d'être appelés sous les drapeaux.

Si, dès la déclaration de guerre il offrit ses services, cette résolution fut absolument libre, je le dis sans fausse modestie

et même avec une vive satisfaction, car est-il acte plus noble que celui de servir son pays?

Maintes fois j'ai remercié la Providence de m'avoir si bien guidé dans cette heure solennelle de ma vie mais j'ose à peine vous dire la voie indirecte, surprenante, par laquelle cette bonne Providence me fit connaître ses volontés. Enfin puisque j'ai promis la vérité, je vais vous la présenter toute nue c'est, vous le savez, son costume préféré. D'ailleurs 41 ans ont passé sur ces heures de jeunesse et il me semble qu'on peut parler de faits aussi lointains comme s'ils étaient advenus à un autre qu'à vous-même.

Voici sous quelle forme étrange je vous le répète, me parvint l'ordre d'appel, c'est une petite histoire à l'eau de rose.

A cette époque, c'est-à-dire en 1870, j'avais un camarade auquel me liait une si étroite amitié que vraiment nous ne faisions qu'un et, en parlant de lui, je crois bien parler de moi-même.

Cet ami, mon alter ego, aimait l'étude, adorait la chirurgie, il était interne à l'Hôtel-Dieu, situation enviée, sa santé était parfaite et sa bourse, jusqu'à ce jour assez plate, se gonflait alors de ses appointements, du produit de ses leçons d'anatomie et du casuel de l'interne qui assiste, en ville, un chef tel que l'était Maisonneuve.

Malgré tous ces motifs de satisfaction, toute cette menue-monnaie de bonheur, mon ami se trouvait presque malheureux, c'était un rêveur à la Werther, si enclin à la tristesse que les circonstances les plus

futiles le plongeaient dans des idées noires.

Pour vous donner une idée de la fâcheuse sensibilité de cet ami trop tendre je n'ai, entre bien d'autres, qu'à vous citer ce fait.

Un soir mon ami traversait la rue de Seine,un rassemblement était formé autour d'un tableau que des jeux de lumière éclairaient de lueurs vivantes. Ce tableau représentait un vieillard pensif assis à son foyer et, devant lui, de gauche à droite, se déroulaient les diverses phases de son existence, un enfant, un jeune homme, un St-Cyrien, un officier de cuirassiers conduisant à l'autel sa blonde fiancée. A mesure que se fermait le cercle, ces images qui, en quelques traits, rappelaient la physionomie du vieillard, se faisaient plus précises, accentuaient leur ressemblance avec lui et la dernière était son portrait qui lui tendait la main.

Cette peinture des diverses étapes de la vie était curieuse, pas fort gaie peut-être mais voilà tout et cependant elle suffit à plonger mon ami dans une tristesse qui n'eût pas été plus grande s'il avait été lui-même ce vieillard disant, dans sa vie finissante, adieu aux beaux jours d'autrefois. La mélancolie de ce pauvre garçon, mon ami, lui venait de son cœur, d'une trop grande fraîcheur de sentiments, il était amoureux ! d'un amour vague, nuageux, sans objet précis, était-il épris de la lune, des étoiles? Je l'ignore, il souffrait du besoin d'aimer, telle était la vérité. Les jeunes gens de sang alsacien ressentent,m'a-t-on dit, de ces aspirations dont les gascons ne se font pas idée.

Un matin, sortant ensemble de l'Hôtel-Dieu (je vous le répète, nous ne nous quittions pas) nous sommes abordés sur le Parvis Notre-Dame par une jeune fille pâle, amaigrie, belle et tout à fait touchante dans sa grâce attristée. Monsieur nous dit-elle, êtes-vous l'interne de Maisonneuve ? — Pour vous servir, Mademoiselle — Ah ! tant mieux, je viens d'avoir la fièvre typhoïde, je sors des salles de Gueneau de Mussy, on me renvoie en me disant que je suis guérie et qu'il faut faire place. Monsieur Bartharez, l'interne du service, en me voyant triste, en apprenant que je n'ai pas de domicile m'a dit : « attendez à la porte de l'hopital l'interne de Maisonneuve il a l'âme compatissante et il cherche quelqu'un pour soigner son linge. »

Ah sacré gascon, diable de Bartharez, c'est bien là un de ses tours, pensai-je en moi-même. Que faire? Ce que vous eussiez fait vous-même si comme je n'en doute pas, vous êtes galant et charitable. — Que voulez-vous, notre père Adam succomba à une tentation de gourmandise, il ne sut pas résister aux avances d'Eve de séduisante mémoire, et, sans doute, par la fâcheuse influence de cette lointaine hérédité, mon pauvre ami fit ce qu'avait fait son très arrière grand-père, avec cette différence qu'au lieu de perdre le paradis, on l'y accueillit à bras ouverts.

Et ce fut alors la lune de miel, le printemps dans le Paris éblouissant de l'Empire, dans l'amour d'Amédine (elle se nommait ainsi).

La convalescence de la belle Lorraine, (elle était de Metz) s'épanouissait dans cette vie nouvelle comme s'ouvre la fleur dans un matin de mai. Ses yeux de pervenche, sa gaieté d'enfant, ses étonnements ravis renvoyaient loin, bien loin vers les brumes du Nord les nuages qui, jusqu'au jour de sa bienheureuse rencontre, assombrissaient le cœur de mon ami.

Que de fois sous les ombrages du Luxembourg, près de la fontaine de Médicis, sous les tilleuls de la Pépinière ils s'asseyaient tous deux en se tenant la main, lui, perdu dans le ciel bleu, dans l'adoration de son amie, dans l'extase du bonheur, rêvant ainsi longtemps, sans rien dire, et, ne sortant des nuages, ne descendant sur la terre qu'éveillé par ces mots de sa compagne plus prosaïque. — Dors-tu? Est-tu fou? Il ne l'était que trop le pauvre garçon, car ma parole, il eût, je crois, épousé cette fièvre typhoïde (je veux dire Mlle Amédine) si, en certains moments où il se croyait clairvoyant il n'eut éprouvé des doutes sur son passé, des inquiétudes sur son présent. Ces soupçons étaient bien injustifiés, mais l'amour va-t-il sans jalousie. D'ailleurs des préoccupations plus réelles et plus sages troublaient sa félicité, il comprenait que cette idylle devait finir et cette nécessité lui était cruelle au delà de toute expression. Où trouver la force de dire un adieu dont la seule pensée déchirait son cœur?

Peut-être songea-t-il à entrer dans les ordres et à demander à Dieu le calme, la sérénité qu'il tient seul en ses mains puisque le bonheur terrestre, même dans son épa-

nouissement, se voit assombri par l'image d'une fin inéluctable.

Et lorsque, après bien des luttes, il s'était décidé sinon a une contrition aussi parfaite du moins à une séparation, cette résolution qu'il croyait irrévocable s'envolait sous les regards d'Amédine comme fuient de légers nuages entraînés par le vent.

Tel était l'état de son cœur lorsqu'il apprit la déclaration de guerre, il y vit aussitôt le remède souverain qu'il avait jusqu'alors si vainement cherché, il ne redoutait ni les fatigues, ni les dangers, il n'était faible que devant son amour. En s'engageant, en donnant une parole à laquelle il ne pouvait manquer sans forfaire à l'honneur, toute défaillance devenait impossible. Les évènements extraordinaires de la guerre, ses périls, ses privations détourneraient le cours de ses pensées, adouciraient l'amertume de ses regrets, peut-être même entraîneraient-ils l'oubli (comme il le croyait peu) et s'il devait mourir, il faisait volontiers le sacrifice de sa vie à son amour et à son pays.

Et il fut s'enrôler, en chantant comme ses camarades, la chanson n'était que sur ses lèvres.

Dans les premiers temps de l'Eglise, le pardon n'était accordé qu'à une confession publique. Cette confession est faite, me refuserez-vous l'absolution?



La déclaration de guerre

Le 16 Juillet 1870, vers 7 heures du soir, les Internes d'un hôpital de Paris attendaient pour se mettre à table, l'arrivée d'un de leurs camarades, son retard les étonnait car, d'ordinaire, il était fort exact.

Il entre et sans nous laisser le temps de lui adresser la moindre question, il nous dit . « Messieurs, la guerre est déclarée à la Prusse. » Cette nouvelle nous plongeait dans la plus profonde surprise, nous nous occupions beaucoup de nos études, un peu de nos plaisirs, pas du tout de politique. Notre ami ne connaissait aucun détail, il avait appris la grande nouvelle, il venait nous l'annoncer.

Ces évènements éloignés ne sont peut-être pas présents à toutes les mémoires, je vais en refraichir le souvenir. Bismarck voulait faire l'unité de l'Allemagne et réunir tous ses royaumes sous la domination de la Prusse. Mais ce projet déjà dévoilé et heureusement commencé par la guerre des Duchés et la victoire de Sadowa ne pouvait être complètement réalisé que par l'écrasement de la France, or les actes de l'Empereur des Français semblaient être ceux d'un complice de ces desseins.

Napoléon hanté par l'idée des nationalités avait déjà fait l'unité de l'Italie ; il allait, à nos dépens, faire l'unité allemande. Des guerres glorieuses pour nos armes, inutiles pour la France, nous avaient enlevé nos chefs les plus illustres, nos soldats les plus vaillants et notre mauvaise fortune faisait mourir Morny et Niel, seuls hommes capables de dessiller les yeux du rêveur qui tenait en mains nos destinées.

En 1870, jamais la Prusse n'avait été aussi forte et jamais la France aussi faible. Par une aberration funeste, le ministre de la guerre diminuait de 20.000 hommes le contingent annuel de l'armée, il vendait 10.000 chevaux et laissait dormir dans les cartons l'organisation de la garde mobile qui avait été la dernière et clairvoyante pensée du Maréchal Niel.

L'heure était donc venue pour Bismarck de tenter la fortune des armes et il était facile à cet homme sans scrupules, pour qui la force primait le droit, de faire naître l'incident d'où sortirait la guerre.

Une révolution venait de renverser la reine Isabelle, l'occasion est trouvée, Bismarck fait offrir le trône d'Espagne à un Hohenzollern, il crée ainsi à la France une situation inacceptable, incompatible avec sa sécurité. Mais ce plan, habilement conçu va échouer, le Prince allemand après avoir posé sa candidature la retire, l'incident est terminé.

C'est alors que les paroles imprudentes prononcées à la Chambre française par C. Duvernois et Gérôme David ravivent le

feu qui s'éteint: ces bonapartistes aveugles, représentent la lenteur de la Prusse à reconnaître le désistement du Prince Hohenzollern comme un attentat à notre honneur et le gouvernement impérial se laisse entraîner.

Par son insistance, Benedetti, notre ambassadeur à Berlin met en quelque sorte le roi de Prusse en demeure de se prononcer plus nettement. Le souverain allemand voit dans cette demande une atteinte à sa dignité, il refuse dédaigneusement de recevoir notre ambassadeur et lui fait déclarer par un aide de camp qu'à ses yeux l'incident est clos.

Le gouvernement français laisse répandre le bruit que notre ambassadeur a été outragé, c'est l'étincelle qui va mettre le feu à notre amour propre national.

Bismarck, mettant à profit nos maladresses si favorables à ses projets, travaille dans ses journaux l'opinion allemande et enfin, comme dernière cartouche, fait publier la fameuse dépêche d'Ems qui déclare que « La Prusse est arrivée à l'extrême limite permise par l'honneur national et qu'elle sera plus ferme qu'on ne le croit en France ».

Cette dépêche, tronquée des atténuations apportées par le Roi de Prusse à son refus de rouvrir les négociations, devient une insulte pour la France : c'est ce que souhaitait Bismarck, il voulait la guerre, il l'obtint par un acte perfide et malhonnête.

Je reviens à mes souvenirs. Terminant en hâte notre repas, nous courrons au

Boulevard, il était couvert d'une foule immense, excitée, houleuse comme en un jour d'émeute. On se disputait les journaux dont les éditions annonçaient coup sur coup, en les commentant, les faits que je viens de vous rappeler.

Je m'en souviens bien, l'enthousiasme dominait. Les Bonapartistes manifestaient bruyamment leur joie, ils voyaient dans une guerre (dont le succès leur semblait certain) un regain de popularité pour l'Empire dont le pays se détachait. Les républicains se taisaient, ils ne pouvaient souhaiter des revers et d'ailleurs, eux aussi, présageaient des victoires qui allaient redorer le prestige impérial et détruire les travaux d'approche par lesquels depuis quelques années ils sapaient le trône.

On entendait les appréciations les plus diverses, telles que celles-ci — L'Empereur se serait deshonoré s'il avait subi un pareil affront — Gramont a déclaré que nous étions prêts, ne nous laissons pas devancer par la Prusse et l'on chantait le Rhin allemand, le Chant du départ, que sais-je.

Enfin le souvenir de Waterloo, le désir d'effacer cette défaite, de déchirer les traités de 1815, la crainte qu'inspirait depuis Sadowa l'ambition grandissante de la Prusse, la confiance dans nos armées revenues victorieuses de Crimée et d'Italie semblaient enlacer dans une commune étreinte, dans une volonté unique, tous ces Français encore hier étrangers les uns aux autres. La guerre leur rappelant tout à coup une communauté d'origine, d'intérêts, de dangers les ralliait sous un même drapeau et

éveillait les sentiments d'une fraternité insoupçonnée.

Cependant parmi cette foule surexcitée et comme atteinte de folie se trouvaient des gens graves, ils observaient en silence et restaient pensifs devant la terrible aventure qui mettait en jeu le sort de la France et qui allait sacrifier par milliers la vie de ses enfants. Ceux-là gardaient le recueillement attristé que commandaient le redoutable problème et les douloureux sacrifices.

C'étaient bien nos sentiments, nous allions d'un groupe à l'autre, sans rien dire. Bien que jeunes, patriotes, bonapartistes (moi du moins) nous nous sentions plus près des hommes sérieux qui gardaient le silence que des exaltés qui criaient « à Berlin ». Cette déclaration de guerre si grave, si imprévue nous oppressait comme l'eût fait la crainte d'un malheur ou, au contraire, l'attente d'un bonheur inespéré.

La guerre, après les appels à la fraternité des nations, les sentiments pacifiques dont les journaux faisaient leur thème favori, l'avions-nous cru possible? Et, à cette heure, comme un coup de foudre, elle éclatait dans le calme de notre existence. Avions-nous jamais réfléchi à ce qu'était la guerre, cette suprême évocatrice des passions si diverses qui dorment au fond de notre être puisque, au son des clairons, elle fait de notre patrie l'idéal de nos amours, elle élève nos âmes à la hauteur de tous les sacrifices et que, du même coup d'aile, effaçant les sentiments d'humanité amassés dans nos cœurs par des siècles de civilisa-

tion, elle nous ramène brutalement à notre cruauté ancestrale et transforme en gloire ce qui, en toute autre circonstance, serait un crime.

En ce moment, nous étions loin de croire que nous prendrions une part active à cette guerre, sans nul doute nous ne devions que suivre en pensée l'armée impériale et applaudir à ses victoires.

Mais, mieux que tout autre, nous savions le qu'était la souffrance puisque notre vie était consacrée à son étude et alors, en une sombre vision, se dressa devant nous l'horreur des agonies et des angoisses suprêmes. Une profonde tristesse nous isolant de la foule enfiévrée qui nous entourait entraîna nos pensées vers ces soldats fleurs de la France que la mort allait faucher sur les bords du Rhin et les coteaux d'Alsace. En ce moment nous étions bien leur frère et nous sentions déjà germer le désir de les suivre, de nous trouver à leurs côtés prêts à leur donner assistance à l'heure même où elle leur serait nécessaire.

Pendant la nuit, la foule s'était accrue de la population des faubourgs et l'exaltation était à son comble. La surprise pénible du premier moment se dissipait et, à la vue des drapeaux frénétiquement agités, à la pensée de l'insulte faite à la France, nos idées se modifiaient, la prudence nous semblait être de la défaillance, notre imagination s'exaltait, elle se mettait à l'unisson de l'ivresse générale.

Marie Sasse, la célèbre chanteuse de l'Opéra, élevée sur une sorte de pavois, chantait à pleins poumons cette Marseillaise que

nous n'avions pas entendue depuis tant d'années et l'Hymne de Rouget-de-l'Isle était reprise en chœur. Ses accents passionés, entonnés par la voie vibrante de cette nouvelle Théroigne de Méricourt, semblaient, après un silence de 20 ans, retrouver la puissance d'entraînement qu'ils eurent dans leur jeunesse, c'était la voix même de la patrie gonflée de souvenirs et d'espoirs inexprimés.

Nous étions jeunes, ardents, patriotes, nous nous laissions gagner par l'enthousiasme général, nous nous croyions revenus aux scènes de la Révolution, il nous semblait entendre les appels de la patrie en danger, revoir les Volontaires de 93 s'enrôlant pour courir à la frontière envahie par cette Prusse qui, aujourd'hui de nouveau, se dressait devant nous. Aussi, lorsque je revins à l'Hôtel-Dieu, reprendre ma garde abandonnée, je ne sais si un arrangement pacifique ne m'eût pas déçu.

Ces chants, ces cris de guerre avaient éveillé chez moi l'humeur bohême, aventureuse qui se trouve au fond du tempérament français. Il me prenait une envie folle de m'en aller, moi aussi, au loin, vers l'inconnu, vers la bataille, de courir les équipées et la pensée de rester comme un vieillard au chevet des malades, pendant que les jeunes gens se battraient, me causait une tristesse, une gêne . comme une humiliation.

Je n'avais cependant alors nul motif de détester la Prusse, je dirais même qu'un Prussien nommé Schwinder était avec nous interne à l'Hôtel-Dieu et nos relations

étaient si cordiales, que, la pensée de lui faire de la peine, de le regarder en ennemi, me gênait notablement. Par bonheur lui aussi avait compris que sa place n'était plus à nos côtés et, sans rien dire, il avait quitté l'Hôpital. Je devais le revoir un mois après, je vous dirais en quelle circonstance.



L'Enrôlement

Le soir même j'étais décidé à m'engager, c'était aussi la résolution prise par quelques-uns de mes camarades, mais nous différions d'avis dans le choix de notre future carrière; serions-nous médecins ou militaires? Les plus ardents voulaient prendre le fusil, les plus sages pensaient que notre science médicale pouvait rendre plus de services que notre vaillance physique.

L'épée flamboyait à mes yeux autrement glorieuse et brillante que le bistouri, c'était aussi l'opinion de Bartharez, l'inséparable ami de ma jeunesse celui qui n'a jamais été remplacé dans mon cœur. Toujours prompt dans ses décisions, il me dit : « Cher Maître, c'était le nom que me donnait son affectueuse sympathie, veux-tu que nous nous engagions ensemble dans les Chasseurs qui tiennent garnison à Auch, chez moi? Te vois-tu à cheval, en pantalon rouge, le sabre au côté, avant un mois tu seras brigadier — Je prévois pour toi un avenir moins brillant, c'est la salle de police qui t'attend, homme frondeur et indiscipliné...

Et nous plaisantions, avec Bartharez il en était toujours ainsi; dans les circonstances les plus critiques, cet aimable et courageux gascon restait gai, vaillant, plein d'espoir

et de ressources. Nous nous aimions beaucoup, probablement en raison de la diversité de nos caractères, il dissipait mes fréquentes tristesses, j'étais pour lui l'homme sérieux (tout est relatif) ramenant aux prosaïques réalités ses exagérations méridionales. Que ne m'a-t-il pas eu toujours auprès de lui, peut-être vivrait-il encore et ma vie eût été autrement heureuse.

Lorsque le lendemain, à 9 heures je fus, ainsi que je le faisais chaque jour, recevoir mon chef, le professeur Maisonneuve, sous le péristyle de l'Hôtel-Dieu, je le trouvais si sombre que je jugeais prudent d'attendre pour lui annoncer mon engagement, une éclaircie dans cette terrible humeur dont j'avais si souvent supporté les coups de boutoir. J'attendis en vain, lui, d'ordinaire si causeur, restait silencieux, il passait devant les malades sans mot dire; il était absorbé dans des pensées notablement éloignées de la gaieté.

Il fallait pourtant se décider à lui annoncer mon départ, et je lui dis : « Maître, j'ai le regret de quitter votre service, veuillez demander mon remplaçant à l'Assistance. — Qu'est-ce que cela signifie? — Cher Maître, je m'engage et je serais heureux de vous voir approuver cette détermination, elle est définitive. — Il me regarde, sa physionomie s'éclaire, elle revêt une sorte de bienveillance, la bienveillance complète lui était inconnue. — C'est bien cela, Cadet (il ne me donnait ce nom que dans ses meilleurs jours, et où t'engages-tu? — Dans les Chasseurs à cheval, pour la durée de la guerre. — Après un instant de réflexion il me dit :

« viens me voir à deux heures, je veux te parler. »

Mon engagement avait plu au vieux Breton qu'était Maisonneuve, je trouvais chez lui bon accueil et désir de m'être utile.

Voici quels furent ses conseils. — As-tu réfléchi, Cadet, aux conséquences de ta détermination? j'approuve ton enrôlement, je t'en félicite, mais écoute-moi. Tu veux être chasseur, sais-tu ce qui t'attend, on t'enverra faire ton éducation militaire dans une ville de garnison, et la guerre sera terminée avant que tu ne sois apte à marcher au feu.

Tu ne sais rien, tu ne vaux rien comme militaire, mais, comme chirurgien, l'interne de Maisonneuve peut se présenter partout la tête haute (bien entendu le compliment ne s'adressait qu'à lui-même) et, prenant alors son air goguenard, il ajouta : serais-tu par hasard effrayé d'une comparaison avec les Médecins Militaires? Ce vilain homme détestait sans distinction tous ses confrères, on le lui rendait avec usure.

Ecoute-moi et crois en mon expérience. Sans nul doute on fera appel à la bonne volonté de chirurgiens auxiliaires, on ne peut s'en passer. Inscris-toi au Val-de-Grâce, on t'examinera, fais honneur à l'Hôtel-Dieu. Voilà ce que ton maître dirait à son fils. Adieu, pars, tu as mon approbation, mon estime, Dieu te garde. »

Cet entretien ne vous semble peut-être pas débordant d'enthousiasme et de sensibilité, cependant, s'il est encore au monde des gens ayant connu Maisonneuve, ils

seront surpris de cette cordialité si relative, mais si exceptionnelle chez lui.

Certes je regrettais le chasseur à cheval que déjà je croyais être, mais le raisonnement de mon chef était plein de bon sens et, si mon amitié pour lui n'avait rien d'exagéré, j'avais une confiance absolue dans son intelligence, sa clairvoyance et sa supériorité. Son approbation m'honorait, je suivis ses conseils.

Maisonneuve ne se trompait pas, on fit appel aux Médecins qui voudraient prendre du service pour la durée de la guerre. On devait, après un examen passé au Val-de-Grâce, leur conférer un grade temporaire.

Inutile de parler de cet examen, nous étions alors entraînés aux concours comme les chevaux de pur sang le sont pour le Derby, on me questionna pour la forme, arrêtant mes réponses dès les premiers mots. Me voilà donc Chirurgien d'armée, pas pour longtemps car jamais carrière militaire ne fut plus courte.

Le sort en était jeté, j'allais recevoir l'ordre de rejoindre un régiment, ainsi s'envolait mon doux espoir de faire campagne avec mon ami Bartharez. J'en étais fort affecté et cette tristesse jointe à celle dont je vous ai parlé, me firent passer des heures pénibles.

Je dus faire un grand effort pour écrire à mon père, sur un ton dégagé, mon engagement, l'obtention d'un brevet de chirurgien militaire et le départ imminent qui ne me permettait pas d'aller l'embrasser et dira adieu à ma famille; d'ailleurs ces adieux eussent rendu mon départ encore plus pénible.

Deux jours passent, je ne reçois aucun avis du Val-de-Grâce, voici le motif de ce retard surprenant : La Société internationale de Secours aux Blessés, vaguement créé depuis la Convention de Genève sur la neutralisation des blessés, venait, sous la pression des événements, de se constituer sérieusement et elle avait fait appel à l'Assistance publique pour le recrutement de ses chirurgiens.

Nous l'ignorions lorsqu'un jour, à midi, heure où nous étions réunis à la Salle de garde, on nous annonce la visite de M. Husson, Directeur général de l'Assistance. « Messieurs, nous dit-il, plusieurs d'entre vous se sont engagés comme médecins auxiliaires. La Croix Rouge veut former des ambulances et en envoyer une à chaque Corps d'armée, elle me demande de faire appel aux Internes des Hôpitaux pour la formation de l'état-major de ces Ambulances. C'est la mission que je remplis en ce moment auprès de vous, j'ajoute que l'Autorité militaire rend leur parole à ceux qui, ayant déjà reçu un brevet, préféreront s'engager dans la Croix-Rouge. Mon premier appel est adressé aux Internes de l'Hôtel-Dieu.

Sans se préoccuper le moins du monde de nos sentiments Bartharez répond : « M. le Directeur nous vous remercions, nous acceptons. » Nous avions d'ailleurs immédiatement compris les avantages de cette proposition et sans rien ajouter aux paroles de notre camarade, nous nous inclinâmes en signe d'acquiescement.

Eh bien, Messieurs, nous dit notre Direc-

teur, rendez vous aujourd'hui à 4 heures au Palais de l'Industrie, vous serez reçus par les Chefs de la Croix Rouge et vous recevrez leurs instructions. Et comme adieu, il ajouta : « Je continue aux volontaires de la CroixRouge leurs appointements d'interne, trois mois leur seront comptés d'avance ».

Que pouvait être cette Croix Rouge dont nous avions à peine entendu parler, car elle s'était constituée en dehors du monde médical? D'où lui venaient son autorité, ses ressources ? Quels en étaient les chefs ? Comment serions-nous rattachés à l'armée? Nous attendions impatiemment l'heure où nous allions être éclairés sur des questions d'un aussi grand intérêt, mais une pensée dominait de bien haut toute autre préoccupation, nous ne serions pas séparés, nous allions faire campagne ensemble, entre amis et cette espérance nous ravissait.

La Société internationale de Secours aux blessés ou Société de la Croix Rouge, elle prenait indifféremment ces deux noms, nous avait donné rendez-vous au Palais de l'Industrie mis à sa disposition.

Cette Société dont jusqu'alors nous connaissions à peine l'existence, formée nous ne savions ni par qui, ni comment, s'était recrutée dans le plus grand monde; toutes les opinions y étaient représentées par leurs plus hautes personnalités, par des gens ayant des relations d'amitié ou de parenté avec l'Europe entière.

Son Directeur était le comte de Flavigny et Mme de Flavigny était Bavaroise.

Parmi ses membres, la Croix Rouge comptait le Prince de Sagan, grand seigneur de

la cour de Prusse par le fait de sa principauté de Sagan, située en Silésie, il était Français, par son origine car il descendait de Talleyrand.—L'Angleterre était le berceau des Fitz-James.—Les Pourtalés étaient les uns Alsaciens, les autres Prussiens.—Une branche de la famille des Rohan était Autrichienne.

Ces messieurs formaient le Comité de la Croix Rouge. Que pouvait-on souhaiter de mieux pour une Société internationale ?

Une ambulance de la Croix-Rouge

Le lendemain nous étions réunis devant le Palais de l'Industrie, attendant, longtemps à l'avance, l'heure fixée à notre rendez-vous et à notre enrôlement.

Des équipages luxueux se rangeaient le long des trottoirs, des valets en grande livrée ouvraient les portières, on se serait cru au faubourg St-Germain un jour de réception. Nous ne nous attendions à rien de pareil et nous n'avions nullement soigné nos toilettes.

Enfin 4 heures sonnent, nous entrons et demandons à être présentés au Directeur de la Croix Rouge. On nous conduit dans un salon où se trouvaient réunis des Messieurs en habits, des Dames élégantes, mais nous ne voyons ni un uniforme, ni le visage connu d'aucun de nos Maîtres.

Bien que le valet ait pompeusement annoncé : « Messieurs les Internes de l'Hôtel Dieu, » les conversations continuaient bruyantes et, nous, qui pensions à juste titre que, dans une société de Secours aux Blessés, le haut du pavé appartenait de droit aux chirurgiens, nous restions inaperçus.

Cette indifférence à notre égard et le malaise que nous faisait éprouver notre tenue négligée dans ce milieu apprêté et aristocratique, blessaient nos amours-propres de jeunes gens conscients de leur valeur et surtout fiers d'un enrôlement qui méritait un autre accueil. Habitués à plus de considération de la part de nos chefs, qui étaient cependant les Princes de la Science, nous étions froissés de l'importance que se donnaient ces individualités sans mandats (ainsi nommait-on alors les gens qui s'occupaient de ce qui ne les regardait pas) et du peu d'attention qu'ils accordaient à des volontaires venant peut-être signer leur arrêt de mort.

Nous nous tenions groupés, à l'écart, en mécontents, disposés à nous retirer et à compromettre dans un mouvement de mauvaise humeur, l'avenir de notre campagne.

Prêts à nous incliner devant l'autorité militaire et à occuper dans l'armée un rang infime, notre amour-propre se sentait froissé par les noms sonores devant lesquels il nous semblait que nous nous présentions un peu comme des serviteurs devant leurs maîtres. Bien volontiers nous voulions dire respectueusement : « mon Colonel, mon Lieutenant, mais M. le Duc ou M. le Prince », non certes pas.

Bartharez sauva la situation que notre susceptibilité exagérée allait rendre difficile et, avec calme, mais avec une parfaite conviction, il nous tint ce petit discours : « Pas de bêtises, mes amis, il est toujours imprudent de se croire indispensable, un

bonheur inespéré nous tombe du ciel et vous faites la moue ! Dans quelles considérations mesquines et bourgeoises vous entortillez-vous? Vous alliez sans hésitation vous incliner devant un major; en quittant le service des premiers chirurgiens de France vous passiez,sans murmurer,sous la férule de culottes de peau qui allaient sans doute avoir la prétention de vous apprendre la chirurgie et,lorsqu'on vous offre l'indépendance, qu'on vous met sur le pied d'égalité avec les militaires les plus galonnés ,vous trouvez trop noble, trop prétentieuse la main qui comble tous vos souhaits et vous vous demandez à quelle aristocratie,à quelle forme politique elle appartient ! Ne voyez-vous donc pas, jeunes enfants (il avait notre âge) que nous allons former une République dont nous serons tous les présidents ? Cela cependant devrait vous plaire, à vous, Républicains, proneurs d'égalité sociale.Quant à vous, Bonapartistes, vous me faites de la peine avec vos préventions contre Chambord ou d'Orléans, pauvres naïfs,où sont vos chefs?je les cherche, l'Empereur est socialiste, l'Impératrice légitimiste, Emile Ollivier républicain. Laissez-moi faire et suivez-moi comme de petits agneaux bien sages.

Et voilà comment le Gascon, d'emblée, de par sa propre volonté, tout comme les Ducs et mieux qu'eux, se constitua, lui aussi, notre chef, nous le suivîmes et nous fîmes bien.

Sans entrer dans d'autres détails, apprenez que quelques jours suffirent, tant chacun y apportait bonne volonté, à organiser notre ambulance.

Je vous prie d'excuser la description de cette ambulance, elle est dépourvue d'intérêt, je ne puis cependant la passer sous silence : d'autant moins qu'elle n'a été relatée nulle part.

Voici d'abord les noms de ses chefs : un mot, hélas toujours le même, vous dira, ce qu'à bien peu d'exceptions, ils sont tous devenus.

Chef civil de l'Ambulance.—Duc de Fitz-James. — Mort.

Chef chirurgical. — Dr Pamard, vivant à Avignon.

Aumôniers. — L'abbé Perraud. — Mort évêque d'Autun, cardinal et membre de l'Académie Française.

L'Abbé Nouvelle, — Mort, professeur à Juilly.

Pasteur protestant. — M. de Pressensé professeur à la Sorbonne. Mort.

Chirurgiens. — Tous internes des hôpitaux de Paris.

Tilloy. — Tué à Beaumont.

Bartharez. — Mort à Lisbonne, peu de temps après la guerre.

Mollien. — Mort, député d'Amiens.

Terrillon. — Mort, agrégé à la Faculté et Chirurgien des hôpitaux.

Moynac. — Encore à votre service.

Aides-Chirurgiens. — Externes et jeunes docteurs âgés de plus de 25 ans.

Au nombre de douze. Il serait trop long de les nommer.

Infirmiers. — Au nombre de vingt c'étaient pour la plupart d'anciens infirmiers militaires. Parmi eux s'étaient glissés, grâce à leurs relations, des journalistes et

des hommes du monde qui voulaient suivre les événements en profitant de la position exceptionnelle qu'allait occuper l'ambulance.

Trois comptables.

Matériel. — Trois grandes tentes et une vingtaine de cantines (modèle militaire), fournies par la maison Godillot.

Trois grandes voitures. — L'une pour les chefs ne montant pas à cheval. — La seconde pour les tentes et cantines. — La troisième pour le matériel chirurgical.

12 chevaux de traits. — 6 chevaux de selle. — Le Prince de Sagan avait acheté les chevaux d'attelage à la Cie des Omnibus et les chevaux de selle au Tatersall. La Croix Rouge avait fait, de ses deniers, toutes ces acquisitions, elle nous payait et pourvoyait à notre entretien.

Notre Solde était 800 fr. d'entrée en campagne, 300 fr. d'appointement mensuel. A cela s'ajoutaient les 300 fr. de l'assistance publique (appointements d'interne pour 3 mois). Je n'ai pas besoin de vous le dire cette bourse fut arrondie par nos parents.

Equipement. — Drap noir. — Pantalon et culote. — Tunique et vareuse avec boutons argentés portant en relief la Croix de Genève. — Brassard blanc avec croix rouge. — Dolman, colet et manches en astrakan, avec brandebourgs et passementeries ad libitum (Dieu sait si nous profitâmes de cette liberté pour prodiguer les soutaches). Notre dolman était celui des officiers de cavalerie sauf les galons d'or, ils eussent fort bien fait, mais c'était pour nous le fruit défendu. — Trousse portée en sautoir. — Revolver dans une gaîne fixée au ceinturon.

Les cavaliers portaient le dolman, la culote et les bottes. — Les gens en voiture et à pied étaient vêtus de la tunique. — La vareuse était d'ordonnance pour le travail chirurgical.

On nous désigna pour la confection de ces costumes un tailleur de la Galerie de Valois, au Palais Royal.

Pour ne pas allonger cette énumération je renvoie la description des cantines au moment où je vous parlerai de notre premier campement.

La Croix Rouge fut bien inspirée en créant ces ambulances, car non seulement le service médical est et sera toujours insuffisant sur le champ de bataille, mais encore son organisation, quelle qu'elle soit, ne peut s'adapter qu'aux armées victorieuses. Si un régiment bat en retraite, ses chirurgiens doivent le suivre, ce sont des officiers qui rallient leurs drapeaux, et leurs blessés sont abandonnés à l'ennemi auquel on ne peut reprocher de s'occuper d'abord de ses propres soldats.

Notre ambulance échappait à ce grand inconvénient. Un jour de victoire elle apportait aux chirurgiens militaires un concours bien précieux puisqu'à elle seule elle entrait en ligne avec 16 chirurgens, nombre égal à celui que possèdent quatre régiments. En cas de défaite elle ne quittait pas le champ de bataille, elle restait avec les blessés, n'avait pas d'ordres à recevoir et sa neutralisation ne permettait pas à l'ennemi de gêner la liberté de ses mouvements.

Etait-elle civile ou militaire? Elle avait

un chef militaire, mais elle n'en avait qu'un seul et c'était le général commandant le corps d'armée.

Elle avait aussi un chef civil dont la haute personnalité rayonnait sur elle, lui créant une situation exceptionnelle dans les deux armées en présence. Le chef qui nous représentait était par son caractère civil et sa position sociale en mesure d'obtenir des généraux, non seulement une parfaite courtoisie, mais toutes les concessions compatibles avec les exigences militaires, et nous, ses subordonnés, parfaitement libres dans l'exercice technique de notre profession, nous nous inclinions bien volontiers devant ses ordres : fiers de son estime, nous voudrions la mériter.

Les Militaires avaient en nous la confiance qui est le plus excitant des hommages. Nous leur étions inconnus, mais on nous avait présentés comme formant l'élite des hôpitaux de ce Paris dont le prestige rayonne sur tout ce qui vient de lui.

Nous n'étions pas comme nos confrères de l'armée, absorbés par des détails d'administration, astreints à une discipline, gênés et préoccupés par des questions de hiérarchie, de grades à acquérir, d'influences à ménager, d'avenir à préparer: Bartharez avait eu bien raison de dire que notre ambulance serait une République dont nous serions tous les chefs.

Nous appartenions à l'Ecole médicale peut-être alors la première du monde, nous étions à la tête de nos promotions et, avec la disposition si ordinaire aux élèves des écoles spéciales, qu'il s'agisse de l'Ecole

Polytechnique ou de l'Internat de Paris, nous avions pour notre valeur scientifique une estime toute juvénile.

Ce qui valait mieux c'était notre union quasi fraternelle, exempte de toute compétition, et notre désir unanime d'associer nos efforts pour le plus grand bien des blessés et l'honneur de notre ambulance.

Aussi je crois, en vérité, que nous fimes tout ce que pouvait faire la chirurgie de cette époque.

Avant le départ

Quelques mots sur les jours inoubliables qui précédèrent notre départ.

Sur les Boulevards en fête se déroulaient en longues colonnes, marchant vers la frontière, aux sons des musiques militaires, aux acclamations d'un peuple immense, une suite ininterrompue de régiments appartenant à toutes les armes.

L'infanterie, l'artillerie nous sont connues, mais voici l'armée d'Afrique, tirailleurs algériens, turcos, zouaves à jupes rouges bouffantes, à large ceinture bleue, la chéchia rejettée en arrière, les longues guêtres blanches moulant des extrémités nerveuses.

Les zouaves ont à soutenir un long passé de gloire, ils n'y faillliront pas, ils seront à Reischoffen ce qu'ils furent à Inkermann, à Puebla, à Palestro.

La cavalerie approche, nous entendons les hennissements des chevaux, le tintement des mors et des gourmettes, le claquement des fourreaux de sabre sur les étriers, et la parade de ces uniformes aux mille couleurs, à la coupe élégante et martiale, donne au défilé un aspect féérique.

Ce sont : Les Lanciers de l'Impératrice, tunique blanche autrichienne, schapka polonais. Fâcheuses ressemblances, elles vont

être, à Metz, la cause d'une affreuse méprise.

Ce sont : les Hussards, à vestes brodées. Leurs régiments ne portent plus,comme autrefois,le nom de leur colonel, ils se distinguent par la couleur de leur dolman.

Voici les Chasseurs de France, les Dragons,les Chasseurs d'Afrique,bleus comme le ciel du pays d'où ils arrivent.

Les pelisses de tous ces cavaliers, jetées sur une épaule, comme un manteau de bal à demi revêtu, flottent au vent, elles découvrent le bras qui tient le sabre, le pourpoint, le ceinturon aux agrafes dorées, les aiguillettes qui se balancent et scintillent comme des franges suspendues aux lourdes torsades de soie, les brandebourgs si rapprochés, si couverts de boutons qu'ils semblent former les tresses d'une cotte de maille.

Les plumes ondulent sur le cimier des casques.

Les sabretaches, écussons de cuir noir, plaqués de l'aigle couronné, battent les flancs des chevaux.

Tous ces régiments, tous ces cavaliers se dirigent vers les gares de l'Est et de Strasbourg, ils seront demain à la frontière.Car ce n'est pas la revue qui se termine par le retour à la caserne, c'est la chevauchée qui précède la charge, les coups de sabre, les mêlées furieuses dans le crépitement des balles et le sourd grondement du canon. Les cœurs se serrent à la pensée de l'avenir mystérieux, ils tressaillent devant la superbe attitude de ceux qui vont l'affronter.

Les fanfares disent adieu à la foule mas-

sée sur les trottoirs, elle leur répond par des acclamations où le nom de leur arme se mêle à ceux de leurs campagnes.

Les femmes lèvent leurs mouchoirs, quelques-uns sont trempés de larmes. Fières de leurs beaux chevaliers elles envoient leurs souhaits, leurs adieux, leurs baisers à cette vaillance que frôle la mort, à ces soldats qui, demain peut-être, seront couchés, sanglants, sur le revers des coteaux.

Les hommes saluent les drapeaux qui déploient au soleil les titres de leurs gloires récentes et ceux bien plus nombreux de leurs anciens triomphes.

Sur ces drapeaux, dans les plis onduleux de leur soie, sur leur bleu céleste, leur blancheur immaculée, leur pourpre sanglante, ces trois couleurs de la France, étincellent en lettres d'or les noms de leurs victoires. Quelques-uns de ces drapeaux, déchiquetés par les balles, flottent en haillons sur leurs hampes mordues par la mitraille et, à la vue de ces héroïques lambeaux les acclamations deviennent frénétiques.

Au loin, dominant Paris de leur imposante majesté, l'Arc de Triomphe, la Colonne Vendôme portent bien haut, vers le ciel, gravés sur le marbre et l'airain, des souvenirs devant lesquels jusqu'alors nous passions indifférents et qui, en ce jour de danger, faisant revivre les fastes de notre vieille patrie, éveillent en nos cœurs des tressaillements inconnus.

Sur ces monuments de nos gloires, des noms, à demi effacés, dépouillant leur linceuil de pierre, s'illuminent de lueurs d'apothéoses pour nous rappeler notre histoire.

A cette heure solennelle, la phalange presque infinie de nos invincibles aïeux, nous tend la main, nous montre la frontière et exalte l'orgueil de notre race guerrière.

O France, en acclamant ton nom, nous évoquons tous nos amours, père, sœur, fiancée et vous aussi vieille cité, gentil village, mon berceau. A vous tous dont le souvenir nous exalte, dont la pensée nous émeut, adieu, nous courrons vous défendre, nous volons à votre secours, le front haut, l'âme vibrante de toute la fierté d'un fils qui répond à l'appel de sa mère en danger. Si nous tombons ce sera frappé en face, si nous mourons ce sera votre pensée au cœur, votre nom sur les lèvres.

*
* *

Je me suis complu à reparler de ces gloires passées, de ces espoirs déçus, en fils d'une noble famille qui, tombé des hauteurs de son rang, se rappellerait un illustre passé.

Nous vécûmes quelques jours dans l'attente du départ, l'agitation des préparatifs, l'attendrissement des adieux, dînant avec nos amis, terminant nos soirées dans les salles de concert où les chants patriotiques avaient remplacé l'ancien répertoire. Nous y allions, escortés de nos camarades qui, restant à Paris, nous fêtaient et mêlaient leur admiration flatteuse aux témoignages de leur sympathie.

Etourdis, grisés, détournant nos pensées des sacrifices immédiats et des dangers futurs, nous nous forgions un avenir, un plan de campagne peuplés de visions guerrières, de vie en plein air, de paysages inconnus, de triomphes chirurgicaux qui n'appartien-

draient plus à nos maîtres mais seraient tout à nous. Nous n'étions pas partis et déjà, franchissant les heures de périls et d'épreuves, nos rêves s'envolaient vers les joies du retour, lorsque le visage bronzé, les vêtements poudreux, frippés comme il convient après une rude équipée, portant quelques-uns peut-être le bras en écharpe, des bandelettes sur une blessure, la Légion d'honneur piquée sur le dolman, nous défilerions tous dans l'Avenue de la Grande Armée, sous l'Arc de l'Etoile, sur les Champs-Elysées, mêlés aux escadrons victorieux, associés à leurs triomphes comme nous l'avions été à leurs dangers.

Et si nous ne revenions pas? Eh bien, dans notre enthousiasme, la mort elle-même, poétisée par la gloire, perdait ses funèbres couleurs et, si nous donnions des regrets à notre jeunesse fauchée dans sa fleur, les larmes que nous versions sur cette destinée n'avaient rien de bien amer.

Cependant certaines heures nous ramenaient aux douloureuses réalités, je n'en veux citer qu'une seule, celle où je reçus cette lettre de mon père :

Cher fils, ta lettre me surprend d'autant plus que je te croyais, même contre ton désir, dans l'obligation de ne pas abandonner ton service d'hopital.

Ta tante et ta sœur sont affolées, elles t'écrivent dans l'espoir de te faire revenir sur ta résolution et, en refusant de joindre mes instances à leurs prières, je dois leur paraître bien cruel. Mais je comprends la gravité de l'heure présente, je sens que la patrie doit compter sur tous ses enfants et,

Dieu me garde de combattre, d'amollir une résolution qui demande toute ton énergie. Je vais plus loin et, en tremblant, je te dis, tu fais bien de t'engager, l'honneur et le devoir t'appellent, va, mon fils où Dieu t'envoie.

Tu veux me tranquilliser en me disant que vous ne serez exposés qu'à peu de dangers, à peu de fatigues. Tu me dépeins le confortable de vos tentes et de vos cantines. —Ah, mon cher fils, ce ne sont pas les fatigues que je redoute pour toi : je me souviens, tu étais encore un enfant, de ces promenades qui nous menaient d'Urt jusqu'à Bidache et, à la fin de ces longues courses, tu sautais de cheval avec une légèreté que je n'avais pas l'air de remarquer, pour ne pas t'inciter à dépasser tes forces.

Je crois que tu apporteras à l'accomplissement de ton devoir la virilité dont ton départ est une preuve et la science qui t'a conduit à l'Hôtel-Dieu.

Je suis encore plus sûr qu'en toute circonstance tu feras honneur à ta famille et à ton sang français.

Et cependant je suis oppressé par une crainte bien sérieuse car il s'agit du salut de ton âme : ta mère était chrétienne, je le suis et toi, notre fils ! Ah ce n'est pas l'heure de remuer un passé, auquel, je le crains, le présent ressemble trop, puisque, même dans ta dernière lettre, tu ne pouvais me cacher les troubles de ton cœur.

Je te pardonne mon cher enfant, mais pense à Dieu, lui seul peut te donner la force nécessaire pour supporter les peines et pour faire certains sacrifices... tu me com-

prends. — Vois si elle est grande cette force puisque grâce à elle, mon cœur de père te dit, pars, alors que ton départ m'émeut jusqu'au fond de l'âme.

Il y a un an que je ne t'ai vu, il m'eût été doux de t'embrasser, je m'incline et fais encore ce sacrifice.—Chaque jour, à neuf heures, je me rendrai à la Cathédrale, je me placerai à côté du premier pilier, là, où dans ton enfance tu entendais la Messe avec moi, à côté de ce bénitier où tu courais tremper ta main pour m'offrir l'eau bénite.

Chaque jour à neuf heures pense à ton père, vois-le où je te dis, si sa voix pouvait t'atteindre, tu l'entendrais priant pour toi et pour la France. Qu'au moins chaque jour à cette heure nos pensées soient unies, la mienne ne te quittera pas, elle te suivra toujours.

Dieu te protège mon cher enfant.

Reçois ma bénédiction.

Cette lettre m'émut profondément, je la plaçais dans le carnet où je m'étais promis de fixer, en quelques mots, l'emploi de mes journées. Je possède encore ce carnet et c'est grâce à lui qu'en ce moment, j'écris mes souvenirs.

Maintes fois, pendant la campagne, surtout aux heures tristes et découragées, j'ai relu cette lettre de mon père et toujours elle a ranimé mon courage défaillant.

Départ de l'ambulance

Quelques jours à peine nous séparaient du 4 août, date fixée pour notre départ et, dans ce court délai, nous devions faire les préparatifs nécessaires à notre entrée en campagne. Ils consistaient à nous équiper, à essayer nos costumes, à monter à cheval, à apprendre la façon de transformer nos cantines en lits de camp, à nous réunir à heure fixe au Palais de l'Industrie pour faire connaissance avec nos chefs, avec nos aumoniers et nos aides-chirurgiens. Quant à nous, les chirurgiens, nous étions tous, internes en activité de service et vieux camarades.

Le 3 août nous apprîmes la défaite de Wisssembourg, elle nous causa une bien pénible surprise, sans porter atteinte à notre confiance. Le superbe courage de nos soldats qui, pendant une demi journée avaient, au nombre de 7.000 résisté à 70.000 Allemands, qui avaient laissé sur le champ de bataille 1600 hommes, en en faisant perdre à l'ennemi un nombre à peu près égal et, ne s'étaient décidés à la retraite qu'après avoir perdu 23 0/0 de leur effectif, alors que les batailles les plus meurtrières du premier Empire, Eylau et la Moskowa, en avaient enlevé 16 0/0. Toutes ces

considérations, si flatteuses pour la valeur Française, nous permettaient de voir dans cette défaite, le présage de succès futurs.

Nous avions rendez-vous à 4 heures au Palais de l'Industrie, or, sauf dans les journaux de l'époque, et encore j'en doute, on n'a nulle part relaté la composition et le fonctionnement des ambulances de la Croix Rouge. Elles étaient une nouveauté, c'était la première fois qu'elles entraient en campagne, aussi n'est-il peut être pas sans intérêt, d'entrer dans quelque détails sur leur organisation.

Le jour du départ avait été fixé au 4 août à 4 heures précises. C'est dans l'immense hall du Palais de l'Industrie que nous nous réunîmes, c'est là que nous fûmes disposés suivant un ordre que je vais vous décrire. Nous devions partir du Palais pour nous rendre à la Gare de l'Est, en suivant la ligne des grands Boulevards.

En tête, marchaient sur quatre rangs, nos vingt infirmiers, sac au dos, tunique serrée à la taille, culottes bouffantes, grandes bottes.

Puis, à cheval, le Duc de Fitz-James, notre chef civil, et le Dr Pamard, notre chef chirurgical.

Derrière eux, à cheval, les chirurgiens Bartharez, King Willy (anglais volontaire) Moynac et le Chef comptable qui était un ancien officier de cavalerie.

Permettez-moi de vous dire quelques mots de M. King-Willy. Ce chirurgien qui, seul parmi nous, n'appartenait pas à l'Internat de Paris, va me fournir l'occasion

d'interrompre une énumération dont je ne me dissimule pas l'aridité.

La veille de notre départ, l'Ambassadeur des Etats-Unis présenta un de ses compatriotes de New-York. C'était un chirurgien nommé King-Willy, qui désirait être admis dans notre ambulance et faire campagne avec nous, en volontaire, au pair, (c'est à-dire sans appointements). Il fut courtoisement accueilli : « ce nom fera bien sur l'enseigne de notre société internationale » dit Pamard, en nous annonçant notre nouveau camarade.

Sir King-Willy avait simplifié la chirurgie; il voulut bien nous l'apprendre, et, plein de condescendance, il nous dévoila sa méthode. Lorsque, nous dit-il, j'ai décidé d'un coup d'œil, à boule vue, qu'un membre quelconque est inconfortable, (peut-être disait-il undésirable, mais je ne m'en souviens pas) je le coupe prestement.

Si la tête est blessée, je n'ai pas besoin de savoir où et comment est atteint le cerveau, ne le serait-il pas, j'agis de même, je donne du jour en faisant un ou deux trous dans le crane et toujours lestement.

King-Willy traitait le reste de vetilles et, de même que dans son pays, on dit d'un homme qu'il vaut tant, c'est-à-dire tant de dollars, de même, il côtait la valeur chirurgicale, par le nombre de minutes que le chirurgien employait à pratiquer une opération.

N'allez pas croire que cette profonde connaissance du corps humain et des moyens capables de porter un prompt remède à ses maux, était, chez King-Willy le fruit

de longues veilles et de pénibles travaux, il n'étudiait la chirurgie que depuis peu de temps et elle n'avait ni altéré sa sérénité, ni troublé sa bonne humeur, ni même effeuillé les roses de son teint.

Rassurez-vous, quand le Chirurgien de New-York nous débala son bagage scientifique, nous en fûmes fort divertis, mais, nous nous promîmes de ne pas laisser descendre son propriétaire, des hautes régions de la science pure aux vulgarités de la pratique.

Je serais pourtant bien ingrat si je ne rendais hommage, au courage, à l'activité, au dévouement que montra King-Willy, à Beaumont. Il a du, plus tard, apprendre la chirurgie, il n'avait rien à apprendre pour être un parfait gentleman.

Je voudrais bien envoyer à King Willy ce portrait, le sien. Malheureusement il ne pourrait en rire, il est mort, comme sont morts tous mes compagnons et je parle dans le désert.

Je reviens à la composition de notre ambulance :

Dix aides-chirurgiens et deux aides-comptables suivaient, à pied, les chefs et les chirurgiens à cheval.

Puis venaient : 1° Une grande voiture occupée par les Aumoniers et trois chirurgiens, qui étaient : Terrillon, Tilloy et Mollien.

2° Un fourgon contenant le matériel chirurgical.

3° Deux fourgons de bagages : Tentes, cantines, vivres.

La voiture et les fourgons étaient atte-

lés de superbes chevaux percherons, achetés à la Compagnie des omnibus. Chaque fourgcn était traîné par quatre chevaux, conduits à la Daumont, les postillons en selle.

L'Ambulance formait un cortège assez imposant, mais elle n'avait pas l'aspect militaire que nous lui eussions désiré. Nous parcourûmes, à très petits pas, la longue ligne des Boulevards qui s'étendent des Champs Elysées à la gare de l'Est. Notre passage fit peu d'impression, la curiosité était lassée par la vue des nombreux régiments qui, depuis plusieurs jours, traversaient Paris; nous défilions sans musique et nos costumes noirs, à peine relevés par les boutons d'argent, faisaient piètre mine à côté des brillants uniformes de l'armée impériale.

Cependant, un si nombreux cortège, des voitures attelées à la Daumont, ne pouvaient manquer d'appeler l'attention, on s'arrêtait un instant, on regardait et on nous laissait passer sans manifester.

Le public, en général, ignorait la signification du brassard blanc à croix rouge que nous portions au bras gauche. Par ci, par là nous entendions des gens qui disaient — Voici la Poste et d'autres leur répondaient vous vous trompez, la Poste a l'habit vert — ou bien, ce sont les Employés aux vivres. Pas davantage, disait-on, l'Intendance a le pantalon rouge — Quelques-uns, en petit nombre, reconnaissaient bien en nous ,des Médecins; mais, que nous fussions médecins, gens de poste ou de gamelle, on s'en inquiétait peu, nous ne soulevions

aucun enthousiasme et notre défilé n'était encouragé ni par des souhaits, ni par des acclamations.

Force nous fut de nous contenter de nos appréciations personnelles qui, d'ailleurs, étaient dépourvues de modestie : en réalité nous n'avions rien négligé pour notre équipement et nous avions assez bien réussi. Ainsi lorsque le tailleur nous présenta le drap d'ordonnance, ce drap nous parut indigne d'habiller des gens de notre importance et nous fixâmes notre choix sur un drap à 20 francs le mètre; on le nommait taupeline, nom étrange que lui valait sans doute sa finesse, rappelant celle de la peau de taupe. — L'astrakan le plus authentique garnissait le col, les manches, les poches de notre dolman, sur lequel des soutaches noires, en soie mate, dessinaient de gracieuses arabesques.

Ce luxe, sobre et de bon goût, ne pouvait être apprécié par des gens n'ayant aucune notion de la véritable élégance, ainsi le pensions-nous dans notre désappointement. Qui donc admirait nos bottes à la Chantilly coutant 120 fr?; qui donc s'arrêtait devant mon cheval de pur sang, si bien mis qu'à ma plus légère invitation il faisait du passage, des changements de pied, ou du pas Espagnol (figures de manège) Je me complais un peu trop dans le souvenir de ces petites vanités juvéniles, aujourd'hui elles me font sourire (Mais j'avoue que ce sourire est fait, à la fois, de moquerie et de regret).

Nos habits nous semblaient pleins de prestige et d'élégance, cependant nous les

admirions un peu moins depuis que M. de Pressenssé qui connaissait l'Allemagne, nous fit cette réflexion : « Messieurs votre costume ressemble bien plus à un uniforme allemand qu'à celui des officiers français, il peut être l'occasion de fâcheuses méprises. »

Et les appréciations peu flatteuses qui nous avaient accueilli sur les boulevards étaient encore moins rassurantes. Si en plein Paris, notre costume est assez inconnu pour donner lieu à de semblables confusions, comment pouvons-nous espérer qu'un soldat poméranien, basque ou breton y verra l'égide protecteur que la Convention de Genève étend sur nous ? La croix rouge de notre brassard leur dira-t-elle : « voilà des gens sur lesquels il ne faut pas tirer ». Comme c'est douteux.

***

La veille de notre départ j'étais allé faire une reconnaissance aux environs de la gare de l'Est pour choisir le restaurant où nous voulions réunir quelques amis et leur dire encore adieu. Les susdits amis, plus que fidèles au rendez-vous, nous avaient devancé et ils avaient déjà, suivant leur goût, commandé le dîner que nous leur avions promis.

Inutile de parler de ce repas, surtout des convives et, encore moins de la bataille, qu'après notre départ, se livrèrent entr'elles les Dames conviées à ce dernier adieu.— Le croiriez-vous? Oubliant la retenue et les bonnes façons, apanages et ornements de leur sexe, ces Dames en étaient venues aux mains, peut-être même étaient-elles allées

jusqu'aux chignons, et cela pour une futilité, tout simplement au sujet de la prétention qu'avait chacune d'elles de trouver son cavalier plus élégant et de meilleure mine que celui de ses compagnes, et, sans doute, d'exiger que cette suprématie fût universellement reconnue.

C'est ce que nous écrivit le Dr Serres, camarade auquel nous avions confié le soin de régler la note. Nous l'avions également prié de veiller sur ces jeunes personnes que notre départ allait peut-être entraîner à des actes de désespoir, si sa haute sagesse ne leur faisait entendre le langage de la raison.

Malheureusement nous apprîmes et par la propre lettre de cet homme sans foi ni loi, que cette sagesse ne lui avait donné d'autre conseil que celui de s'esquiver le plus vite possible, en laissant se débrouiller comme elles le pourraient, avec ou sans l'aide de la police, ces irascibles amazones. Je les nomme ainsi non pas qu elles fussent à cheval sur les principes mais par reminiscence mythologique, leurs soupirants étant devenus des guerriers, le nom d'amazones leur convient mieux que celui d'étudiantes.

Ce cher Serres, cet infidèle et timide gardien, si vite oublieux de la mission de confiance dont nous l'avions honoré, nous était cependant bien connu ! Nous savions qu'il était ami de ses aises, ennemi des disputes : ce n'est pas lui qui eût déclaré la moindre guerre, ni qui eût quitté le café de Tournon, pour courir les aventures. Il était comme Sancho « enemigo de ponerse en ruidos y

pendencias » (ennemi de se fourrer dans les bagarres.) Nous avions vraiment bien placé notre confiance !

Notre ami dénouait par sa désertion le dernier des aimables liens qui nous rattachaient encore au Quartier Latin, nous n'en parlerons plus.

Adieu Vénitiennes de Montmartre, Alsaciennes, Suissesses à nationalités aussi diverses qu'incertaines, votre règne est fini ... du moins pour nous. — En route pour la frontière.

Vers la Frontière

4 Août, sept heures du soir. — Nous sommes dans le wagon, en route pour l'Alsace, — adieu Paris. — Qui m'eût dit que je ne devais pas le revoir avant le 18 mars.

Vous connaissez la composition de notre ambulance, je vais profiter des loisirs du voyage pour vous dire la place qui nous était assignée dans l'armée et les règles qui devaient guider nos actions et nos manœuvres.

Notre ambulance était affectée au 5e corps, commandé par le général de Failly, (c'est de là qu'elle prenait son chiffre de 5e ambulance), nous allions rejoindre son quartier général établi à Bitche (Alsace).

Nous étions une ambulance d'avant-garde, c'est-à-dire que nous devions marcher au feu, secourir les blessés sur le champ de bataille et les faire transporter à l'hopital temporaire.

Cet hôpital consistait en tentes dressées dans un point aussi rapproché que possible des combattants, et, aussi abrité que le permettait la configuration du terrain, c'est là que les blessés devaient recevoir des soins moins sommaires que le premier pansement appliqué sur le terrain même de la lutte.

Nous ne possédions pas de tentes spécialement réservées à la création d'un hôpital temporaire; on avait décidé que, pour ne pas augmenter notre matériel, déjà très encombrant, nos tentes et nos cantines elles-mêmes recevraient les blessés.

Dans les forêts des bords du Rhin, nous disait-on, les maisons sont rares, elles sont éloignées les unes des autres, il faut prévoir leur absence. Mais, ajoutait-on, si une habitation quelconque,chaumière ou château, se trouve dans votre rayon, vous devez sans hésiter vous y établir, utiliser son mobilier, son linge, ses vivres, toutes les ressources qu'elle renferme : l'autorité militaire vous reconnaît le droit de réquisition.

Vous n'avez pas à traiter de gré à gré avec le propriétaire, sa volonté doit plier devant les nécessités de la guerre, son droit s'efface devant l'intérêt supérieur des blessés : prenez, sans le demander, tout ce qui peut leur servir. Les comptables en apprécieront la valeur et ils remettront à leur propriétaire des bons payables après la guerre, soit par notre Société de Secours, soit par l'Etat. Cette question sera résolue plus tard.

On se bornait à nous tracer ces lignes générales de conduite. Comme il était impossible de savoir dans quelles régions nous entraineraient les hasards de la guerre et de prévoir les situations qu'ils allaient nous créer, (on n'eût, en effet, jamais prévu le sort qui nous attendait) on investissait M. de Fitz-James, de pleins pouvoirs. Il choisirait nos campements, déterminerait la création et l'emplacement des hôpitaux

temporaires, il pouvait suivant les circonstances, fractionner notre ambulance, nous assigner des missions spéciales, nous disperser et nous rallier ,il devait, enfin, agir avec l'autorité d'un général en chef.

Le quartier général du corps d'armée était notre centre. L'Etat major devait nous diriger, en masse ou par fraction, sur le théâtre des engagements.

Une fraction formait ce que nous appelions une ambulance volante, elle comprenait : un chirurgien, deux aides-chirurgiens, quatre infirmiers portant brancards, appareils et médicaments. Nous étions cinq chirurgiens,les ambulances volantes étaient donc au nombre de cinq, ce qui permettait de répartir nos secours sur cinq points différents. Notre œuvre de première assistance terminée, nous devions rallier les fourgons qui, eux, ne quittaient pas le quartier général.

Notre chef, le Dr Pamard, exerçait une surveillance générale, il nous assignait nos postes, il nous expédiait, nous rappelait. En réalité il eût été difficile de trouver un chef moins autoritaire, plus débonnaire que cet excellent Pamard et je dois aussi l'avouer, des chirurgiens plus indépendants que nous. Bartharez avait eu raison de dire que dans notre république il n'y aurait que des chefs.

Quant à nos rapports avec les chirurgiens militaires ils n'étaient pas définis, on se fiait à notre savoir-vivre. D'ailleurs il n'y avait guère lieu de redouter des conflits entre nous, notre éducation les eût prévenus si les circonstances avaient pu les sou-

lever. Et, comment prévoir des sujets de discussion entre nos confrères et nous puisque n'étant pas militaires nous ne dépendions pas de leur autorité et n'avions qu'à respecter à leur égard les bienséances mondaines. Enfin nous ne devions les approcher que sur le champ de bataille et là, les compétitions ne pouvaient, hélas, pas naître de la rareté des clients.

Ces prévisions étaient si bien fondées que dans tout le cours de la campagne je n'ai adressé la parole à aucun médecin militaire français.

Je me borne à vous donner ces grandes lignes de notre organisation sans entrer dans une foule de détails minutieusement et inutilement prévus, car nous n'eûmes jamais l'occasion de les appliquer.

Dans ce wagon qui m'emportait vers l'Alsace, berceau de ma famille paternelle, terre chérie que je n'avais pas revue depuis ma plus tendre enfance, que j'eusse été en proie à de tristes pensées sans la société de mes camarades et surtout sans la présence du Duc de Fitz-James dont je dois vous parler.

Les Fitz-James, originaires de l'Ecosse et descendants de ses rois, étaient depuis des siècles fixés en France. Le Duc, notre chef, assis à nos côtés, unissait aux qualités de sa race toutes celles de sa patrie d'adoption et, le nom de ce parfait gentleman reviendra souvent dans mon récit.

A cette heure l'étude de sa personne fixait toute notre attention, nous cherchions à découvrir dans ses paroles, ses façons, ses idées, ses projets ce que pouvait bien

être ce grand seigneur totalement étranger à l'armée et à la médecine, devenu notre chef par une influence qui nous était impénétrable, et auquel cependant nous devions obéir.

Bien vite le charme de sa personne, son élégance, sa courtoisie, la distinction de son langage nous transportèrent dans un milieu si différent de celui que nous venions de quitter qu'il nous fit oublier les ennuis du voyage et imprima à nos pensées une orientation des plus agréables.

Il faut vous dire que, depuis nombre d'années, nous n'avions pas quitté le Quartier Latin. Absorbés par nos études, nous ne vivions qu'entre nous et même en petits cercles. L'heure passée chaque matin avec nos chefs entrebaillait bien un peu la porte de notre réclusion volontaire, mais nous ne retenions de leurs entretiens que les leçons de la science. Si parfois nos maîtres nous parlaient de leurs clients plus ou moins illustres, s'ils se faisaient l'écho des bruits de la ville et de la cour, les exigences du service, les soins réclamés par de nombreux malades coupaient bien vite ces excursions hors du domaine médical et auxquels d'ailleurs nous ne prêtions qu'une oreille distraite. Et, tout à coup, nous nous trouvions enfermés dans le salon étroit d'un wagon, avec un des représentants les plus élevés de la société Européenne; c'était à son côté, sous sa direction, dans un commerce de chaque heure, que nous allions affronter les périls et passer les jours les plus terribles de notre vie.

Ce Monsieur, encore hier inconnu de

nous tous,était le seul lien nous rattachant à l'armée, sans lui nous errions à l'aventure, nous n'étions que des étrangers. Sauf pour la technique chirurgicale où nous ne relevions que de nous-mêmes, sous tous les autres rapports il était notre chef, il devait pourvoir à nos besoins (car nous étions payés et entretenus par la Société de la Croix-Rouge qu'il représentait) diriger nos étapes, fixer nos campements, recevoir et expédier nos lettres et peut-être, pensions-nous avec émotion,il serait le messager apprenant à nos parents qu'ils ne nous reverraient plus; car relever des blessés sur le champ de bataille, n'est-ce pas partager leurs dangers?

Mais ,peu à peu, sur ce flot de pensées, se dressait la personnalité douce et imposante de celui auquel la Providence confiait nos destinées. Nous l'écoutions avec une surprise ravie. nous nous sentions graduellement élevés jusqu'à lui et l'ascendant, le charme de sa parole paraient notre future campagne de riantes couleurs, tant sont grands, en raînants, enveloppants la puissance de l'intelligence, le charme de la bonté et l'attrait de la distinction.

La communauté des périls que nous allions courir ensemble, notre même amour de la patrie, l'appui que nous devions réciproquement nous prêter, nous rapprochaient les uns des autres et semblaient nous confondre dans ce chef que nous commencions déjà à aimer.

Que nous disait-il? Il nous décrivait les bords du Rhin vers lesquels nous marchions, il nous parlait de l'armée allemande, des

Chevaliers de St-Jean dont la Croix-Rouge s'était inspirée en lui donnant la direction de l'ambulance. Sa conversation revenait avec complaisance sur les chefs de notre armée, Mac-Mahon, de Failly. Il les connaissait personnellement et nous les dépeignait sous des couleurs bien propres à accroître nos espoirs.

Et puis, avec son usage du monde il nous mettait en scène, nous questionnant sur nos services d'hopitaux, nos projets, nos familles, notre pays d'origine. Enfin, nous découvrions en lui toutes les qualités souhaitées pour le commandement d'une ambulance sans précédents par sa composition, son indépendance et la façon toute nouvelle qui la rattachait à l'armée en la plaçant uniquement sous les ordres du général en chef d'un corps d'armée. Touchés de son attitude et de ses attentions presque paternelles avant la fin du voyage, nous étions conquis.

Il serait trop long de vous parler de chacun de nous en particulier; je ne veux qu'ajouter un mot sur nos aumôniers et sur notre pasteur. Leur rôle fut très effacé et, je dois le dire, puisque je tiens à donner toutes mes impressions, ces messieurs n'étaient guère à leur place dans notre ambulance, ils auraient mieux fait de rester à la Sorbonne, à l'Académie ou dans leurs chaires de professeurs.

Ces aumôniers étaient des hommes éminents par leur science, leur moralité, leur distinction, mais ils ne possédaient pas les qualités simples et aimables qui sont appréciées par le soldat. Ils étaient trop au

dessus de lui, et malgré leur désir dont je ne doute pas, ils ne pouvaient ni vaincre leur naturel froid et hautain, ni quitter le ton et les manières de la très haute société dans laquelle ils avaient passé leur existence. Peut-être aussi leur âge, leur vie sédentaire consacrée à l'étude, aux méditations et inacoutumée au moindre exercice physique, les rendaient-ils incapables de supporter les fatigues extrêmes qui, dès le premier jour, nous furent imposées.

Que ce voyage fut long et pénible, interrompu par d'interminables arrêts pendant lesquels nous faisions place à des trains militaires et à des convois chargés de matériel. Il est vrai que toutes les haltes ne furent pas désagréables, ainsi, à Ligny, des Dames attendaient notre passage qui leur avait été signalé par un de nos aides-chirurgiens, originaire de cette petite ville. Avec une grâce charmante, ces Dames s'étaient rendues à la gare, y avaient préparé une collation et apporté des fleurs, elles nous les offrirent en nous tendant leurs mains que nous portâmes galamment à nos lèvres. Ce fut le seul et dernier baiser que, pendant une année presque entière, nous devions déposer sur des mains féminines.



EN ALSACE

Bitche-Reichshoffen

La matinée était avancée lorsque nous arrivâmes à Bitche, le 5e Corps que nous devions rejoindre campait autour de la ville mais l'encombrement de la gare ne nous permit pas de l'atteindre et ce fut en plein champ, à grand peine, en brisant les clôtures, en franchissant les fossés, que se fit notre entrée en campagne, j'allais dire notre premier pas en dehors de la civilisation.

Ce prélude ne manquait pas d'originalité et ceux qu'une nuit sans sommeil, dans l'entassement d'un wagon, ceux que l'émotion d'un début dans la carrière des armes n'avaient pas rendu insensibles aux spectacles militaires, à la poésie des champs et à l'aspect pittoresque de la ville de Bitche, joyau de pierre dressé en rempart féodal devant l'Allemagne, ceux-là eurent une rare occasion de satisfaire leur curiosité.

Dans l'azur radieux du soleil d'Alsace, se montrait à nous la ville de Bitche, fièrement élevée au milieu d'une plaine légè-

rement vallonée, forteresse inexpugnable, haute et escarpée comme un clocher de cathédrale. Autour de la ville, qui donnait l'impression d'un décor d'opéra, le 5e Corps était campé sur les prés, sur les coteaux encore couverts de leurs moissons dorées.

La frontière était à deux pas, Wissembourg à quelques lieues, trois jours s'étaient écoulés depuis la bataille où nous avions été défaits, ainsi, soit par la route des deux Ponts qui aboutit à Bitche, soit par les routes venant de Wissembourg, l'armée prusienne avait eu le temps d'atteindre Bitche et nous pensions arriver en plein combat. Mais n'entendant pas de détonation, voyant les troupes se reposer les armes aux faisceaux et les tentes dressées, nous éprouvâmes une surprise que quelques-uns traitèrent de déception, pure fanfaronade de poltrons rassurés. En réalité, nous étions tous très satisfaits d'un repos qui nous permettait de nous présenter au général en chef et de choisir un terrain convenable pour l'installation de notre ambulance, car nous ne doutions pas que ces lieux allaient être le théâtre de la prochaine bataille.

Je dois vous dire que, pendant le voyage, on n'avait cessé de s'entretenir des dangers auxquels nous exposaient la longue portée des armes et le peu de souci qu'aurait l'Etat-Major à nous choisir le poste abrité où, loin du feu, en sécurité, nous pourrions nous livrer à nos travaux. Enfin nous entendions parler de mesures empreintes d'une prudence si excessive que Burtharez me regardait en souriant, il se moquait de cet instinct de conservation si vivement

éveillé chez bon nombre de nos camarades et il allait leur décocher quelques traits de sa façon lorsque, fort à propos, nous vîmes arriver M. de Fitz-James. Il s'était rendu au quartier général et il venait nous chercher pour nous présenter au général en chef du Corps d'armée.

Nous nous alignâmes dans l'ordre qui avait réglé notre défilé sur les boulevards et nous suivîmes notre chef, qui fièrement campé sur son cheval (fils de West Australian, ceci dit pour les sportsmen), avait ma foi, une belle prestance. Sur une hauteur assez élevée servant de contrefort à la forteresse de Bitche se dressait la tente du général en chef, un fanion rouge et blanc flottait à sa porte, autour de cette tente toutes les collines, leurs pentes, leurs vallées étaient couvertes d'hommes et de chevaux.

Arrivés devant le quartier général, M. de Fitz-James dit à M. de Failly qui s'avançait à notre rencontre : « Général j'ai l'honneur de vous présenter l'ambulance que la Croix-Rouge met à votre disposition. »

« Messieurs, répondit de Failly, je vous « remercie de votre concours, il nous sera « bientôt utile, M. de Fitz-James vous trans- « mettra les ordres de l'Etat-Major. » il salua, ce fut tout, c'était bref.

Nous revînmes à notre campement où le dîner avait été préparé. En campagne la question des repas prend une importance qu'on ne peut soupçonner dans la vie ordinaire, tant il est vrai qu'il faut être privé d'un bien pour l'apprécier à sa valeur.

C'était notre premier dîner en plein air

et l'ambulance se trouvait pour la première fois réunie au complet autour d'une table dont le gazon était la nappe. Pour le dire en passant, la Croix-Rouge traitait bien ses chirurgiens.

Ce dîner champêtre servi à l'entrée de la nuit, sur la lisière d'un bois assez élevé pour permettre à notre vue de s'étendre au loin et de découvrir un charmant pays, ce repas pris sur l'herbe, dans une société où toutes les distinctions se trouvaient réunies (il n'est pas besoin de vous dire que je fais allusion à notre chef et à nos aumôniers), compte dans mes bons souvenirs.

En ce moment, çà et là on battait la retraite, ces tambours et ces clairons me rappelaient Bayonne, alors qu'à l'heure de cette retraite, non entendue depuis tant d'années, nous nous retrouvions,entre amis, sur la Place d'Armes. Ce retour vers le passé m'attristait car mon ciel ne devait jamais être sans nuages, mais, plût à Dieu, qu'il n'en eût connu d'autres que ceux qui dans cette nuit étoilée me firent penser avec regret à ma ville natale. — Il était près de minuit lorsque, en noctambules Parisiens, nous nous décidâmes à prendre du repos.

Les tentes étaient dressées, mais nous devions nous mêmes transformer nos cantines en lits de camp.Grâce à un mécanisme ingénieux les cantines formaient, en s'ouvrant un long tréteau cerclé de tiges de fer. La cantine fermée, ces tiges se dissimulaient à l'intérieur, en ouvrant la cantine elles se redressaient et formaient un cadre occupé par une toile garnie sur ses bords de nombreuses courroies : il suffisait de les agrafer,

plus ou moins haut, sur des boucles fixées au cadre métallique, pour donner à la toile la souplesse d'un hamac ou la rigidité élastique d'un sommier; ainsi nous avions à notre goût un lit dur ou moelleux.

Roulés dans nos manteaux,n'ayant quitté que nos bottes, nous nous étendons sur les couchettes improvisées, ou, malgré la nouveauté de notre logis et celle tout aussi grande de notre situation,nous ne tardons pas à fermer les yeux.

Le jour commençait à poindre lorsque nous sommes éveillés par des sonneries retentissant de tous côtés autour de nous.Estce un appel aux armes? Le combat va-t-il s'engager ? Aucune détonation ne se mêlant à ces bruyantes fanfares, mes souvenirs d'enfant né dans une ville de garnison, me reviennent en mémoire et je rassure mes camarades en leur disant que ces clairons sonnent la diane, le réveil du camp comme, les tambours avaient la veille, sonné la retraite et l'heure du repos.

Je disais vrai et, nos craintes dissipées, nous sortons de la tente pour admirer le beau spectacle qu'offre le réveil d'une armée de 25.000 hommes. Il serait trop long de vous le décrire, mais je ne puis entendre la marche des Dragons de Villars sans me rappeler le régiment qui, campé à nos côtés, s'éveillait aux sons de cette mélodie si entraînante et si française. Nos souvenirs s'accrochent indifféremment à des chansons, à des odeurs, à des couleurs,que saisje encore et, par cette voie étrange, vont réveiller les choses lointaines et leur rendent l'actualité.

La matinée est radieuse, nos infirmiers préparent le café, les londrés sont allumés et je propose à Bartharez une promenade à cheval. — Parbleu, tu as bien raison, me répond-il, elle va nous dégourdir et elle promet d'être plus intéressante qu'un galop dans l'allée des acacias.

En deux jours quel changement dans notre existence ! Nous qui, à cette heure matinale, n'ouvrions les yeux que sur les vieux murs de l'Hôtel-Dieu ou sur le petit bras fangeux de la Seine, nous avions devant nous l'horizon d'une campagne couverte de ses blés. Au lieu des odeurs fâcheuses d'une salle d'hôpital nous respirions les parfums de prés humides de rosée. Ce n'étaient plus de pauvres guenilles humaines, épaves de la vie, qui attristaient nos regards et nos cœurs, c'était l'aspect réconfortant de jeunes gens dans l'épanouissement de la force et de la santé.

Nous allions d'un régiment à un autre, nous admirions les soldats alertes, vigoureux, les élégants cavaliers, les chevaux dont le hennissement disait l'ardeur et que nous devions revoir... Mais il sera toujours assez tôt d'arriver aux jours funèbres; à cette heure, sur ces prairies où campait l'élite de la jeunesse française tout resplendissait, le soleil, les costumes, nos espérances, la joie de vivre.

Montés sur nos chevaux de sang, serrés dans nos dolmans, le cigare aux lèvres, nous poursuivions avec l'assurance de jeunes gens enchantés de leur sort, cette promenade qui ressemblait à une inspection.

A côté de nous un clairon donnait un or-

dre et au loin d'autres sonneries lui répondaient, c'étaient, çà et là, des chevaux qu'on menait à l'abreuvoir, des faisceaux d'armes où se jouaient les rayons du soleil, des soldats qui, le bonnet de police coquettement placé sur l'oreille, levaient la tête à notre passage. Ils nous regardaient avec surprise, quelques-uns peut-être comprenaient la signification du brassard blanc à croix-rouge que nous portions au bras mais la plupart, sans doute, ne savaient ce que pouvaient bien être ces jeunes gens vêtus de noir, trop élégants pour n'être que des subalternes et n'ayant cependant aucun galon sur les manches. Cette absence de galons nous privait des saluts que nous ne croyions pas devoir prévenir mais auxquels nous eussions si volontiers répondu.

J'ai rarement fait promenade plus agréable, elle devait être bien vite interrompue.

Dans la brume légère qui ne nous laissait qu'entrevoir les régiments campés au loin, nous venions de découvrir des cavaliers au galop, on eût dit des estafettes portant des ordres et cette supposition était d'autant plus probable que, dès leur passage, les clairons sonnaient et des mouvements divers, précipités, y répondaient. Nous les distinguions mal dans l'éloignement et le brouillard, assez cependant pour nous faire croire aux préparatifs d'un départ, c'étaient les tentes qui se déployaient, les armes qui scintillaient dans le dépouillement des faisceaux, c'étaient des ombres courant en tous sens comme le font les fourmis dont on a renversé la butte.

Allons donc voir ce que cela signifie, dis-je à mon ami. Mais, près de nous se trouvaient des officiers qui, eux aussi, dirigeaient leurs lorgnettes vers l'objet de notre curiosité et prêtaient l'oreille à des bruits, qu'à cheval, nous ne percevions pas, il était plus simple d'aller nous renseigner auprès d'eux.

Lieutenant, dis-je à un de ces officiers, permettez-nous de nous présenter nous-mêmes, nous sommes médecins, attachés au Quartier général. Est-ce qu'on lève le camp? Certainement, Docteur et, dans un instant nous allons recevoir l'ordre de mobilisation qui vient d'être donné à la division Guyot de Lespart, regardez, elle plie ses tentes, rompt ses faisceaux, elle va partir.

Nous avions mis pied à terre, mais nous ne parlions plus, nous écoutions et, d'une oreille attentive je vous l'assure, car, à travers les rumeurs du camp, il nous semblait entendre au loin comme des roulements de tonnerre qui ressemblaient à des détonations d'artillerie. Ces bruits répercutés par les échos retentissants des Vosges, nous arrivaient dans la direction de Woerth de Frœschviller, de Reischoffen.

Mac Mahon est engagé, nous dit l'officier en nous quittant précipitamment.

Nous mettons nos chevaux au galop tant nous avons hâte d'annoncer à nos camarades la grande nouvelle que nous venions d'apprendre. Elle nous fut bientôt confirmée par M. de Fitz-James. Il revenait du Quartier général et il nous dit : Le 1er Corps se bat à Reischoffen, village situé à 20 kilomètres d'ici, je n'ai pas vu de

Failly, mais il est bien probable que nous allons marcher au secours de Mac-Mahon, préparez-vous, Messieurs. »

Nous courons aux cantines, en un instant elles sont pliées, fermées, chargées sur le fourgon. On attelle, et nous, à la tête de nos chevaux, la bride sur le bras, nous attendons les ordres, fouillant l'horizon avec nos lorgnettes, tendant l'oreille et percevant bien vaguement le bruit à peine perceptible de détonations lointaines.

La division de Lespart, à laquelle nous avions vu prendre les armes, s'était concentrée en plusieurs colonnes, nous les voyions quitter les prairies, s'allonger, serpenter sur les routes qui mènent à Reischoffen et enfin disparaître dans le lointain, dans la brume et la poussière.

Mais, de tout le Corps d'armée, c'est la seule division qui se met en marche, les autres ne bougent pas. Que pouvait signifier cette inaction? Gardions-nous un défilé? Etions-nous en réserve? Formions-nous une aile détachée de l'armée du Rhin?

Pourquoi ne prenions-nous pas les armes? Pourquoi ne nous rapprochions-nous pas du 1er Corps? Pouvait-il donc se passer si aisément de notre concours? Nous savions que notre 5e Corps faisait partie de l'armée de Mac-Mahon et que le maréchal était à Wœrth et à Reichshoffen, c'était là que se livrait la bataille et, les yeux fixés sur une carte d'état-major, nous comptions les kilomètres qui nous séparaient de ces villages, nous étudions les routes qui y conduisaient et les heures passaient dans l'anxiété d'une attente énervante.

Faut-il que l'amour des aventures, de la cocarde, des batailles soit enraciné chez le Français pour qu'à la simple évocation de ces heures lointaines, je sente tressaillir dans mon cœur, bourdonner à mes oreilles les fanfares guerrières sonnant la charge, et m'illusionner au point de croire mes vieilles jambes encore capables de me conduire vers l'Alsace.

Nous désirions bien vivement voir M. de Fitz-James, lui qui avait accès au Quartier général, aller s'enquérir des évènements, mais sans doute il ne le jugeait pas convenable, car il restait avec nous, immobile sur son cheval.

De temps à autre, un officier d'état-major partait au galop dans la direction de Reichshoffen, nous le suivions des yeux, il disparaissait et rien n'était changé, les régiments restaient campés autour de nous,nous ne recevions aucun ordre.

Vers midi les détonations devinrent plus perceptibles, le combat se rapprochait-il? non c'était un simple changement dans la direction du vent qui nous apportait, un peu moins confusément, les bruits de la bataille.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans cette attente, elle devenait un espoir, nous nous disions puisque Mac-Mahon n'appelle pas le 5e Corps c'est qu'il ne lui est pas nécessaire et nous trouvions dans notre immobilisation une preuve du succès de nos armes.

Vers deux ou trois heures de l'après-midi nous vîmes, au loin, des cavaliers qui, au galop, se dirigeaient vers nous. Autant

que la distance nous le permettait, il nous semblait que leurs chevaux étaient à bout de souffle.

Quelques officiers appartenant à de Failly courent à leur rencontre, de Fitz-James se décide à les suivre et voici ce qu'il revient nous dire : « Depuis ce matin Mac-« Mahon se bat à Reichshoffen contre le « Prince Royal. Jusqu'à midi, la victoire se « dessinait en sa faveur, mais l'armée enne-« mie s'accroît sans cesse, la lutte semble de-« venir inégale et le Maréchal appelle le 5e « Corps à son secours. »

Et cependant nous devions encore pendant de longues heures attendre l'ordre du départ. Il nous fut enfin donné, mais, douloureuse surprise, au lieu de marcher à l'ennemi nous lui tournons le dos, nous battons en retraite, à la hâte, presque en désordre, en fuyards, et au lieu de courir à la frontière, nous l'abandonnons sans combat.

⁂

Messieurs vous n'attendez pas de moi des appréciations sur la stratégie de notre 5e Corps et de l'armée de Mac-Mahon, l'événement a prouvé qu'il eût été difficile d'imaginer des combinaisons plus malheureuses.

Je ne veux me livrer à aucune considération, ni répéter les observations si souvent entendues, ni redire après tant d'autres si nous avions fait ceci, si nous avions fait cela, je vous raconte simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai fait dans cette ambulance qui devait rester un mois presque entier, en

Alsace et en Champagne, avant d'avoir eu un seul blessé à soigner.

— Je reprends — Le cœur serré, nous regardions notre chef, il était grave, impénétrable, comme enseveli dans le silence. Nous avait-il dévoilé toute la vérité? Nous avait-il dit tout ce qu'il savait? Nous étions de trop récents militaires pour ne pas souffrir de cette passivité, de cette discipline qui place toute une armée dans la main de son général et lui permet d'en disposer comme des jetons d'un jeu d'échecs, mais nous étions chirurgiens, c'est-à-dire habitués à dominer nos impressions et à conserver notre sang froid dans les situations émouvantes. Moins nous étions militaires plus nous voulions nous montrer dignes de l'être, devant la gravité que semblaient prendre les évènements, nous nous rappelions l'impassibilité des soldats du 1er Empire et nous mettions notre amour propre à imiter leur exemple.

Ce fut vers 5 heures du soir que, sur les champs occupés le matin par la division de Lespart, nous vîmes paraître les fuyards venant de Wœrth et de Reichshoffen. Que ces malheureux avaient dû se hâter pour parcourir en quelques heures la longue distance qui nous séparait du champ de bataille ! La plupart étaient sans armes, couverts de sang et de poussière, ils paraissaient exténués, peu d'entr'eux arrivèrent jusqu'à nous. Je crois voir encore une prolonge d'artillerie surchargée de blessés, traînée par des chevaux boiteux, épuisés, elle versait dans une ornière au milieu de l'indifférence des gens affolés qui passaient

à son côté. C'était une cohue dans laquelle étaient confondus soldats, officiers, turcos, zouaves... mon âme en fut navrée. Mais nous ne pouvions nous attarder à les secourir, déjà séparés de l'Etat-major par des régiments qui s'étaient mis en marche avant nous et battaient en retraite à pas rapide, nous devions nous efforcer de rejoindre le quartier général. Aussi avions-nous pris la file, serrés les uns contre les autres, occupant toute la largeur de la route tant nous nous sentions pressés par les soldats qui nous suivaient avec le désir de profiter du moindre interstice pour nous devancer et retarder encore notre ralliement. Tous,nous croyions avoir les Prussiens à nos trousses.

C'était donc une défaite sans combat. Nous qui avions passé la journée entière dans l'attente, dans l'espoir de marcher au feu,nous prenions la fuite devant un ennemi invisible et qui, en réalité, était bien loin et ne nous poursuivait pas.

Les fameuses charges de cuirassiers l'avaient arrêté à Morsbronn et à Reischoffen, la division Guyot de Lespart était arrivée à peu près à temps pour protéger la retraite et préserver les vaincus d'une destruction totale. Cette division de Lespart arrivant sur le champ de bataille par la route que les Prussiens auraient dû prendre pour nous atteindre, avait été notre rempart, notre sauvegarde, c'est à elle sans doute que nous dûmes de ne pas être poursuivis et sabrés.

Nous marchâmes ainsi toute la nuit et une partie de la matinée. De temps à autre des officiers passaient au galop dans les

champs qui bordaient la route, ils nous criaient : « pressez-vous,allez jusqu'au bout de vos énergies, augmentons la distance qui nous sépare de l'ennemi » et, nous apprîmes plus tard, que cet ennemi était à 20 kilomètres et ignorait notre existence. Nos forces étaient épuisées, les chevaux des fourgons avançaient à grand peine, le mien tenait encore, grâce à l'admirable endurance du pur sang, mais j'avais pitié de cette pauvre bête, et depuis longtemps je marchais à pied, en le conduisant par la bride.

Enfin, M. de Fitz-James commanda la halte. Nous nous arrêtames dans un champ, près d'un bois. Où étions-nous? Nous n'en savions rien et nous ne nous en inquiétions guère, nous nous précipitâmes sur les vivres et, sans ouvrir les cantines, je m'endormis sur le gazon,sous un chêne, à côté de Bartharez. Pauvre garçon il n'avait pas ma résistance, il avait parlé tant qu'il l'avait pu, il avait coloré de sa vive et fertile imagination mille reflexions, mille raisons propres à nous encourager, à nous faire espérer,mais depuis quelques heures il se taisait, il vacillait sur son cheval. J'étais à son côté, prêt à le soutenir, je l'engageais à monter dans la voiture, il secouait la tête, sachant, comme moi, qu'il n'y avait guère place dans cette voiture.

Lorsque, vers le milieu de l'après-midi, on m'éveilla, l'heure étant venue de reprendre notre marche, je vis Bartharez encore à mon côté, il était pâle, défait, il n'avait pas dormi, il crachait le sang et voulait me le cacher. Cette hemoptisie (crachement de sang)était le premier symptôme

de la tuberculose qui devait l'enlever peu de temps après la guerre.

Je voulus l'aider à monter à cheval, il n'en fut pas capable, d'ailleurs il n'eut pu tenir en selle. Je voulus le porter dans la voiture, il s'y refusa, se laissa retomber sur l'herbe et, prêt à défaillir, il me dit : « Cher Maître, je n'étais pas fait pour la guerre, laisse-moi, mon sort est décidé, tu vois je crache le sang, je suis à bout de forces, la vie m'abandonne, ne cherche pas à me secourir ce serait prolonger mes souffrances. »

Il avait dit ces mots d'une voix assez ferme, il s'arrêta un instant, et alors, tout bas, fixant sur moi un regard humide de tendresse il ajouta : « souviens-toi d'un ami qui t'aimait bien et t'adresse une dernière prière... tu diras à Jenny que j'ai pensé à elle, secours-là... pauvre Nenette. »

Il tenait ma main entre ses mains brûlantes, il voulait encore parler, il ne put dire un mot de plus, une écume sanglante rougissait ses lèvres, je le sentais défaillir, il s'affaissa, je crus qu'il expirait. Le pauvre garçon ne pouvait plus nous résister, nous le transportâmes dans la voiture.

Mais qu'est-ce? on me repousse impitoyablement, on me dit : « La voiture est surchargée, elle avance avec peine, elle n'est pas destinée à recevoir des malades, nous ne devons pas nous exposer, pour le salut d'un seul, à tomber tous dans les mains de l'ennemi. » Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au prix de ma vie je n'aurais pas abandonné mon pauvre ami, et pourtant une place dans la voiture était sa seule ressource, la seule porte de salut. Je dus être bien pressant, peut-être même menaçant,

car, malgré les premiers refus, après bien des négociations, on l'accepta.

J'enveloppais le cher Gascon dans un manteau, je l'installais dans un coin avec des précautions maternelles et, ma sollicitude, mes paroles affectueuses ramenèrent sur les lèvres décolorées du moribond, le sourire que j'aimais tant et que je n'espérais plus revoir. Notre amitié remontait à de longues années, cette heure la scellait pour toujours.

Certes, nos aumôniers catholiques et protestants, étaient des hommes éminents, mais, en ce moment, je pense aux vieux prêtres bayonnais que j'ai si bien connus et dont je vénère la mémoire, à Messieurs Laparade, Labourt, Larrousse, je les compare aux grands théologiens de notre ambulance et la comparaison est loin, bien loin d'être en faveur des membres de la Sorbonne et de l'Académie. C'étaient des prêtres comme les nôtres qu'il eût fallu à nos côtés, eux n'auraient pas hésité à céder leur place à un malade, à le prendre sur les genoux, à marcher à pied, s'il l'avait fallu, plutôt que de le laisser expirer dans le fond d'un fossé. Leur charité n'eût ni entendu, ni écouté la voix de la prudence ou de la peur, elle n'eût pas songé à se prévaloir des droits du rang, de l'âge, de l'importance sociale, que sais-je encore !

Ah, mon pauvre ami, comme on fut cruel et égoïste envers toi si bon, si aimable et si généreux même après 40 ans, quand j'y pense, j'en suis indigné.

EN RETRAITE

La Bataille de Reichshoffen

Notre retraite ne fut marquée par aucun incident qui vaille d'être raconté.

Depuis la journée de Bitche nous n'avions pas vu de Failly, nous ne savions où il était. On nous avait simplement désigné le Camp de Chalons, où l'on formait une nouvelle armée comme centre de ralliement, mais sans nous imposer un itinéraire et, nous le tracions nous-mêmes d'après nos cartes, en le modifiant, tantôt pour éviter une route encombrée, tantôt pour suivre les conseils que nous donnaient les gens du pays. Nous n'étions nullement contrariés d'abandonner les voies battues et de cheminer par les sentiers de traverse, préférables, malgré leur rusticité, aux chemins défoncés par le passage des troupes.

En toute autre circonstance il eût été pittoresque et délicieux de voyager ainsi à l'aventure, au petit bonheur, les uns à cheval, les autres en voitures-roulottes, comme des gitanos amateurs et riches, qui,

ayant maîtres d'hôtel et domestiques, n'ont qu'à admirer les beautés du paysage.

Cette toute nouvelle façon de courir la campagne en touristes-bohêmes, en troupe composée de futurs cardinaux, d'académiciens ,de professeurs, de ducs, de gens de lettres et d'étudiants était charmante pour des jeunes gens de bon appétit, d'humeur joyeuse, aussi indifférents aux fatigues des journées, qu'au défaut de confort des nuits passées sous la tente.

Mais, des cavaliers ennemis parcouraient le pays, ils pouvaient nous enlever, nous étions à la merci d'un coup de main de ces batteurs d'estrade. C'était ce qu'on nous disait — à vrai dire nous n'en vîmes aucun. Pourtant cette crainte gâtait le plaisir de la plupart d'entre nous, elle était leur préoccupation constante. Elle m'offrit l'occasion de tirer une petite vengeance des gens qui avaient refusé à Bartharez une place dans leur voiture.

Rien ne m'était plus facile, je n'avais qu'à aller en reconnaissance, ainsi qu'on en priait ceux d'entre nous qui montaient à cheval, et, à revenir à la hâte, en annonçant une rencontre suspecte.

Je partis, et le hasard me servit à souhait, en me mettant en présence d'un troupeau d'oies, car l'idée me vint d'utiliser comme des trompettes d'alarme, les cris de ces bêtes bruyantes.

J'attachais mon cheval et, à coups de gaule je frappais les oies; elles fuyaient en poussant des cris de détresse. si perçants qu'ils devaient être entendus de notre campement, si désolés qu'ils ne pouvaient lais-

ser de doute sur la situation critique des malheureuses volailles. Lorsque leur épouvante fut à son comble, je sautais à cheval, et à fond de train, j'allais rejoindre mes camarades. Ils se mettaient à table, j'arrive en trouble fête et en criant : « Les hulans, les hulans » Tout le monde se lève, on m'entoure, on prend mon cheval qui ruisselait de sueur et, comme si je dominais une violente émotion, j'ajoute : « ils égorgent des oies. »

Bartharez, flairait-il une plaisanterie? Etait-ce un effet de son imperturbable sang-froid? je ne sais, mais sans se lever, sans s'émouvoir le moins du monde, il prend son ton le plus sérieux et nous dit : « Messieurs, ces oies ,comme leurs aïeules « les oies du Capitole, nous annoncent un « danger. En face du péril, restons calmes, « ne quittons pas nos chaises curules qui, « pour le moment, sont nos cantines. Je « déclare que la séance, c'est-à-dire que le « dîner continue. » On ne l'écoutait certes pas, on riait encore moins, on m'accablait de questions. — Les Hulans vous poursuivent-ils? — Ils poursuivent des oies, vous dis-je — C'est donc cela, nous avons entendu leurs cris. — Où sont ces Hulans? — Le diable m'emporte si je le sais. Croyez-vous qu'en prenant le galop, j'ai songé à consulter ma carte? — Mais enfin sont-ils près, sont-ils loin? — Des Parisiens qui n'avaient entendu crier des oies qu'au marché de la Vilette, affirmaient que la voix de ces oiseaux portait à plusieurs lieues de distance, d'autres faisaient remarquer que mon cheval était en nage. Ainsi tout prouvait que les Hulans étaient loin et on se rassurait.

Je m'étais mis à table, en recommandant de garder le silence pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi et, ce disant, je croquais les meilleurs morceaux.

Je n'ai jamais révélé à mes camarades la cause de leur frayeur, mais j'avais bien raison de vous dire, en commençant le récit de notre retraite, que je n'avais rien d'intéressant à conter.

Un soir, le 12 août, nous étions campés sur le bord d'un ruisseau, lorsque deux officiers vinrent à nous et demandèrent M. de Fitz-James. L'un d'eux portait l'uniforme de Capitaine de la garde-mobile, l'autre celui des lanciers. Le premier était le capitaine d'Harcourt, aide-de-camp du Maréchal Mac-Mahon, le second, un tout jeune homme, était M. de Rohan-Chabot, porte-fanion du général Brahaut. Ils avaient appris que notre ambulance se trouvait à quelques kilomètres de leur campement et ils étaient venus saluer leur oncle M. de Fitz-James et dîner avec nous. Ces Messieurs étaient à Reischoffen, nous allions donc entendre un récit authentique de cette fameuse bataille.

BATAILLE DE REISCHOFFEN

RACONTÉE PAR LE CAPITAINE D'HARCOURT

Le 5 Août, Mac-Mahon avait concentré le premier corps d'armée (35.000) composé des soldats arrivés d'Afrique, à Wœrth, Frœschewiller et Reischoffen; il espérait être rallié le lendemain par le 5e corps, général de Failly et par une partie du 7e corps

ce qui devait porter son armée à 70.000 hommes : C'est à leur tête qu'il se proposait de livrer bataille au PrinceRoyal de Prusse.

Malheureusement, de Failly ne lui envoya qu'une division, celle du général Guyot de Lespart et même elle n'arriva qu'après la bataille (M. d'Harcourt nous donna les raisons qu'invoqua de Failly pour expliquer son inaction je vous les exposerais plus loin.) Quant au 7e Corps, pas un seul de ses soldats ne parut sur le terrain du combat.

Le 6 août au matin, Mac-Mahon était à Frœschwiller, plateau élevé, protégé par deux rivières et auquel on ne pouvait accéder que par des pentes escarpées, couvertes de vignes et de houblonnières.

Le Maréchal avait choisi cette position, qu'il croyait inexpugnable, pour attendre en sécurité, pensait-il, l'arrivée des 5e et 7e Corps. En réalité des forêts, des accidents de terrain, l'insuffisance des troupes nécessaires pour nous couvrir et nous garder, diminuaient de beaucoup la valeur défensive de Frœschwiller.

A 6 heures du matin, nos soldats qui, ce jour là ne s'attendaient pas à combattre, sont attaqués par une forte reconnaissance allemande, ils ripostent avec vigueur, mais on ne s'aborde pas, car, ni d'un côté ni de l'autre, on ne veut s'engager à fond. Vers 8 heures, le général Ducrot, voyant passer à sa portée, une division bavaroise ouvre le feu : après une lutte de deux heures, l'ennemi recule.

Pendant ce temps, les Prussiens s'étaient installés à Wœrth qui n'était occupé par

aucune troupe et, sans que nous y apportions le moindre obstacle, ils y avaient amené une formidable artillerie.

Dès que leurs batteries sont en position, ils ouvrent un feu terrible sur nos troupes et sous le couvert de leurs obus, ils prennent une vigoureuse offensive. Nous leur répondons avec vigueur, mais les canons Prussiens, très supérieurs en nombre et en portée, écrasent nos pièces, éteignent leurs feux, notre artillerie est réduite au silence. Bien que privée de son concours, l'infanterie Française, sans canons, tient ferme, elle se maintient sur toutes ses positions et, les tentatives faites par les Prussiens, pour sortir de Wœrth et s'élancer sur nous, sont victorieusement repoussées.

Si, en ce moment, le Maréchal eut lancé contre Wœrth, toutes les forces dont il disposait, il en eut probablement chassé les Prussiens et le sort de la bataille était changé. Mais non, il ne veut pas s'engager à fond avant d'avoir reçu ses renforts, il se contente de se maintenir à Frœschwiller.

Il est une heure toute l'armée Française est engagée, les Prussiens, eux aussi, ont mis en ligne toutes leurs troupes, ils ont même fait donner leurs réserves. Malgré leur intervention, à laquelle on n'a recours que dans les cas pressants, ils ne font aucun progrès, leur offensive est partout brisée et nos soldats ont la sensation bien nette d'être victorieux.

C'est alors que le Prince Royal prend la direction de la bataille. Il nous compte ; en ce moment, notre armée égale la sienne, mais il sait que 80.000 Allemands marchent à

son secours, ils arriveront dans deux heures, s'il tient jusqu'alors, les Français seront écrasés sous le nombre. Le Prince demande un dernier effort à ses soldats, ils sont à bout de forces, ils n'ont plus rien derrière eux, puisque leurs réserves sont engagées, mais s'ils maintiennent le combat jusqu'à l'entrée en ligne des immenses renforts qui arrivent à marche forcée, la victoire est à eux.

Que fut-il arrivé si, en ce moment, le Maréchal avait lancé toutes ses forces sur les Prussiens épuisés et sans réserves pour les soutenir? Il les culbutait, il les précipitait sur les têtes de colonne de leurs armées de secours, ils y jetaient le désordre, les empêchaient de se déployer, elles étaient entraînées dans la défaite.

C'était l'heure que nous offrait la Fortune, pour la saisir il n'était pas besoin d'une inspiration de génie, il suffisait de ne pas oublier les qualités de l'armée Française, il suffisait de la lancer dans une marche en avant dont l'élan eut été irrésistible !

Malheureusement le Maréchal s'obstine dans la défensive il ne profite pas de ses avantages, il laisse échapper le moment propice, c'est qu'il ignore que des masses énormes accourent au secours du Prince Royal et il leur laisse le temps d'arriver.

Il est trois heures, 120.000 Allemands sont maintenant en face des 35.000 Français. La lutte est impossible, toutefois la retraite peut encore se faire par les défilés des Vosges. Ce serait le salut de l'armée. Hélas, le maréchal aveuglé par l'idée que Frœschwiller est inexpugnable, s'obstine dans

la défensive, il ne veut pas s'avouer vaincu, il continue le combat. Il ne sort de son erreur, il ne pense à la retraite que lorsque, débordé sur ses deux ailes, il va être enveloppé.

Est-il encore temps de conserver son armée? Les minutes sont précieuses, qui va nous les donner? Peut-être, en se sacrifiant, la cavalerie pourra-t-elle arrêter l'ennemi, au moins un instant? « Général Michel, crie le Maréchal, lancez sur Morsbronn vos cuirassiers et vos lanciers, donnez-nous les quelques minutes qui nous sont indispensables. »

Les cuirassiers partent à fond de train, les soldats de leur arme n'ont pas chargé depuis Waterloo, ils vont se montrer les dignes fils des cuirassiers du premier Empire, Ils en ont le courage, mais l'art de la guerre, lui, a changé, et ici la charge est folle, elle est impossible à travers les vignes, les houblonnières, dans des rues, contre des murs et des maisons, sous la grêle des obus et des balles lancées par des armes à tir rapide.

Les cuirassiers meurent, ils ont donné à l'armée les quelques minutes de répit qu'elle leur demandait.

Il est 2 heures, les troupes qu'attendait le Prince Royal sont entrées en ligne. Nos 35.000 hommes, qui se battent depuis le matin, ont maintenant devant eux, 200 bouches à feu et 120.000 Allemands, dont les trois quart n'ont pas encore combattu.

Il est 3 heures, notre droite est enfoncée, notre centre va être percé, notre ligne de retraite est menacée et l'artillerie prussienne

s'avance au grand trot pour prendre des positions plus rapprochées d'où elle balayera les débris de notre armée. Mac-Mahon se voit perdu, les quatre régiments de cuirassiers du général Bonnemain sont là, sous sa main, dans l'attente, c'est à eux qu'il fait appel :

« Général, arrêtez ces batteries pendant vingt minutes, le salut de l'armée l'exige. »

Et, ces cuirassiers, comme l'ont fait les cuirassiers à Morsbronn, partent au galop, la bride entre les dents, le revolver et le sabre dans les mains — C'est fou, c'est héroïque, c'est inutile — Aux obstacles d'un terrain inaccessible à la cavalerie, sur lequel les chevaux culbutent, en entraînant dans leur chute les chevaux qui les suivent, s'ajoutent les projectiles qui pleuvent des maisons, des vignes, des houblonnières, et ceux que, de loin, lancent vingt batteries.

Mais, tant qu'il restera un cuirassier, la charge continuera. Cavaliers et chevaux rouleront dans les fossés, se heurteront à des murailles ou tomberont sous les rafales d'une grêle de fer.

A la tête de son régiment, un colonel s'est lancé le premier, c'est le colonel de Lacarre. Un boulet lui emporte la tête, ses mains crispées serrent toujours la crinière de son cheval et, ce cadavre décapité, tel le fantôme d'une ballade, charge encore dans le galop emballé de cette chevauchée vers la mort.

Ses soldats le suivent; c'est une balle, un obus, un mur, un chemin creux, des pieux de houblonnière qui les brisent, les désarçonnent, les culbutent. Ils meurent, étouf-

fés sous leurs cuirasses, sous leurs chevaux, sous les pieds de leurs camarades qui, ne pouvant les franchir, trébuchent, tombent et eux aussi ajoutent leurs cadavres au mausolé et à la légende des cuirassiers de Reischoffen.

C'est un accès de folie et de désespoir qui a commandé cette charge, c'est l'orgueil militaire, c'est l'héroïsme exaltés jusqu'au paroxysme, qui entraînent les cavaliers vers la mort certaine et inutile. Hélas ! tellement inutile, que cette superbe cavalerie meurt sans arrêter l'ennemi, sans même l'atteindre, sans même nous donner le répit qui a suivi la charge de Morsbroun.

Chère Alsace, ces cuirassiers étaient, pour la plupart, les fils de tes campagnes, ils furent ton dernier cadeau à la France !

Arrivé à ce point de son récit, M. d'Harcourt s'arrêta, il ne dominait plus son émotion. Après un instant de silence, il reprit en ces termes : « Messieurs, j'ai pu vous dire en quelques mots ce que furent les charges des cuirassiers, mais, il me faudrait la nuit entière, pour vous raconter les faits d'armes de chacun des régiments qui composaient le 1er Corps et encore ne pourrais-je en citer que quelques épisodes ».

Il redevint silencieux et, nous aussi en proie aux plus sombres pensées, nous n'osions rien lui dire. Enfin, comme s'il se parlait à lui-même dans l'hallucination d'un rêve, l'aide-de-camp du Maréchal (d'Harcourt) disait à voix basse, avec des pauses séparant l'adieu qu'il adressait à chacun de ses souvenirs — Je vous ai vu, tirailleurs algériens, mourir jusqu'au dernier pour sauver

la Division Lartigue — Je vous ai vu nous revenir décimés et sanglants vous, les débris du 3e zouave, oubliés dans la retraite, restés seuls dans le Niederwald, où, plutôt que de vous rendre, vous avez sacrifié la moitié de votre régiment.— Drapeau du 96e de ligne nous vous crûmes perdu, vous passiez de main en main, vous n'aviez plus autour de vous que des soldats mourants, mais pour vous défendre ils ont donné leurs dernières gouttes de sang et ils vous ont sauvé — Colonel Franchessin, vous êtes couvert de blessures, vos bras sont coupés, leurs tronçons déchiquetés menacent encore l'ennemi et, c'est à la tête de vos hommes qu'un boulet brise le cœur vaillant qui battait dans votre poitrine.

Et vous, vieux soldats de Crimée, lorsque le clairon sonne la retraite, vous refusez d'obéir à cet ordre, vous lui répondez : « En avant, à la Baïonnette comme à la Tchernaïa » et vous tombez presque à la bouche des canons ennemis. Quelques pas encore et vous les preniez.

Soldats à la fois illustres et obscurs, trop nombreux pour que vos noms soient gravés sur la pierre et l'airain, le souvenir de votre vaillance se perpétuera dans l'histoire, il vivra dans l'âme Française et on parlera longtemps des héros de Reischoffen.

Ce que je vous ai dit, Messieurs, suffit n'est-ce pas, pour vous prouver que, si nous avons laissé nos soldats sur les coteaux d'Alsace, nous n'y avons pas, du moins, enterré notre honneur.

M. d'Harcourt termina, en nous disant : Il est quatre heures, nous ne tenons plus

nulle part. Placées hors de la portée des chassepots, 200 bouches à feu creusent de sanglantes tranchées dans les rangs des régiments qui abandonnent le combat, elles empêchent toute concentration, tout ralliement et la bataille s'achève dans la déroute.

L'armée Française fuit, en débandade, vers Saverne et vers Bitche. A Niederbronn, elle rencontre la division Guyot de Lespart, qui arrête la poursuite et recueille les fuyards.

Notre armée d'Afrique n'existe plus — Notre cavalerie est anéantie — Notre Alsace est perdue.

⁂

Ce fut seulement douze jours après notre départ de Bitche que nous atteignimes Châlons et cependant, la distance qui sépare ces deux villes, n'est que de 270 kilomètres. Les hésitations, les fausses manœuvres, les ordres donnés par Mac-Mahon, auxquels succédaient presque aussitôt des contre-ordres émanés du Quartier-général, étaient les causes de cette incohérence incroyable qui devait nous être fatale. Si l'ennemi, mieux renseigné sur la dispersion de nos régiments, en avait profité pour les attaquer dans leur état de division, dans leur impossibilité de se secourir, ils eussent été sûrement anéantis.

Cette retraite, ressemblant à une déroute, nous imposa, (je parle de l'armée) des fatigues, des privations inouïes, elle exerça une pernicieuse influence sur le moral de nos soldats.

Ces fautes ne devaient pas rester longtemps impunies et si, quelques jours plus tard, à Beaumont, nous fûmes victimes de la plus incroyable surprise, c'est qu'après avoir veillé constament, inutilement, pendant près d'un mois, notre lassitude avait atteint l'extrême limite des forces humaines.

*
* *

Au lieu de vous conduire avec notre ambulance, par étapes quotidiennes, jusqu'au 18 août, date de notre arrivée à Châlons-sur-Marne (où notre 5e Corps fut incorporé à l'armée dite de Châlons), je préfère résumer les notes que me fournit mon carnet, sur les causes de l'immobilité de Failly autour de Bitche, pendant la bataille de Reischoffen. Déplorable inaction, qui entraîna notre perte, car si, avant midi, nos troupes s'étaient réunies à celles de Mac-Mahon, elles eussent très probablement décidé la victoire de nos armes et si leur entrée en ligne n'avait eu lieu que dans l'après-midi elle eut encore, à cette heure tardive, empêché la déroute.

Maintenant, Messieurs, rappelez-vous que je ne sors pas de l'Ecole de guerre et veuillez suppléer par votre attention à l'inexpérience du narrateur. Je vais, tant je crains d'être obscur dans mes descriptions stratégiques, rechercher les répétitions au lieu de les éviter.

Positions du 5e Corps, Général de Failly, le 6 août au matin.

Le 6 août au matin, de Failly était à Bitche, c'est-à-dire à 20 kilomètres au nord de

Wœrth et de Reischoffen, où était campé Mac-Mahon (auquel un décret impérial le rattachait depuis la veille) et, à 30 kilomètres au sud de Metz et de Forbach où se trouvait le grand quartier général avec leurs généraux Bazaine et Frossard.

Devant Bitche s'ouvre la route des Deux-Ponts qui conduit en Allemagne; de Failly, se trouvant à Bitche, avait donc l'Allemagne en face de lui, Mac Mahon à sa droite, Bazaine à sa gauche.

Mais, si le 6 août au matin de Failly était à Bitche, tout son corps d'armée n'y était pas réuni, il lui manquait la division d'Abbadie et le parc d'artillerie de réserve qui se trouvaient encore à Sarreguemines. Aussi lorsque, dans la nuit du 5 au 6 août, il reçut cette dépêche de Mac-Mahon « venez à moi avec tout votre corps d'armée, le plus tôt possible » il répondit : « Je ne le puis, mon corps d'armée n'est pas concentré, je vous envoie la division Guyot de Lespart ». Je vous ai raconté que dans notre promenade autour de Bitche nous avions assisté au départ de cette division.

Nous voici aux premières heures du 6 août, de Failly attend de nouveaux ordres.

Il reçoit : 1° Une dépêche du Grand Quartier-général de Metz, lui disant : « Bazaine et Frossard vont être attaqués, tenez-vous sur vos gardes. » Cet avis « tenez-vous sur vos gardes » veut sans doute dire à de Failly que les Allemands menacent Bitche.

2° Une reconnaissance de cavalerie mal faite, lui dit que des masses ennemies marchent vers Bitche par la route des Deux-Ponts.

3° Enfin il ne reçoit rien de Mac-Mahon, c'est-à-dire pas de réponse à la dépêche par laquelle il lui annonce que le 5e Corps n'étant pas concentré, il ne lui envoie que la division de Lespart. Cependant dans la matinée, de très bonne heure, Mac-Mahon lui avait expédié un officier d'état-major avec cette lettre « préparez-vous à combattre le 7, de concert avec moi. » Cet officier n'arriva à Bitche qu'à 3 heures de l'après-midi, mais fut-il arrivé plus tôt, que, cette lettre du Maréchal, ne devait pas mettre de Failly en mouvement, puisqu'elle n'annonçait une bataille que pour le lendemain.

Ainsi de Failly recevait à la fois l'ordre de Mac-Mahon l'appelant à lui, (mais ne réitérant pas son appel) et l'avis du Quartier-général lui disant de se tenir sur ses gardes, c'est-à-dire l'avertissant d'une attaque. Tels furent le défaut de précision, les ordres contradictoires qui déterminèrent de Failly à rester toute la journée du 6 août hésitant, immobile, inutile, appuyé à la forteresse de Bitche pendant que le 1er Corps se battait à Reischoffen, je le répète, il fut conduit à cette passivité :

1° Par le Quartier-général de Metz lui disant de se tenir sur ses gardes.

2° Par le désir de couvrir Bitche qu'il croyait menacé par les Allemands dont on lui annonçait, à tort, la présence sur la route des Deux-Ponts.

3° Par le silence de Mac-Mahon ne répondant pas à la lettre où il lui annonçait qu'il ne lui envoyait que la division de Lespart.

4° Enfin par le désir d'attendre la division d'Abbadie et l'artillerie de réserve aux-

quels il avait donné rendez-vous à Bitche et qui n'arrivèrent pas.

Telles étaient les raisons invoquées par les défenseurs de de Failly pour justifier son immobilisation à Bitche. Mais les accusateurs de ce général y répondaient sans cesse par cette objection : dans la nuit du 5 au 6 août, Mac-Mahon a donné à de Failly l'ordre formel de le rejoindre le plus tôt possible avec tout son corps d'armée. Il devait obéir à une injonction aussi nette, aussi pressante de son chef direct, il devait se mettre en marche avec son corps d'armée tel qu'il était. Comment réfuter un argument de cette valeur? C'est impossible.

Si notre immobilisation à Bitche pendant la journée du 6 août était le sujet constant de nos entretiens, c'était avec la même anxieuse curiosité que nous recherchions les causes de la défaite de Mac-Mahon à Reischoffen, mais sur ce point les opinions ne différaient guère, je vous les résume :

1°Le 6 août Mac-Mahon devait avoir avec lui son armée complète qui comprenait trois corps d'armée, le 1er, le 7e et le 5e et il ne disposait que du 1er corps,soient 35 à 40,000 hommes.

2° Jusqu'à midi les forces ennemies ne dépassaient guère les siennes et jusqu'à cette heure il avait l'avantage, il eut dû en profiter pour prendre l'offensive au lieu de rester sur la défensive, comme il le fit.

3° Ni Mac-Mahon, ni le Prince Royal ne croyaient à une bataille pour le 6 août, l'intention des deux chefs était de n'en venir aux mains que le 7. Lorsque les événements en décidèrent autrement, Mac-Ma-

hon ne sut, ou ne put, rallier le 7e Corps qui lui appartenait et, vous savez qu'il ne reçut du 5e Corps (de Failly) qui faisait également partie de son armée, que la seule division de Lespart, d'ailleurs elle arriva trop tard. Au contraire le Prince Royal parvint à réunir toutes les forces allemandes qui se trouvaient dans un rayon de 30 à 40 kilomètres autour de lui. De telle sorte que si, jusqu'à midi, le nombre des Français et des Allemands en présence fut à peu près le même, dans l'après-midi le Prince Royal opposait 120.000 hommes aux 35.000 bien diminués à cette heure, qui composaient l'armée française.



Camp de Châlons

Les batailles de Forbach et de Reischoffen perdues le même jour (6 août) par Frossard et Mac-Mahon, nous enlevaient l'Alsace, la ligne des Vosges et toute cette partie de la Lorraine comprise entre Metz et la frontière. Elles nous privaient de tous les approvisionnements accumulés dans ces régions et les abandonnaient à l'ennemi en augmentant singulièrement ses moyens d'existence.

La France était ouverte à une troisième invasion, le pays en proie à la stupeur et au désespoir, l'armée, qui se croyait invincible, entamée et découragée, le commandement desorienté et aveuglé. Au contraire, la grandeur d'un succès imprévu exaltait nos ennemis, scellait leurs alliances, et leur donnait dans leur supériorité une confiance qui décuplait leur audace et leur ardeur.

Or, la bataille de Reischoffen, première et principale cause de nos désastres, fut exclusivement perdue par le fait de notre infériorité numérique et, cette inégalité de nos forces ne devait pas exister, je veux dire qu'elle pouvait être évitée.

Mac-Mahon avait le droit de compter sur les 25.000 hommes du 5e corps, puisque dans la soirée du 5 août il avait donné à de

Failly qui se trouvait à Bitche, l'ordre de le rejoindre.

La distance qui sépare Bitche de Reischoffen n'étant que de 20 kilomètres, de Failly en se mettant en marche le 6 août dès les premières heures, ralliait Mac-Mahon vers 10 ou 11 heures du matin. De plus le maréchal pouvait appeler à lui une partie du 7e corps qui n'était distant que de quelques heures de chemin de fer. Or avec le 5e Corps et deux divisions du 7e, l'armée de Mac-Mahon s'élevait à 70.000 hommes.

Vers midi et vers une heure Mac-Mahon avait l'avantage, en ce moment l'entrée en ligne du 5e corps lui donnait la victoire. Plus tard, il est vrai, le Prince Royal réunissait des forces imposantes, mais, devant notre armée victorieuse, eut-il pu effectuer cette concentration? Il est permis de croire que, la défaite des Allemands entrés en ligne dans la première moitié de la journée, et l'élan des Français exaltés par le succès, nous eussent valu une victoire complète.

Alors même que cette éventualité ne se serait pas réalisée, le Prince Royal était arrêté, l'armée de Chalons pouvait s'organiser, le corps d'armée du général Vinoy allait la rejoindre. Libre de ses mouvements, Mac-Mahon débarrassait l'armée de Metz de toute crainte d'un mouvement tournant du côté du Sud et, s'il s'était alors joint à Bazaine, les batailles de Borny et de Gravelotte, indécises et sans résultats, devenaient des victoires décisives.

N'est-il donc pas permis de croire que l'inaction de de Failly pendant la ba-

taille de Reisehoffen a changé les destinées de la France?

Telles étaient les appréciations, portées sur les causes de nos désastres, par les officiers Français qui, pendant notre retraite sur Châlons, s'asseyaient à notre table. Je devais plus tard, dans les longues soirées d'octobre, les entendre répéter par les officiers allemands, en traitement à Beaumont.

CHALONS-SUR MARNE

CAMP DE CHALONS

18 août. — Nous sommes à Châlons, campés sur le terrain de manœuvres. Sur ce vaste champ poudreux sont étendus, çà et là, isolés ou par groupes, des soldats, des fuyards. Ils arrivent de Reischoffen, ils ont marché jusqu'à l'épuisement de leurs forces, ils n'en ont plus, ils sont tombés, anéantis. Nous nous approchons de deux turcos, masses inertes dont nous n'obtenons ni une parole, ni un mouvement, l'un d'eux a la joue perforée, l'œil détruit, nous enveloppons de gaze la tête de ce pauvre blessé, il se laisse faire avec l'impassibilité d'un cadavre.

Voici des chevaux décharnés, couverts de plaies, de croutes sanglantes agglutinées par la poussière, dévorées par les mouches, nul lien ne les attache, leur tête est inclinée jusqu'à terre, dans une immobilité de statue. A côté d'eux, sur le sol nu, leurs cavaliers, des cuirassiers, dans un état aussi lamentable, dorment d'un sommeil qui ressemble à la mort.

Plus loin, les vêtements en lambeaux, les pieds enveloppés de linges sanglants, gisent d'autres êtres dans la plus extrême des détresses. Nous leur parlons, nous leur offrons à boire, à manger, les uns se précipitent avec une avidité sauvage sur les verres, sur le pain, d'autres, hébétés, perdus dans le vague, restent sourds à nos avances, à nos prières, ils n'entr'ouvrent même pas leurs lèvres. Nous leur mouillons le visage, c'est la seule attention à laquelle ils ont l'air d'être sensibles.

Ah ! j'ai vu sur ce champ de manœuvres jusqu'où peuvent aller la démoralisation, l'épuisement, l'abandon de toute pensée, de tout instinct de conservation.

La matinée se passa à donner des soins à ces pauvres gens, à les conduire à l'hôpital de Châlons. Nous mettions à cette assistance une ardeur d'autant plus vive que, deux grandes nouvelles, ranimaient notre courage, nous venions d'apprendre les batailles de Borny et de Gravelotte livrées par Bazaine autour de Metz les 14 et 16 août, elles nous étaient présentées comme des victoires, (vous en connaissez les conséquences, ce furent celles de défaites) mais qui eut pu le prévoir?

Nous étions vainqueurs, nous revenions à Paris, la fortune nous souriait. Aussi, qu'elle fut heureuse cette journée de repos, passée à Châlons.

Je copie mon carnet. -- Châlons 18 août --
« Il y a 12 jours que nous n'avons quitté
« nos vêtements, notre plus vif désir est
« de prendre un bain, le tour du salon de
« coiffure viendra ensuite; nous achetons

« tous les parfums de la vitrine, nous voilà « rasés, poudrés, pommadés et pimpants.

« Je découvre un restaurant de bonne « mine, il est tout indiqué pour fêter quel- « ques officiers dont, en route, nous avons « fait la connaissance; dîner au champa- « gne, café, longues causeries, innombrables « cigares. La nuit est avancée, nos invités « nous accompagnent à nos tentes où les « gens graves, déjà couchés, nous accueil- « lent fraîchement. Enfin ils s'endorment, « nous ne pouvons faire comme eux, « le fameux ronflement du Père de Pres- « sensé, nous tient éveillés. Bartharez « veut crier aux armes, au feu, je l'en em- « pêche, alors, à mon inçu, il prend les « chaussettes odorantes d'un de nos cama- « rades et, en tapinois, dans l'obscurité, les « place dans la zone olfactive du Pasteur. « Le ronflement s'arrête net. C'est une plai- « santerie de corps de garde, sa victime « s'ébroue, éternue, ne soupçonne pas la « cause de son réveil, elle n'en appréciera « que mieux la chambre douillette qui l'at- « tend à la Chaussée d'Antin. Et nous nous « endormons tellement heureux des victoi- « res de Bazaine que, peut-être, nos rêves « vont, à leur tour, incommoder nos voi- « sins »

19 août. — Nous nous rendons au camp de Châlons, on y concentre les troupes que Mac Mahon a ramené d'Alsace, notre 5e corps, et l'infanterie de marine qui arrive des divers ports de mer; tous ces militaires formeront une nouvelle armée qui va s'appeler l'armée de Châlons. Ce trajet s'effectue sans incidents, notre tente

est plantée sur le grand Mourmelon, dune sablonneuse ombragée par quelques pins rabougris.

20 août. — Bartharez et moi nous montâmes à cheval de bonne heure, dans l'intention de renouveler la promenade que nous fîmes, autour de Bitche, dans la matinée du 6 août. Hélas ce n'était plus l'Alsace. Au lieu d'un pays vert, riant, couvert de près, de bois et de moissons, nos regards ne rencontraient que les plaines arides et dénudées de la Champagne pouilleuse. La nature n'était pas belle, tant s'en faut, mais, le site le plus enchanteur, n'eut pas ébloui nos yeux comme le fit la vue de l'armée réunie au Camp de Chalons; elle comprenait 120.000 hommes, elle nous parut innombrable.

Nous galopions sur le sol élastique, entre des lignes de tentes blanches, si nombreuses qu'elles s'étendaient sur des kilomètres de longueur et, entr'elles, que voyions nous?

Ici, un parc d'artillerie, canons de cuivre à reflets d'or, portant en relief sur leur culasse, une initiale, une couronne : derrière eux, prêts à les servir, les prolonges, les fourgons chargés d'obus.

Plus loin, les mitrailleuses, a moitié gantées d'une calote de cuir qui voile et protège le mystérieux mécanisme sur lequel on fonde tant d'espoirs. Derrière les pièces, entravés ou attachés au piquet, des centaines de chevaux trapus, rablés, donnant l'impression de la force unie à la vitesse.

Plus loin encore, c'est un quartier de cavalerie : Hussards à pelisses flottantes, dol-

mans aux couleurs éclatantes, aux teintes d'arc-en-ciel, vestes brodées couvertes de brandebourgs et de boutons qui les font ressembler à des gilets bretons.

Chasseurs d'Afrique bleu de ciel, passementeries, soutaches noires, galons d'or.

Lanciers à shako polonais, aux tuniques pincées à la taille; les petits fanions tricolores flottent à la pointe de leurs lances.

Cette cavalerie, dont les costumes sont si variés, n'a de commun que le pantalon rouge et la sabretache à l'écusson impérial.

Les chevaux — Voici les Normands, destriers du moyen-âge, puissants comme leurs maîtres, ces géants à casque et à cuirasse d'acier. Voici les chevaux légers de Pompadour, de Tarbes, de Guiche, eux aussi ont d'illustres ancêtres, leurs pères promenèrent les hussards de Chamboran, de Murat, de Lassalle dans les capitales de l'Europe. Les chevaux, que nous avons sous les yeux, sont eux aussi montés par des hussards et leur chef, Gallifet, va inscrire son nom à côté de celui des généraux du premier empire.

Voici enfin les petits chevaux blancs des Chasseurs d'Afrique et des Spahis, légers comme les gazelles du désert. A notre passage ils dressent la tête, ils hennissent et se battent les flancs de leurs longues queues soyeuses.

Quelle confiance nous inspirait le déploiement de forces militaires dont notre imagination n'aurait pu se faire une idée. Sur une plaine vaste, sans limites, une armée de 120.000 hommes, disposée avec cet ordre que, les régiments, vieux habitués de

Châlons, avaient pris sans flottement et dans une régularité de parade, mettait sous nos yeux ce que n'aurait pu créer le plus beau de nos rêves. Cette armée nous parut invincible, il lui manqua un chef digne d'elle.

Nous revenons à notre campement et, en paroles débordant d'enthousiasme, nous faisons partager à nos camarades, l'émotion et l'espoir que la vue de nos soldats a éveillé dans nos cœurs.

*
* *

Une heure de l'après-midi. — Les tambours et les clairons annoncent la levée du camp, on part pour Reims et, musique en tête, les régiments défilent sans arrêts, presque à la hâte.

Ce défilé, ou cette retraite, durait depuis plusieurs heures, lorsque, tout à coup, sur plusieurs points à la fois, nous voyons s'élever une fumée épaisse, mêlée de flammes, accompagnée de crépitements d'incendie. Les tentes brûlent, les meules de fourrages, les magasins remplis de blé et d'avoine brûlent. Dès qu'un régiment quitte son campement, des soldats, une torche à la main, y portent le feu; l'incendie gagne et, le camp tout entier, n'est plus bientôt qu'un immense brasier; nos tentes furent les seules qui échappèrent au désastre.

Désséchés par une chaleur torride les tentes, les sacs, les grains, les meules de fourrage, brûlaient en pétillant.

Chassé par le vent d'Est, un épais nuage de fumée roulait sur nos têtes, c'était un

voile noir qui nous cachait le soleil et nous plongeait dans les ténèbres.

Des lambeaux de toile, des paquets de paille, entraînés dans les furieux remous de ce brasier, s'élevaient, ils continuaient à brûler en l'air, ils tourbillonnaient dans la fumée et retombaient sur nous, en cendres, en flammeches encore incandescentes. Les éruptions du Vésuve et de l'Etna doivent donner de semblables spectacles.

Sur un tout autre sol que le sable aride et dénudé de la Champagne, l'incendie se serait propagé, étendu au loin, il nous aurait enveloppé.

Nous contemplions, l'âme navrée, ce nouvel incendie de Moscou, nous l'eussions compris après Reischoffen, mais, après Gravelotte, il était inconcevable et on répondait à nos questions : « Il ne faut pas laisser tomber les approvisionnements entre les mains des Prussiens. »

Nous savions que Mac-Mahon ramenait à Paris l'armée de Châlons, mais qu'est-ce qui pouvait transformer ainsi notre retraite en une fuite? Les Prussiens étaient-ils donc si près de nous? On le croyait, les lorgnettes à longue portée distinguaient sur les coteaux qui, à l'Est, dominent Châlons, de nombreux cavaliers, on les prenait pour l'avant-garde du Prince Royal, le moindre retard leur permettrait de nous atteindre, il fallait partir au plus tôt et, pour ne pas abandonner à l'ennemi, un immense butin, impossible à transporter, on le brûlait.

Qu'était donc cette armée allemande pour que l'immense armée française dont,

le matin, nous avions parcouru les lignes et qui, depuis tant d'heures, défilait devant nous, ne se sentit pas capable de l'attendre de pied ferme et d'accepter le combat? Pour qu'on ait cru devoir sacrifier à la rapidité du départ, ces immenses approvisionnements, fruits d'une longue prévoyance? Il avait fallu des mois entiers pour transporter dans les plaines champenoises les blés de la Beauce, les foins de la Normandie, les avoines de la Bretagne et on les brûlait! Quelques heures allaient suffire pour les réduire en cendres, pour nous enlever la sécurité de l'existence et la liberté de nos mouvements. Or, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, la cavalerie, déployée sur la crête des coteaux, appartenait bien au Prince Royal, mais elle le précédait de 30 kilomètres, elle n'était qu'une reconnaissance de batteurs d'estrade.

Ainsi ces quelques escadrons (deux ou trois régiments) par leur seule apparition, sans un coup de feu, sans une charge, avaient allumé l'incendie du camp de Châlons, précipité notre retraite, ils avaient découvert le secret de notre concentration, compté nos troupes et ils allaient apporter à de Moltke la confirmation de ce qu'il ne faisait que supposer.

On ne saurait méconnaître l'habileté des chefs allemands à se servir de leurs cavaliers, surtout comme éclaireurs. A des distances de 20, 30 kilomètres leurs corps d'armée s'entouraient de troupes à cheval qui leur donnaient le temps et l'espace nécessaires à leur repos et aux préparatifs du combat, elle les protégeaient contre les sur-

prises et les renseignaient sur les mouvements de l'ennemi. Cette utilisation de la cavalerie eut une large part dans les succès de l'armée allemande.

Que faisait notre cavalerie, au moins égale en audace à celle de nos ennemis et, peut-être, mieux montée pour le service d'éclaireurs?; elle restait beaucoup trop collée aux troupes à pied, il en résulta qu'à Bitche, elle ne fit pas savoir à de Failly que rien ne le menaçait sur la route des Deux-Ponts et qu'il était libre de marcher sur Reischoffen : à Beaumont, elle ne lui révéla pas la présence de l'armée allemande se concentrant dans les bois, à 3 kilomètres de notre camp et elle nous laissa écraser par la plus complète surprise. A Châlons, elle n'apprit pas à Mac-Mahon qu'il n'avait derrière lui que quelques régiments de cavalerie et non l'armée du Prince Royal et cette ignorance, cette erreur firent brûler un matériel que l'on avait le temps de sauver. — Si, comme éclaireurs, nos cavaliers furent si inférieurs aux Allemands, c'est que les chefs de corps ne leur demandaient pas ce genre de service, ils les réservaient pour les charges dont les résultats ne pouvaient correspondre aux héroïques sacrifices.

Cuirassiers de Reischoffen, Hussards de Sedan vous êtes morts glorieusement, vous avez sauvé l'honneur, mieux dirigés vous sauviez l'armée.

Le 5e Corps fut le dernier à quitter le camp de Châlons et, notre départ fut encore retardé par nos comptables, qui avaient dépêché les infirmiers vers les magasins d'a-

voine, pour soustraire à l'incendie tout ce que nos fourgons pouvaient charger. Heureuse inspiration, elle permit à nos chevaux de nous rendre de vigoureux services mais, à cette heure, nous la maudissions, nous la traitions d'imprudence, capable de nous faire tomber entre les mains de l'ennemi.

Enfin, à la lueur sinistre de l'incendie, sous ses cendres, dans les flots de poussière soulevée par les milliers de soldats qui nous précédaient, nous prîmes tristement le chemin de Reims. Il était près de minuit lorsque nous déployâmes nos tentes dans un champ voisin de cette ville.



REIMS

La Cathédrale
Paul de Cassagnac

21 Août. — Hier, notre marche, du camp de Châlons à Reims, s'est effectuée dans des nuages de poussière et sous un ciel de feu. Cette nuit, nous avons campé hors de la ville, sur des plates-bandes et des pelouses. Aujourd'hui, le temps change, il se rafraîchit et nous aspirons avec délices la brise mat'nale.

Pamard, qui craint toujours de ne pouvoir rassembler sous sa houlette ses chirurgiens indépendants, et qui se méfie de leur humeur vagabonde, en me voyant dans la compagnie de Bartharez, me dit : je parie que vous allez vous promener? Parbleu, grand chef, rien ne saurait échaper à votre perspicacité, répond Bartharez, nous allons, en effet, visiter la cathédrale de Reims —Vous serez donc incorrigibles, ne savez-vous pas que nous rentrons à Paris, et que l'ordre du départ peut arriver d'un

instant à l'autre? Comment vais-je vous retrouver parmi les troupes qui remplissent la ville? Après tout, faites à votre tête, mais, soyez-en avertis, je ne vous chercherais pas, nous partirons sans vous. — Et bien si nous ne devons plus nous revoir, embrassons-nous une dernière fois, lui dit Bartharez sur un ton pleurard, tout à fait risible. C'est ainsi que, dans notre ambulance, on comprenait la discipline et le respect de l'autorité.



Nous étions arrivés devant la Basilique de Reims. Avant de franchir le seuil de cette église, si intimement liée aux fastes de notre histoire, je m'arrêtais, pensif, sous son portique et je dis à Bartharez : ton imagination colore, la mienne assombrit tout ce qui gravite autour de nous, ainsi, la vue de cette merveille gothique, te remplit d'enthousiasme, à moi, elle m'attriste.—Regretterais-tu, par hasard, les Mérovingiens, les Valois et autres rois chevelus qui y ceignirent leurs couronnes, ou Mlle Jeanne d'Arc qui y conduisit son gentil Roi de Bourges? — En ce moment, une Jeanne d'Arc viendrait remarquablement à propos, mais je ne remonte pas si loin dans le passé, je pense à ma belle Cathédrale de Bayonne et à ceux qui, peut-être à cette heure, y prient pour moi.

Ah, mon ami, les actes les plus solennels de notre existence, se célèbrent dans l'Eglise. C'est là, où le jour de notre baptême, nous faisons notre entrée dans le monde. C'est là, où nos De Profundis, disent notre

dernier adieu à ceux que nous avons aimé.

Je rends grâce à la Providence qui me permet de donner à mes souvenirs, le cadre imposant de la Cathédrale de Bayonne; il me semble que quelques lambeaux se détachent de sa beauté, et, enveloppent de leur parure, les heures de prière, de joie et de deuil que j'ai passé dans cette Eglise.

C'est le ciel bleu, c'est l'avenir immatériel, immortel qui, le porche franchi, nous attendent sous la nef mystique. Egalité, bonheur vous n'êtes,en dehors de l'Eglise, que folles chimères, mais dans son enceinte, dans la croyance et l'obéissance à ses lois, vous devenez de douces, de consolantes réalités. Dans la maison de Dieu, nous sommes tous égaux, c'est la même eau bénite qui moui le nos fronts, ce sont les mêmes prières qui implorent, pour nous tous, les mêmes pardons, s'illuminent des mêmes espérances et, ce sont les mêmes chants funèbres qui nous disent adieu dans ce monde, au revoir dans l'autre. Enfin l'Eglise a, pour nous tous, la même promesse de félicité éternelle

Les générations, qui ont éd fié ces monuments grandioses de notre foi, se sont repliées comme les feuillets d'une tente, mais dans le passé évanoui, dans le moyen âge écroulé, les cathédrales se dressent indestructibles, et nous prions sur les dalles où nos pères ont prié.

Sous l'ogive des voutes, à la lumière discrète des lampes du sanctuaire,sous les pales reflets du jour tamisé par les vitraux et coloré de leurs teintes, dans les mélodies berceuses de l'orgue, les plains-chants en

prière, en allégresse ou en deuil, je revois toute mon enfance.

Je me rappelle qu'un jour, j'étais bien jeune, alors aussi je revenais d'Alsace comme nous en revenons aujourd hui, c'est ce qui ravive ce souvenir, ma tante, je n'avais plus ma mère, me conduisit devant l'autel de le Vierge; on y célébrait une messe en action de grâce de mon retour, et parmi les petites lampes à lueurs sépulcrales, brûlait le cierge qui, paraît-il, demandait à Dieu de me ramener à Bayonne.

Peut-être, à cette heure, un cierge brûle encore pour moi. Me fera-t-il lui aussi, revoir ma chère ville? Je ne sais, mais il me dit que je suis aimé, qu'on pense à moi, qu'on prie pour moi et, à ces pensées, je sens couler mes larmes.

Tu ris de ces croyances, tu les trouves naïves, tu me compares sans doute, à une femme avide de tendresse, de merveilleux, perdue dans les rêves? Attendons le feu, tu verras alors si ces fantasmagories d'un autre âge, comme tu les appelle,rendent pusillanimes on si elles donnent du cœur.

Cher Maître, me dit Bartharez, je n'ai jamais douté ni de ton énergie, ni de tes sentiments mais, tu le sais bien, tes dissertations ne trouvent en moi qu'un auditeur profane. Tu aimes la brume, j'adore le soleil. Ton imagination se complait dans les regrets du passé, dans la recherche du problème insoluble qu'est l'avenir; la mienne est faite de gaieté mondaine, je vis au jour le jour, en bohême insouciant.

*
* *

Au moment où nous entrions dans la cathédrale, deux zouaves en sortaient. Leur costume était celui des simples soldats, leur tournure celle de gentlemen. L'un d'eux s'avance vers nous, il tend la main à Bartharez.

Ces deux militaires étaient Paul de Cassagnac et Robert Mitchell; ils portaient l'uniforme des zouaves, mais ils n'appartenaient à aucun des régiments de ce corps d'élite. Sans caractère officiel, ils accompagnaient l'Empereur, en amis, en mamelucks. Bartharez et Cassagnac, tous deux originaires du Gers et de villages voisins, se connaissaient de longue date.

J'étais heureux d'être présenté à Paul de Cassagnac, le fameux tribun bonapartiste qui, par la plume et l'épée, tenait tête aux attaques de « La Lanterne », le journal pamphlétaire d'Henri Rochefort

Nous espérions aussi apprendre par lui quelques nouvelles car, probablement, Cassagnac ne serait pas,avec son ami d'enfance, aussi réservé que l'était, avec nous, M. de Fitz-James qui, dans ces jours de retraite, se renfermait dans un morne silence.

Ainsi, dit Bartharez, nous allons bientôt revoir Paris? Ce n'est pas bien sûr, lui répondit Cassagnac, nous l'avons tous cru jusqu'à présent, c'était le plan adopté et suivi jusqu'ici, mais le poursuivrons-nous? A cette heure on le discute, on va, je crois, l'abandonner, rebrousser chemin et remonter vers le Nord, au secours de l'armée de Metz.

S'il en doit être ainsi, dit Bartharez, pourquoi ne pas être partis de Châlons mê-

me? En revenant jusqu'à Reims, nous nous éloignons de Metz et nous perdons une journée.

C'est vrai, répondit Cassagnac, mais ce retard est compensé par un avantage. En apprenant notre présence à Reims, le Prince Royal ne doutera plus de notre retour à Paris, il s'engagera sur cette fausse piste et, lorsqu'il reviendra de son erreur, nous serons loin de lui, près de Bazaine, peut-être lui aurons-nous donné la main.

Et alors Cassagnac nous développa le thème des manœuvres qui, à cette heure, à Reims, près de nous, se discutait entre Rouher, L'Empereur et Mac-Mahon. Ce plan pouvait nous sauver, il nous perdît. Je vais rapporter fidèlement les paroles de Cassagnac.

Positions et effectifs des forces allemandes. — Les forces allemandes, nous dit le zouave impérial, je parle de Cassagnac, sont réunies en trois groupes :

1° — 200.000 hommes autour de Metz;

2° — 80.000 hommes, formant l'armée du Prince de Saxe. Cette armée, encore nommée armée de la Meuse, se trouve aux environs de Verdun, elle attend sur la rive gauche de la Meuse, que les événements guident sa direction;

3° 150.000 hommes commandés par le Prince Royal. Cette armée nous poursuit, elle est, à cette heure au Camp de Châlons, elle marche sur Paris. Nous devons faire tout notre possible pour qu'elle persiste dans cet itinéraire.

Positions et effectifs des forces françaises. Elles comprennent :

1° — 150.000 hommes sous les ordres de Bazaine. Cette armée est à Metz, si tant est, qu'à cette heure, elle ne se soit déjà éloignée de ses murs. Bazaine ne peut tarder à nous le dire;

2° — 120.000 hommes formant l'armée de Châlons. Cette armée est ici, sous les ordres de Mac-Mahon; nous en faisons partie;

3° — A Paris sont concentrées des troupes en nombre suffisant pour résister à l'assaut du Prince Royal, s'il poursuit sa marche jusque sous les murs de la Capitale.

Vous voyez. Messieurs, que, le total de nos troupes, est inférieur à celui des troupes allemandes, il faut que nos manœuvres corrigent cette infériorité numérique. Pour atteindre ce but, nous devons grouper nos forces et attaquer isolément les trois armées allemandes. Ce plan n'est pas irréalisable.

Ecoutez-moi, suivez ma pensée, nous dit alors Paul de Cassagnac : si, au lieu de revenir à Paris, nous remontons vers Metz, nous nous éloignons du Prince Royal qui marche sur Paris.

Or, en cinq jours, en faisant une moyenne de 20 kilomètres par jour, nous sommes à Verdun. Nous y rencontrons le Prince de Saxe qui,trop éloigné de l'armée allemande de Metz et de celle du Prince Royal pour en être secouru, ne peut nous opposer que ses seules forces. Elles sont trop faibles pour nous résister : Il n'a que 80.000 hommes, nous l'attaquons avec 120.000.

A cette date, c'est-à-dire dans 5 jours, le 25 août, Bazaine, lui aussi, sera aux en-

virons de Verdun. Nous nous joignons à lui, et, nos armées réunies, forment une masse de 250.000 hommes qui, suivant les événements, se retournera soit, au Nord, vers l'armée d'investissement de Metz, soit, au Midi, vers le Prince Royal. Que ce soit, l'une ou l'autre de ces éventualités qui se réalise, nous offrons le combat avec la supériorité numérique qui nous a manqué jusqu'ici et qui a été la seule cause de nos défaites.

Le plan que je vous expose est celui de Rouher et de Palikao, il ne plait ni à l'Empereur, ni à Mac-Mahon. Nous saurons ce soir ce qui a été décidé.

Ce sont, n'est-ce pas, des amis discrets auxquels je parle et, sur ces mots, il nous quitta.

Ces confidences de Cassagnac nous surprirent et nous déçurent, il semblait n'avoir en ses paroles qu'une foi hésitante et, visiblement, il était surtout préoccupé de se convaincre lui-même. C'est que, comme nous, il avait, sous les yeux, le spectacle de la lassitude et du désordre de cette armée à qui on allait demander un retour sur ses pas, de nouvelles et immenses fatigues.

Je connais trop Cassagnac, me dit Barthez, pour ne pas voir, sous ses paroles d'espoir, un enthousiasme de commande. Il est singulier et inquiétant qu'après deux victoires, Bazaine nous appelle à son aide : on doit nous cacher de fâcheuses nouvelles.

Nous parcourûmes la Cathédrale, mais nos pensées s'étaient envolées vers des ho-

rizons plus lointains. En ce moment, dans les hautes tours, le son joyeux des cloches carillonnait l'Angelus de Midi, nous quittâmes l'Eglise.

Nous entrâmes dans un restaurant. On servait à dîner à de nombreux officiers, serrés les uns contre les autres, sans distinction d'armes ni de grades. Le champagne coulait à flots. Dans ces jours aux lendemains incertains, on ne s'occupe pas d'économie. Lorsqu'on a longtemps marché sous le soleil, dans la poussière et qu'on recule, on ne dédaigne pas le vin mousseux qui pétillait dans les chansons de fête et qui va aujourd'hui ramener sur les visages bronzés, le sourire et la fierté insouciante, attitudes de parade du soldat devant le feu.

J'en fis, ma foi, l'expérience; on nous versa un vin d'Epernay que je recommande à ces gens sceptiques qui ne croient pas à l'efficacité des remèdes. L'effet de celui-ci fut aussi prompt que merveilleux : j'avais à peine quitté la table que, rien ne me parut aussi adroit, que cette manœuvre, à cache-cache, qui allait berner les Prussiens : rien de plus génial que, cette conception, à la Napoléon, qui nous menait au Nord pendant qu'on nous cherchait au Midi : rien de plus généreux que la poignée de main que nous allions offrir à notre camarade Bazaine, pour le moment en difficulté; rien enfin de plus triomphant que nos deux armées écrasant sous leurs masses réunies, les insolents Princes de Prusse, de Saxe et autres Confédérations, qui avaient l'audace de fouler notre sol.

Etrange mobilité humaine, il y a une

heure, je m'attristais, je redoutais l'offensive, je regrettais le retour et, maintenant, je ne rêvais que coups d'estoc et de taille, charges de cavalerie, appels de clairons, chants de victoire.

Mais, moins heureux que tous mes voisins, je n'avais ni sabre au côté, ni galons sur les manches et cela, mais cela seul, manquait à mon bonheur.



Les Manœuvres

Depuis le 18 août, de Fitz-James voyait journellement Mac-Mahon avec lequel il était étroitement lié et, à nos repas du soir, qu'il ne cessa de présider, il nous dévoilait les projets du Maréchal, ses pensées, son anxiété : nous étions au moins aussi bien renseignés que l'Etat-Major. Ce n'était pas directement à nous, jeunes gens, que M. de Fitz-James faisait ses confidences, elles répondaient aux interrogations inquiètes et adroites de MMrs de Pressensé et Perraud. L'âge, la situation de ces hauts personnages leur permettaient, sans indiscrétion, d'adresser à notre chef des questions qui, de notre part, eussent été déplacées;avec leur habitude de la parole ils tendaient à M. de Fitz-James des pièges, trop habiles pour qu'il sut les éviter, trop courtois pour qu'il put s'en offenser. D'ailleurs notre discrétion, bien connue, lui permettait de parler à cœur ouvert.

Parmi les infirmiers se trouvaient, il est vrai, deux journalistes, gens auxquels il est imprudent de confier ses secrets, et Pamard nous avait prié de garder, dans nos conversations avec eux, la plus grande réserve ; d'ailleurs,le service de la Poste étant arrêté dans toutes les villes traversées par l'armée,

une indiscrétion ne pouvait devenir dangereuse.

Pour répandre sur mon récit un peu d'ordre et de clarté je vais, au prix de quelques répétitions décrire les plans conçus par les maréchaux Français et Allemands et les manœuvres qu'ils exécutèrent dans le vaste échiquier compris entre Metz et Reims.

Je vais exposer :

A. Les motifs qui guidèrent les manœuvres des Maréchaux Français et Allemands.

B. Le détail de ces manœuvres.

A. Causes déterminantes des Manœuvres

Maréchal Français—Le 20 août Mac-Mahon est décidé à ramener son armée à Paris, il y trouvera de nouvelles ressources, une forte base d'opération et, en cas d'échec, un refuge assuré. Enfin la présence de son armée rend l'investissement de Paris, impossible.

Malheureusement le Maréchal n'est pas assez ferme dans sa résolution, il cède à l'opposition que lui fait le gouvernement impérial, il se résigne à suivre les conseils néfastes de ceux qui veulent l'éloigner de Paris et l'envoyer au secours de Bazaine.

Voici en effet ce qui se passait à Paris. Nos premiers revers avaient déchaîné contre l'Empire une violente réprobation, aussi, lorsque Mac-Mahon annonce au gouvernement impérial qu'il revient à Paris, Rouher, Président du Sénat, voit dans ce retour, l'étincelle qui va mettre le feu à la fureur populaire, Montauban de Palikao, ministre de la guerre, y voit la perte de Bazaine. D'un commun accord, ces deux chefs

du pouvoir unissent leurs efforts, pour s'opposer de toutes leurs forces, aux projets de Mac-Mahon et pour le décider à se porter au secours de Bazaine.

Rouher se rend à Châlons, confère avec l'Empereur et lui déclare que Paris est en révolution si Mac-Mahon revient. Aux instances de Rouher se joint une dépêche de Palikao, conçue dans ce sens : « Maréchal, si vous n'allez pas au secours de Bazaine, la déception de Paris sera telle qu'il ne résistera pas au Prince Royal. Mais si vous marchez vers le Nord, soyez sans crainte pour Paris, il se défendra, il est en état de le faire, les travaux des forts et des remparts sont activement poussés et, nous formons une armée nouvelle, elle sera capable de repousser l'attaque des Allemands. »

Ces considérations, plus politiques que militaires, n'auraient probablement pas triomphé de la répugnance qu'avait le Maréchal à abandonner son projet de retour sur Paris, s'il ne s'y était joint une dépêche de Bazaine, elle annonçait, à la fois la bataille de St-Privat (18 août), et le dessein qu'avait Bazaine de prendre la direction des places fortes du Nord, par Verdun et Montmédy. Mac-Mahon ne crut pas pouvoir, sans manquer à la camaraderie et à la solidarité des armes, se dérober à l'appel implicite que semblait lui adresser Bazaine et il dirigea son a mée vers le Nord. Marche fatale dont nous fîmes les étapes que je vais vous raconter. Résolution insensée qui nous conduisit à Beaumont et à Sedan.

Maréchal Allemand.— De Moltke avait, par les bataille de Borny, de Gravelotte et

de St-Privat (14, 16, 18 août) enfermé Bazaine dans Metz. 240.000 Allemands formaient, autour du général français, un cercle de fer qu'il ne devait même pas essayer de rompre, alors que Mac-Mahon le croyait occupé à s'ouvrir un passage vers le Nord.

De Moltke, ayant ainsi immobilisé Bazaine dans Metz, n'avait plus d'autre objectif que l'armée de Mac-Mahon. Cette armée, si entamée à Reischoffen, s'était renforcée de notre 5e corps et de diverses troupes réunies à Chalons. Suivant les lois de la tactique militaire, cette armée ne pouvait prendre qu'un seul parti, celui de revenir à Paris. De Moltke ne met pas en doute cette retraite de Mac-Mahon et il lance le Prince Royal vers Paris, à la poursuite des Français.

Or, contrairement aux prévisions du Maréchal allemand, Mac-Mahon avait déjà fait un crochet vers le Nord et pris la route de Montmédy.

Les deux armées ennemies marchaient parallèlement, mais en sens inverse. Mac-Mahon montant au Nord-Est vers Montmédy ,le Prince Royal descendant au Sud-Ouest, vers Paris. Les Allemands avaient perdu le contact avec l'armée française et Mac-Mahon gagnait deux ou trois jours d'avance sur le Prince Royal. Il pouvait donner la main à Bazaine, avant d'être rejoint par l'armée allemande.

Pour réaliser ce plan il ne fallait pas perdre une minute, mais au lieu de la hâte indispensable, il n'y eut qu'hésitations, incertitude, abandon et reprise d'un itinéraire modifié chaque jour.

Au lieu de marches forcées, ce furent des étapes de quelques kilomètres, avec l'enchevêtrement de corps d'armée que, des ordres et des contr'ordres, jetaient les uns au travers des autres. Joignez-y la privation des vivres causée à la fois, par l'incendie des approvisionnements de Châlons, et par les erreurs de direction des convois de ravitaillement, arrivant dans des lieux de campement, qui n'étaient plus ceux où se trouvait l'armée. Enfin les éléments eux-mêmes semblaient conspirer contre nous, aux chaleurs excessives avait succédé une pluie diluvienne, elle ravinait les routes, alourdissait notre marche, assombrissait nos pensées, altérait la santé des soldats que, la fatigue et le découragement, mettaient en imminence morbide.

Je reviens à l'Etat-major allemand. De Moltke croyait, ainsi que je vous l'ai dit, à la retraite de Mac-Mahon sur Paris, il avait lancé le Prince Royal à sa poursuite, lorsque, trois sources de renseignements, lui apprirent qu'il se trompait dans ses prévisions, ce furent :

1° Un numéro de « La Liberté » pris à Châlons par des éclaireurs prussiens. Ce journal français annonçait que l'armée de Mac-Mahon, forte de 150.000 hommes avait pris position à Reims.

2° Un télégramme qui lui était envoyé de Paris, par la voie de Londres, il lui disait « Mac-Mahon se concentre à Reims, il cherche à faire sa jonction avec Bazaine, -- Mais de Moltke, ne pouvant croire à une détermination aussi imprudente, aussi contraire

aux lois militaires, resta dans le doute un jour entier.

3° C'est alors que, les renseignements les plus affirmatifs, lui furent fournis par ses éclaireurs qui, des hauteurs de Châlons avaient vu brûler le camp français et avaient suivi notre armée jusqu'aux portes de Reims. L'hésitation n'était plus possible, la conviction était faite, de Moltke allait changer ses plans.

B. Détail des Manœuvres Françaises et Allemandes

Manœuvres françaises— Le 23 août, comme vous le savez, Mac-Mahon se décide à marcher vers Montmédy pour secourir Bazaine. A cette date, le plan n'est pas irréalisable, nous avons deux ou trois jours d'avance sur le Prince Royal, mais ,je le répète, la célérité est la condition expresse de la réussite. Or, dès le premier jour, alors que nous n'avons pas un instant à perdre, notre armée, manquant de vivres, décrit une courbe sur Rethel, elle est obligée, de se dévier de la ligne droite, pour se rapprocher de la voie ferrée, c'est-à-dire des convois de ravitaillement. Ce crochet nous fait perdre une journée entière.

Les jours suivants notre marche est encore ralentie par l'accumulation des plus fâcheux contre-temps.

Je n'en veux citer qu'un seul. Le 26 août, l'Etat-major, mal renseigné par la cavalerie, croit notre droite sérieusement menacée, il ordonne l'arrêt de la marche en avant, le déplacement à droite d'une partie de l'armée. Ce fut une prise d'armes, pendant une nuit entière, sous la pluie, au mi-

lieu des ordres et contr'ordres, et dans l'enchevêtrement de corps d'armée se rendant dans des directions opposées. Comment vous retracer les souffrances de toutes sortes imposées à des soldats affamés, les graves atteintes portées à leur moral, à leurs forces, à leur discipline et cela par le fait d une mauvaise utilisation de la cavalerie et d'une reconnaissance mal faite ! Ainsi, en cinq jours, les diverses causes que nous venons d'énumérer, ne nous permirent de faire que 60 kilomètres, alors que notre marche eut dû être foudroyante.

Enfin, le 26 août au matin, à la suite de renseignements, plus précis et plus vrais, sur la position des forces ennemies, Mac-Mahon renonce à aller au secours de Bazaine et, la route de Mézières étant encore libre, il se décide à la prendre pour revenir à Paris. Les ordres sont donnés en ce sens, la retraite est déjà commencée lorsque, presque aussitôt, à la surprise générale, au mécontentement de tous, des officiers d'Etat-major courent sur la route de Mézières, ils arrêtent les têtes de colonne, ils annoncent qu'on reprend la route de Montmédy. Quelle était donc la cause de ce retour à un projet abandonné? C'était une dépêche de Palikao, ministre de la guerre, disant à Mac-Mahon : « vous avez 36 heures d'avance, vous n'avez devant vous qu'une partie des forces qui bloquent Metz, tout le monde sent ici la nécessité de dégager Bazaine. » Mac-Mahon se rend à ces considérations (si contraires à la vérité) il ordonne de reprendre la route de Montmédy, c'est l'arrêt de mort de l'armée de Châlons !

Je le répète nous avions mis cinq jours pour faire 60 kilomètres, pour nous porter de Reims aux petites villes situées sur la rive gauche de la Meuse; c'est à la fin de ces cinq jours, le 28 août au soir, sur les bords de la Meuse, que nous fûmes rejoints par les armées allemandes et que se fermait le cercle qu devait, après trois jours de combats, à Beaumont, Bazeilles et Sedan, livrer à la Prusse notre armée tout entière.

Manœuvres allemandes. — Pendant ces cinq jours que faisait l'armée allemande?

Lorsque, le 23 août, Mac-Mahon quitta Reims pour se diriger vers le Nord, de Molke, comme vous le savez, en fut averti par un num ro de « la Liberté » tombé entre ses ma ns, par une dépêche de Londres et par les rapports de sa cavalerie. Il ne pouvait le croire et il attendit, un jour entier, la confirmation de cette nouvelle si contraire aux lois militaires et à toute prudence. Lorsque le doute ne fut plus possible, il fit faire une immense conversion à ses troupes qui comprenaient :

1° 240.000 hommes autour de Metz;

2° 100.000 hommes entre Metz et Reims, ils composaient l'armée dite de la Meuse;

3° Le Prince Royal avec 150.000 hommes;

Voici son plan : 1° Le Prince Royal abandonnera sa marche sur Paris, il remontera vers le Nord, à la poursuite de Mac-Mahon.

2° L'Armée de la Meuse se portera vers Stenay, c'est-à-dire sur la droite de Mac-Mahon.

3° L'Armée qui bloque Metz s'opposera, à tout prix, à la sortie de l'armée française

sur la gauche de Metz, c'est-à-dire sur le point où Mac-Mahon pourrait se joindre à Bazaine.

L'armée française devait ainsi être enfermée dans un filet formé, en arrière, par le Prince Royal, à gauche par la Belgique inviolable, à droite et au Nord par l'armée de la Meuse et l'armée d'investissement de Metz.

Le 28 août, au matin, lorsque Mac-Mahon voulut se retirer sur Mézières, il le pouvait, le cercle n'était pas encore fermé dans cette direction et, toutes les manœuvres de de Moltke, restaient vaines, l'armée française lui échappait.

Mais, vous le savez, le projet fut abandonné, aussitôt que conçu, et le soir de cette même journée, 28 août, le cercle était fermé, rien ne pouvait nous sauver.



En route vers Metz
Pont-Faverger — Rethel

Les chirurgiens de notre ambulance formaient un corps homogène, car, tous les cinq, nous étions internes des hôpitaux de Paris, au contraire notre équipe d'infirmiers se composait des éléments les plus disparates.

Parmi eux (ils étaient vingt) se trouvait une dizaine d'anciens infirmiers militaires sur lesquels nous pouvions compter, mais, les dix autres, à quel titre étaient-ils avec nous? Ils y étaient, soit par la protection d'un ami, Marquis de la Croix-Rouge, soit par la grâce d'une Princesse, authentique ou lointaine. En s'engageant comme infirmiers, ces messieurs avaient l'intention de l'être aussi peu que possible, ils comptaient faire campagne en amateurs, en reporters, dans une société et, dans des conditions, exceptionnellement favorables à l'accomplissement de ce désir. Ils se figuraient qu'on leur épargnerait les travaux des subalternes; ne s'étaient-ils même pas flattés de transformer en ordonnances nos véritables infirmiers?

Ah, parbleu ils ne connaissaient pas le Dr Pamard. Autant ce chef était débonnaire

avec ses collègues d'Internat, autant il fut raide avec ces infirmiers, ultra-chics, qu'il n'aimait pas.

Lorsque, à Reims, ces Messieurs apprirent que nous repartions vers le Nord, ils firent venir, de Paris, leurs domestiques, des chevaux et un mail-coach chargé de provisions. Ce jour-là Pamard n'y tint plus, envoyant au diable ces impedimenta, il déclara bien haut qu'il ne tolérait aucune différence entre l'infirmier Schultz, bonne pâte d'Alsacien, et M, qui avait cent mille livres de rente, le professeur Georges Ville, ou L, l'élégant reporter du New-York Herald (je ne donne que les initiales M. L. de ces deux infirmiers amateurs, ils sont très connus et j'ignore s'il leur plait d'être nommés).

D'ailleurs, en gens bien élevés, ces Messieurs acceptèrent de bonne grâce ce qu'ils ne pouvaient éviter, ils avaient à faire excuser leur ignorance en chirurgie. La guerre en dentelles leur étant défendue, ils la firent en Français gais, courageux, et ma foi, ils ne furent pas les moins vaillants, tant s'en faut.

Si nous ne pouvions admettre à notre table, nos gentlemen-infirmiers, Pamard nous l'ayant défendu, il nous était bien permis de marcher avec eux le long des étapes; nous leur dûmes de bons moments. L'un d'eux recherchait ma société, c'était M., sportman distingué; voyant mon attrait pour les sujets de sport, il multipliait ses récits et me demandait, en retour, des leçons de petite chirurgie. Nous devînmes bons camarades.

Messieurs, croyez-vous les Français capa-

bles de s'attrister indéfiniment? Je ne vous suppose pas, assez nouveaux dans le monde, pour commettre une semblable erreur et, vous ne serez pas surpris d'apprendre que, le moindre incident, rompait la monotonie de la route. C'était, tantôt un champ de betteraves, GeorgesVille nous en révélait la merveilleuse richesse, tantôt le rappel des perdrix, le déboulé d'un lièvre, la rencontre d'un hameau, d'une rivière à berges gazonnées. Ou encore la tournure grotesque de ceux d'entre nous qui ne pouvaient grimper un raidillon, leur effarement en entendant au loin un galop de cavaliers : c'était le bon mot d'un Parisien gouailleur, une naïveté à la Palisse ou une théorie à la de Maistre, toutes deux pittoresquement exprimées.

Après la journée de fatigue, nous savourions le bien-être du repos du soir, le vin frais, le Champagne frappé dans le ruisseau, les plats fins ou relevés. Mais, ce qui donnait à ces repas, un charme, que je n'ai plus retrouvé dans le cours de mon existenze, c'étaient les convives, surtout les officiers, nos invités. Nous faisions vraiment assaut d'amabilité, eux pour nous remercier de notre concours, et nous, pour justifier notre renommée. Enfin, suivant les traditions des troupes en marche, les musiques militaires égayaient la fin des étapes et des airs connus nous arrivaient en bouffées de souvenirs, en rappel de nos soirées d'été sous les ombrages du Luxembourg.

Mais, c'est surtout en campagne que les jours se suivent sans se ressembler ! Au

beau temps succédait la pluie, nos jours joyeux étaient finis.



J'abandonne les plans de campagne, les manœuvres, la politique, les Maréchaux et je reviens à notre Ambulance cheminant pêle-mêle avec les fourgons, l'artillerie, les troupes à pied et à cheval, ballotée des avants-postes à l'arrière-garde dans un désordre qui était bien l'image du désarroi de l'armée entière.

23 août. — Nous quittons Reims pour nous diriger vers le Nord, nous allons délivrer Bazaine, le temps est affreux, la pluie battante, les chemins défoncés.

Notre marche est si lente, nos arrêts si fréquents que, partis de Reims dans la matinée nous n'arrivons à Pont Faverger qu'à l'entrée de la nuit; dans toute la journée nous n'avons fait que 20 kilomètres. Un autre désagrément et d'importance, nous attendait à Pont-Faverger.

Vous vous souvenez peut-être qu'à notre départ de Bitche nous nous étions laissés séparer de l'Etat-major du général de Failly, pour éviter la répétition de cette faute, nous quittâmes Reims, sans attendre notre fourgon, qui se ravitaillait à la gare; nous lui avions donné rendez-vous à Pont-Faverger. Or il était tard, nous étions arrivés depuis longtemps, le 5e Corps était tout entier au bivouac, notre fourgon ne paraissait pas et c'était lui qui devait fournir notre repas. Enfin il arrive, il n'est attelé que de trois chevaux, il est vide, que s'est-il donc passé?

Le voici : un train de vivres parti de Paris, était arrivé à Reims avec un énorme retard. Nos comptables l'attendaient à la gare, ils avaient présenté leurs réquisitions, des ordres avaient été donnés pour les satisfaire, lorsqu'une foule de traînards, de rodeurs, se précipitent sur le train, chassent les voitures prêtes à être chargées et entr' autres notre fourgon, tuent un de nos chevaux, forcent nos comptables à se défendre le pistolet au poing. Cette tourbe de pillards bientôt accrue de la lie de la population, défonce les caisses, éventre les sacs, se gorge d'eau-de-vie.

Le désordre s'accroît sans cesse, nos comptables assistent au gaspillage des vivres, ils ne peuvent en obtenir ni par prières ni par menaces. Craignant qu'on ne prenne nos chevaux, ils sortent de la gare, s'éloignent de ces scènes de pillage et ils nous arrivent avec le fourgon vide et un cheval de moins : non seulement nous ne pouvons dîner, mais les repas suivants deviennent problématiques.

*
* *

La pluie qui tombait dès le matin semblait s'être lassée, et dans le brouillard qui montait de la terre humide, on dressait notre tente. Bartharez était à mon côté, il ne disait rien et semblait résigné, son silence m'agaçait, il m'inquiétait, et, j'exhalais ma mauvaise humeur, en paroles dépourvues de philosophie : je disais : « Passer toute la journée à cheval, à l'allure de 4 kilomètres par heure, sous une pluie diluvienne, arriver au campement trempés

jusqu'aux moelles, ne pas se déshabiller, ne pas même quitter ses bottes dans la crainte de ne pouvoir les remettre, dîner avec un verre de café, traverser deux provinces sans voir ni un ennemi, ni un blessé. Qu'en dis-tu mon vieux? Trouves-tu, comme toujours, que cela va bien ? » Tout comme, s'il en était cause, j'adressais ces doléances au pauvre Bartharez qui grelottait assis sur sa cantine, car on n'avait pu se procurer du bois pour allumer du feu. Le cher gascon, fixa sur moi, son regard des heures tristes et il me dit : « Cher maître, tu m'as cent fois répété que rien ne vaut la vie, passée à cheval, dans des pays toujours nouveaux, dans l'incertitude du gîte, en respirant à pleins poumons l'air pur lavé par la pluie, aux sons des harmonies divines de la nature, endormie ou éveillée, je ne me souviens plus de tes préférences, et bien, homme des bois, tu l'as, au grand complet, cette vie tant souhaitée et tu te plains ! Moi, qui ai toujours préféré le Café de Tournon à la plus charmante promenade, le jardin du Luxembourg au plus pittoresque paysage, moi qui, tant s'en faut, n'ai pas ta santé, je ne dis rien et pourtant tu ne l'as pas oublié, c'est toi qui m'as engagé à partir, en me disant que l'air de Paris ne me valait rien. Mais aussitôt, craignant de m'avoir fait de la peine, il ajoutait : « d'ailleurs, j'y étais décidé ».

Je lui répondis : Mon ami, Dieu sait si je voudrais te savoir loin d'ici, je me plains, parce que la plainte est un soulagement. Nous ne parlions plus, nous nous regardions avec tristesse, en nous serrant la main,

comme oppressés par de funestes pressentiments. Il se sentait frappé à mort et moi, je m'apitoyais sur mon sort, pour ne pas lui laisser voir, l'inquiétude et la douleur, que me causaient ses souffrances si vaillament supportées.

24 août. — La pluie recommence, au lieu de marcher, en droite ligne, vers Montmédy nous obliquons vers Rethel. De Fitz-James nous fait part de ce changement d'intinéraire, auquel nous oblige la nécessité de nous rapprocher du chemin de fer, centre de notre ravitaillement. Nous perdons ainsi une journée de notre avance sur le Prince Royal.

Cette étape est courte, vers le milieu de l'après-midi nous arrivons à Rethel, nous sommes morts de faim et, les fameux convois de vivres, ne sont pas arrivés.

Notre campement est installé dans un champ de betteraves, très près de Rethel et je vais, avec Bartharez, faire un tour en ville, dans l'espoir d'y trouver un restaurant, une boutique qui n'auront pas été complètement mis à sac par les troupes arrivées la matin. Nos recherches restent vaines, j'étais complètement découragé, lorsque Ba tharez met son doigt sur le front, en signe d'inspiration : « J'ai une idée, me dit-il. »

Nous passions devant une pharmacie, il y entre et, s'adressant au patron dont la tête, couverte d'une calotte de velours, émergeait entre les bocaux aux couleurs chatoyantes : « Monsieur, lui dit-il, y aurait-il, à Rethel, un ancien interne des hôpi-

taux de Paris, je voudrais lui parler : mais oui, répond l'homme aux médicaments, c'est M. Landragé, il demeure à deux pas, veuillez me suivre.

M. Landragé fait bon accueil à ses jeunes camarades, Bartharez lui dépeint notre détresse, en termes si touchants, que notre excellent collègue d'Internat nous invite à dîner, avec sa famille, elle va précisément prendre son repas.

Le couvert est dressé dans un jardin, placé entre la maison et la rivière l'Aisne. M. Landragé nous présente à sa femme et à sa fille. Bartharez offre le bras à la dame, je donne la main à la demoiselle et, à l'ombre des vieux peupliers, parmi les fleurs, sous le toit de chaume d'un pavillon rustique, à côté de l'eau transparente, nous faisons un repas qui nous rappelle nos dîners d'étudiants à Joinville, à Bellevue, sur les bords de la Marne et de la Seine, mais celui-ci, avec son imprévu et notre jeûne de 24 heures, est incomparablement plus délicieux.

Nous remercions nos hôtes, nous proclamons la fraternité de l'Internat, nous parlons de Maisonneuve, de Geuneau de Mussy, de de Fitz-James, Bartharez dévoile tous nos plans, notre marche sur Metz, notre jonction avec Bazaine. A l'entendre, nous sommes déjà sous les murs de la forteresse lorraine et, rien ne résiste à nos armées réunies.

Pour le moment, c'était Bartharez qui triomphait : heureux, du succès de salon, obtenu par mon ami, je lève mon verre et, avec la chaleureuse émotion puisée dans la

mousse pétillante du champagne, j'adresse aux Dames un compliment assez mal tourné, à M. Landragé un remerciement des plus sincères, et enfin je clos la séance par cette apostrophe à Bartharez : « Petit-fils de d'Arthagnan, tu es le diable en personne, c'est un gascon comme toi qui devrait être à la tête de notre armée. Sauveur de ton compagnon, galant chevalier (en ce moment, pour prendre congé, il baisait la main de notre hôtesse) tu trouverais bien, un bon tour, à jouer à ces lourdauds d'Allemands.

M. Landragé nous avait fait préparer une chambre, nous nous y retirons, fort tard, car la conversation dans la plus agréable société, après un bon dîner, au bord de la rivière, s'était prolongée jusqu'au milieu de la nuit.

Bartharez me souhaite, comme bonsoir, la main de Mlle Landragé, il se promet d'être mon témoin dans ce brillant mariage. En attendant ce jour qui ne semble pas devoir être demain, je te prie de te taire, lui dis-je, endors-toi et laisse-moi dormir, n'as-tu donc pas assez parlé?

26 août.—Le jour commençait à poindre lorsque je suis éveillé par ces mots de Bartharez : « Je viens de voir passer ton Prince Impérial, on dit qu'il part pour la Belgique » — Est-ce possible, est-ce vrai? — Je cours à l'écurie, je prends mon cheval que je mets au galop, dans la direction suivie par la voiture. Les côtés du chemin, gazonnés comme une piste, rappelaient sans doute au vieux pur sang, ses années de jeunesse, car c'était en train de course qu'il allongeait

ses foulées. Après un parcours de 4 à 5 kilomètres, je rejoins un petit peloton de lanciers, ils étaient quatre, je m'en souviens, comme si je les voyais. A quelques pas devant eux, courait à bonne allure la voiture du Prince. Pressant mon cheval pour atteindre le niveau de la portière, je me découvre, je lève le bras aussi haut que possible et je crie, avec force, à deux reprises : « Vive le Prince Impérial. »

Le charmant jeune homme me regarde, il sourit, il me salue gracieusement de la main. Ce fut probablement la dernière acclamation adressée à ce malheureux Prince sur la terre de France qu'il ne devait plus revoir et, je n'oublierais jamais l'expression si triste, de cette physionomie d'enfant sur laquelle, dans sa marche vers l'exil, mes souhaits avaient ramené un pâle sourire.

Je repris au pas la route de Rethel, heureux comme si je venais d'accomplir un exploit ou de faire une charité. Ce mot de charité, allant de moi à un Prince, semble bien déplacé et, cependant qui était le plus à plaindre de nous deux, je marchais au feu, on lui ordonnait de le fuir et il commençait à expier les erreurs de son père : Hélas ! l'expiation commençait aussi pour la France.



En route vers Metz
La forêt des Ardennes

27 août. — La journée s'écoule tristement sous la pluie, nous traversons des plaines interminables couvertes de betteraves, sans arbres, sans maisons. Dans ces régions du Nord les demeures des cultivateurs au lieu d'être, comme dans le midi, placées au milieu de leurs champs, sont agglomérées en petits villages composés de trois ou quatre rues dont les maisons se touchent, ainsi qu'elles le font dans les faubourgs d'une ville.

Mais, au loin, nous apercevons la ligne sombre des Ardennes, nous nous hâtons dans l'espoir de nous abriter sous les arbres de la forêt c'est d'ailleurs bien en vain, tant la route est encombrée de troupes, de chevaux, de chariots enchevêtrés dans un pêle-mêle, un désordre inexprimables; nous marchons à petits pas comme dans un défilé de procession. Des soldats, à bout de patience, abandonnent la route empierrée, ils vont à travers champ, s'embourbent dans la terre détrempée et, sans parvenir à accélérer leur marche, ils redoublent leur fatigue.

Pendant plusieurs heures nous piétinons

presque sur place et lorsqu'enfin nous allons atteindre le bois, un des chevaux de notre fourgon s'abat; pendant que nous l'aidons à se relever, il meurt, épuisé de fatigue.

Les soldats qui passent à nos côtés ne peuvent s'arrêter, on le leur défend et, avec raison, car les traînards ne sont que trop nombreux. On peste contre nous, on nous accuse de créer des embarras, on nous ordonne de déblayer la route, de jeter la voiture dans les champs, de l'abandonner. Est-ce possible, ce fourgon renferme tout notre matériel chirurgical.

Notre ambulance était disloquée, nos aumoniers et les chirurgiens bien installés dans l'omnibus,s'étaient mis en route avant l'heure fixée pour le départ. Ayant ainsi évité l'encombrement, ils devaient être arrivés au village nommé Le Chesne, qui était le but fixé à notre étape. La plupart des aides-chirurgiens et des infirmiers s'étaient, eux aussi, mis en marche au gré de leurs désirs et j'étais seul, à cheval, à côté du fourgon en détresse.

J'avais vu passer, à travers champs, un escadron de hussards escortant un convoi de l'intendance, il se dirigeait vers le bois et devait l'avoir atteint. Peut-être, me dis-je, ces gens-là voudront-ils me prêter des hommes, un cheval, une assistance quelconque. Je me mets à leur recherche, je me lance à travers la campagne et, en suivant le sillage tracé sur les herbes par le pied des chevaux, j'atteins le point de la forêt où comme je l'espérais, étaient campés ceux que je cherchais.

Les hussards avaient attaché leurs che-

vaux aux branches du taillis, je leur demande de me conduire à leur chef et, par un sentier étroit, en glissant sous les baliveaux qui nous fouettent le visage, nous atteignons une clairière.

Quelques officiers se chauffent à un feu de bivouac, ils semblent être sur le qui-vive, en grand garde, leurs chevaux, tout sellés, sont à leurs côtés.

Capitaine, dis-je à l'officier que saluait mon guide, à deux kilomètres d'ici, sur la grand'route, j'ai un fourgon en détresse, pouvez-vous me venir en aide?

Nous étions mal éclairés par les lueurs du feu de bivouac, l'officier me regardait, très attentivement, sans rien dire, je l'examine à mon tour et, à notre égale surprise, nous nous reconnaissons, nous sommes d'anciens camarades. Le hussard, auquel je parlais, était le capitaine Schtakler : En 1861 il tenait, comme sous-lieutenant, garnison à Bayonne. Il y étudiait le métier des armes, et avait été recommandé à mon père dont il était le compatriote; moi, à la même époque et dans la même ville, je me préparais à devenir agriculteur, et, ces professions, en apparence si différentes, nous rapprochaient chaque jour, à la chasse, à cheval, sous les arceaux, dans le cabinet de lecture de Mocochain, au bal.

Cette nouvelle manière de nous préparer à combattre, lui l'ennemi, moi l'inclémence des saisons, nous l'avions découverte simultanément et, en bons camarades, nous en faisions ensemble le plaisant apprentissage.

Ainsi en 1861 Schtakler était sous-lieute-

nant, à Bayonne et moi, ainsi qu'Ader, Clérisse et quelques autres nous faisions valoir les terres de nos parents, je dois même avouer qu'en gens pressés, nous en croquions les futurs revenus. Nos pères, hommes de 1830, ainsi désignait-on alors les gens sérieux, ne comprenaient rien à nos conceptions agricoles, elles étaient même si peu de leur goût que, le mien, renonça à faire de son fils un agriculteur.

Depuis 9 ans ma vie s'était bien modifiée, depuis 20 jours elle avait encore bien plus changé puisque, à 10 heures du soir, en pleine forêt, elle me mettait en face d'un camarade de ma joyeuse jeunesse.

Mon cher capitaine dis-je à Schtakler envoyez, je vous prie, quelques hommes au secours de mon fourgon, en attendant, causons, j'ai un plaisir extrême à vous revoir. Le mien n'est pas moindre mon vieil ami, me dit Schtakler.

Nous nous asseyons près du feu et allumons les cigares, j'en avais d'excellents une main amie dont, hélas, le souvenir s'envolait lui aussi en fumée, les avait soigneusement choisis à la Civette, le débit réputé des grands boulevards.

Ainsi, me dit Schtakler, vous appartenez à l'ambulance qui accompagne l'Etat-major? — A Châlons, ne vous êtes-vous pas promené devant notre campement? — Il me semblait vous reconnaître, mais je n'ai pas cru devoir vérifier une supposition aussi invraisemblable et j'en éprouve un vif regret.

Mais oui, mon cher ami, je suis chirur-

gien, attaché au 5e Corps, puissiez-vous ne pas avoir besoin de mes services.

Ah, me dit Schtakler, j'ai de fâcheux pressentiments, nous ne comprenons rien à une tactique qui nous épuise dans de stériles efforts et nous conduit à Metz à pas de tortue, comme pour donner aux Prussiens le temps de prévenir notre arrivée. Mes hommes ont encore l'esprit militaire, ils ont confiance en nous, mais nos chevaux sont finis, ils meurent de faim, voyez-les, ils dévorent l'écorce des arbres, pourront-ils charger?

Depuis un mois nous avons fait des milliers de kilomètres sans sortir le sabre du fourreau, cependant alors nous étions ardents, vigoureux, confiants, que n'aurions-nous pas fait et maintenant... Dieu veuille que le combat soit pour demain, car plus tard... il n'acheva pas sa pensée.

Puis, comme pour chasser de funestes prévisions, il ajouta : Lorsque mes hussards entendront sonner la charge, ils oublieront leurs fatigues, le vieux sang parlera, ils suivront leurs officiers et toi, mon pauvre ami, n'est-ce pas tu ne laisseras pas ton maître en route, et, en disant ces mots, il regardait un cheval alezan attaché au piquet, à quelques pas de nous.

Voulant changer le ton attristé de cette conversation, il me dit : « Ne trouvez-vous pas que ce cheval ressemble à celui que vous aviez acheté à Deveze?— Je crois vous voir galoper sur la route de Biarritz, en compagnie de Mlle Virginie, l'écuyère du cirque Bourgeois : vous aviez, ma foi, un gentil professeur.

Il ajouta : aucune de mes chasses n'a égalé celle que nous fîmes à Lahonce, avec Marion, Tantona, de Serigny et quelques autres. Vous nous receviez dans votre vieux Couvent des Prémontrés. Vous vous souvenez de ce dîner dans la chambre du Prieur, j'étais assis près des fenêtres qui s'ouvraient sur les îles de l'Adour, sur ce fleuve incomparable s'endormant, à cette heure, dans le soleil couchant. Je vois la fermière tuant ses poules, mon ordonnance disposant la table, je vois aussi nos lits de camp, bottes de paille dressées dans l'immense salle qui, pendant les guerres d'Espagne, avait servi d'ambulance aux hulans Polonais.— Leurs noms étaient encore écrits sur les vieux murs. — C'est maintenant dans les rangs ennemis que servent ces hulans.

Et, le lendemain, quelle chasse : les perdrix rappelaient dans les vignes, les cailles chantaient dans les chaumes, dans les maïs dont on coupait les cîmes. Sur les côteaux des carrières, Baptiste, le piqueur de Lahirigoyen, guidait sa meute, ses chiens français dont la race est éteinte, leurs fouets élégants battaient les fougères, leurs voix sonores résonnaient dans les pierres, la quête s'échauffait, lorsque, tout à coup, d'une touffe de genêts, à côté de la petite chapelle, de la source miraculeuse où les Basquaises plantaient des chiffons en ex-voto d'amour, nous vîmes partir le lièvre qui nous promena sans arrêts, sans défauts, tant la voie était bonne, sur les hauteurs de Mouguerre et dans les bois de Souhy.

Ah, Schtakler, si je m'en souviens, com-

ment pourrai-je l'avoir oublié ! Ce fut ce jour-là où, devant les vignes de mon père détruites par l'oïdium, devant notre ruine, je dis adieu à l'agriculture, à Bayonne et à vous tous, mes chers amis.

Tout cela était bien loin, nous n'avions cependant que 28 ans et déjà, tous deux, nous remontions,comme des vieillards,vers notre première jeunesse. Nos souvenirs se précipitaient, nous les rappelions en foule, un récit en amenait un autre, nous ne les achevions pas comme si dans cette nuit, nous voulions envoyer un adieu à chacun des jours de fête qui avaient émaillé l'heureux printemps de notre vie.

Que sont devenus nos amis Albert Ader, de la Ferté,Baudry? me demandait Schtakler. Avez-vous revu nos danseuses de Hardoy et du bal des Allées-Paulmy ? — Nous les nommions, c'étaient Françoise légère comme une sylphide, Laurence fraîche comme une Normande, Véronique aux grands yeux d'Andalouse. Et ces noms de grisettes, sonnaient, auréolés de grâce,dans le frou-frou des crinolines, la coquette élégance du mouchoir Bayonnais, la senteur des œillets cueillis sur le sable, piqués dans les corsages et le refrain des valses que nous dansions ensemble.

Vous rappelez-vous nos promenades sur la Place d'Armes à l'heure où jouait la musique des Guides? Le général de Caen montant la garde sous les arceaux, devant le magasin de la belle dame P..., le sourire emperlé, son triomphe, qu'elle envoyait au général, aux capitaines, aux lieutenants et, je crois bien à tout le monde tant elle

était heureuse de se savoir jolie, et, désireuse de répandre, autour d'elle, l'aumône de sa beauté.

Et ainsi, dans la forêt de l'Argonne, à côté d'un feu de bivouac, à deux pas de l'ennemi, peut-être à la veille de la mort, le souvenir des charmantes Bayonnaises, ramenait encore le sourire sur nos lèvres et chassait une tristesse, déplacée en face du danger.

Mais, sous la nef silencieuse de la forêt, malgré nos efforts pour éloigner les sombres pensées, elles retombaient sur nous de la cime des vieux chênes, de la hauteur des grands arbres, avec les gouttes d'eau attardées sur leurs feuilles et les rappels d'une jeunesse heureuse qui s'éveillaient en regret, en adieu, dans la mélancolie de notre heure présente et la troublante incertitude de notre lendemain.

Nous aurions longtemps continué à parler d'autrefois, à nous complaire dans ce retour vers le passé si, l'arrivée de mon fourgon, ne m'eut rappelé que, j'avais encore plus d'une lieue à faire, pour atteindre Le Chesne.

Adieu, mon cher Schtakler, si vous avez besoin d'un vieil ami, faites-moi appeler, et nous nous embrassâmes avec toute l'effusion de camarades qui pensent tout bas, nous ne nous reverrons plus.

Pauvre Schtakler, trois jours après, il était tué à Sedan, dans la fameuse charge des hussards de Gallifet.

Je n'ai pas revu cette clairière des Ardennes où je passais avec Schtakler, la nuit qui fut pour lui,la dernière veillée des armes

mais, je parcours chaque jour, la vieille ville de garnison si aimée des Hussards de l'Empire, et je n'ai, ni à fermer les yeux, ni à demander à ma mémoire un bien grand effort, pour peupler ma solitude des plus chères images.

Au détour du bosquet, dans les sentiers ombreux, sous les pins, sous les chênes, sur la plage, au fond de la vallée, dans ces lieux, que mes pas ont si souvent foulés, et qui, aujourd'hui, me rappelant, tous, des êtres disparus, ne sont guère plus pour moi qu'un vaste cimetière, je vous revois mes amis dans la fraîcheur et l'épanouissement de notre commune jeunesse, et rien de ce qui m'entoure, ne me semble approcher du souvenir que vous m'avez laissé.



Le Chesne — L'Empereur

Le Chesne. — Il était près de minuit lorsque j'arrivais au Chesne, le fourgon tombé en détresse dans les fondrières de la route, m'avait précédé et, les conducteurs, avaient appris à mes amis l'accident arrivé à notre voiture ainsi que la rencontre des hussards, avec lesquels je m'étais attardé et, que je ne semblais pas vouloir quitter. Je prends un repas bien frugal et, sans me déshabiller, il y avait cependant bien des jours que je n'avais quitté mes vêtements, je défais ma cantine, je tends la toile qui me sert de lit de camp, je m'endors.

Nous n'avions encore vu aucun blessé, cependant nous étions déjà bien fatigués par ces marches qui, d'Alsace nous avaient conduits au Camp de Châlons d'où, après un jour de repos elles avaient promené nos étapes incertaines, errantes, à Reims, à Pont-Faverger, à Rethel, à Tourteron et nous enfonçaient à cette heure dans la forêt des Ardennes et les défilés de l'Argonne.

Pourtant ces journées sont celles qui m'ont laissé les souvenirs les moins pénibles. Une véritable fraternité d'armes s'était établie non seulement entre nous, mais avec une foule d'officiers du 5e Corps. A leur courtoisie naturelle se joignait leur dé-

sir de se montrer reconnaissants du concours volontaire que nous leur offrions de si bon cœur. On avait dû leur dire que notre ambulance renfermait l'élite des hopitaux de Paris, peut-être nous jugeaient-ils d'après nos aumôniers, MM. Perraud et de Pressensé qui, eux, représentaient réellement une élite intellectuelle ou encore d'après ce que disait de nous le Duc de Fitz-James, qui nous tenait en grande estime. Le désir de la mériter arrèta bien des plaintes sur nos lèvres, il fit souvent cesser nos hésitations et taire nos craintes.

La jeunesse, l'espoir, la vie en plein air, une vigueur physique qui bravait la fatigue, la société la plus aimable et la plus distinguée, la satisfaction du devoir accompli, l'attente des grands événements auxquels nous allions prendre part; que sais-je encore? rendaient notre vie si intense que je m'attarde dans ces souvenirs, dans ce retour vers un passé déjà lointain et qui me semble récent, tant il a souvent revécu dans mes pensées. Hélas, elles seules me le font revoir, car il y a longtemps, qu'ils sont morts, mes chers camarades de campagne.

28 août. — La journée se présente triste et maussade, combien elle nous eut parue plus sombre si nous avions pu prévoir l'avenir qu'elle nous préparait.

Quelques heures d'un sommeil agité nous ont bien mal reposé de nos fatigues de la veille et, à l'aube du jour, nous sommes éveillés par un régiment qui sous la pluie, se masse sous nos fenêtres. Il a campé autour du village, les soldats battent la

semelle pour réchauffer leurs pieds engourdis, ils piétinent, ils sont inondés par les averses, énervés et affaiblis par l'attente d'un ravitaillement promis et qui n'arrive pas.

Les heures s'écoulent dans la monotonie de l'attente, nous sommes bloqués dans l'école par les troupes qui stationnent sur la place. Penchés sur nos cartes, nous revenons sans cesse à l'étude des routes de Montmédy, de Stenay, de Buzancy qui doivent nous conduire à Metz; d'après le calcul des étapes nous devrions être sous ses murs. Comment se fait-il que nous n'ayons encore rencontré ni Bazaine, ni le Prince de Saxe? Cependant la bataille ne peut tarder, elle est sans doute pour aujourd'hui, et ces troupes qui, devant nous, sous la pluie, montent la garde en face de la Sous-Préfecture où logent l'Empereur et le Maréchal, forment probablement leur garde du corps.

Mais voici le Capitaine d'Harcourt, aide-de camp de Mac-Mahon, il vient annoncer à M. de Fitz-James la plus surprenante des nouvelles. Nous savons de source certaine, lui dit-il, qu'à Reims, le Prince Royal a appris notre marche sur Metz, il est revenu sur ses pas et, à cette heure, il a rejoint le Prince de Saxe, soit à Stenay, soit à Buzancy; leurs deux armées réunies nous barrent la route et nous sommes sans nouvelles de Bazaine. Or nous ne pouvons songer à attaquer les 250.000 Allemands qui nous ferment la route de Metz, il faut revenir à Paris, il faut profiter des quelques heures qui nous permettent de prendre la route

de Mézières. Elle est encore libre, c'est la seule voie qui nous est ouverte et nous n'avons pas une minute à perdre pour éviter l'enveloppement. — D'ailleurs l'ordre de la retraite est déjà donné à toute l'armée.

Nous apprîmes ainsi que, toutes nos marches de ces derniers jours, étaient inutiles et, que notre réunion à Bazaine échouait par la lenteur, les hésitations et les crochets de nos étapes.

En ce moment, le régiment qui est sous nos fenêtres, se met en mouvement, il prend la route de Mézières.

Et nous, ne sachant quel parti prendre, nous attendons des renseignements sur la position de de Failly dont nous sommes séparés depuis 24 heures.

Mais, voici de nouveau le Capitaine d'Harcourt, il nous apprend encore la plus sensationnelle nouvelle. Il vient d'arriver une dépêche de Paris, nous dit-il, le Ministre de la guerre adresse au Maréchal cette communication : « vous avez 36 heures « d'avance sur le Prince Royal, vous n'a- « vez devant vous qu'un rideau d'ennemis, « nous attendons anxieusement votre jonc- « tion avec Bazaine. » Et ajoute le Capitaine, au reçu de cette dépêche, Mac-Mahon a encore une fois, changé ses projets, il abandonne le retour à Paris, il reprend la marche sur Metz; déjà des officiers d'Etat-major courent sur la route de Mézières pour arrêter les têtes de colonne, leur faire rebrousser chemin et reprendre le premier itinéraire.

Ainsi, durant cette matinée du 28 août, passée au Chesne, nous avons cru — Nous

battre — Revenir à Paris — Reprendre la route de Metz — Où donc ce malheureux ministre de la guerre puisait-il ses renseignements, si diamètralement opposés à la vérité, et qui allaient nous perdre?

C'était, bien abrités dans l'Ecole des Frères, que nous apprenions ces résolutions contradictoires et que nous attendions l'ordre du départ. Mais, vous imaginez-vous la confusion indescriptible dans laquelle ils jettaient une armée entière pivotant sur les mêmes routes, s'arrêtant, entrecroisant ses divisions, s'embarrassant dans l'entremêlement de ses convois? Vous représentez-vous des soldats éreintés, affamés, trempés jusqu'aux os et voyant leurs dernières forces s'épuiser dans des marches inutiles? Je ne veux pas insister sur cette déplorable insuffisance des informations, ni sur la faiblesse et l'incapacité du commandement, mais retenez-les, ils vous feront comprendre le désastre qu'ils préparaient.

Il est midi, nous attendons, toujours enfermés dans l'Ecole, que le hasard veuille bien nous éclairer et guider nos pas. — Nous déjeunons — Le ciel s'éclaircit et fatigué du désœuvrement de l'attente et de notre immobilité, je vais, avec quelques camarades, faire une reconnaissance aux alentours de la ville. Sur la route de Buzancy, dominant une large vallée, se dresse une éminence boisée, elle sera notre observatoire.— Nous venons de l'atteindre lorsque nous voyons sortir de la Sous-Préfecture, un groupe de militaires. Eux aussi dirigent

leurs pas vers le bosquet où nous nous sommes arrêtés.

Je reconnais l'Empereur. — Je l'avais vu à cheval passant une revue sur la Place d'Armes de Bayonne, en voiture se promenant sur les Champs-Elysées, c'était la première fois que je le voyais à pied.

Sous le triste reflet du ciel pluvieux, dans ce coin perdu des Ardennes, et dans le piteux état que je vais vous décrire, il me fit la plus pénible impression. — Sa démarche était celle d'un malade, son visage celui d'un moribond. — Il s'appuyait avec force, sur le bras du Général de Castelnau dont la grande taille l'écrasait. — Il marchait à petits pas, en hésitant, presque en trébuchant, la main droite appuyée sur le ventre comme s'il cherchait à calmer des souffrances. — Sa tunique flottait, déboutonnée, dans un négligé d'appartement, elle découvrait une taille épaissie, s'alourdissant sur des jambes grêles et ridiculement courtes. Les longues moustaches défrisées pendant en désordre, les yeux bouffis, vitreux, sans regard, le teint marbré de taches verdatres formaient un ensemble rappelant la caricature, à la Gavarni, d'un garde national qui a fait la fête et que reconduit un ami charitable.

J'entends, derrière moi, ces mots : « dérangement d'entrailles, auquel le voisinage de l'ennemi n'est peut-être pas étranger ». Je n'ai pas le temps de relever ces paroles inconvenantes car l'heure est aux rencontres imprévues. En effet, en ce moment, nous sommes rejoints par un de nos camarades de Paris, Th. Anger, interne de Né-

laton. — Par quel hasard es-tu ici, lui dit un de nous? — J'accompagne l'Empereur, répond Anger. — M. le médecin Impérial veuillez nous accorder votre protection. — Ah, médecin de l'Empereur il est plus exact de dire que je suis son infirmier, un infirmier de 1re classe, si vous voulez, mais l'Empereur est accompagné de ses médecins ordinaires, Corvisart et Conneau. Puisque je dispose d'un instant de liberté, passons-le ensemble, je vous promets des confidences, l'endroit leur est propice, personne ne peut nous entendre.

Messieurs, nous dit Anger, vous le savez peut-être, l'Empereur souffre de la vessie. Il est si manifestement atteint de la pierre, qu'un parti pris ou, un aveuglement volontaire, peuvent seuls en douter. On n'en a pas la preuve physique, car, je ne sais pourquoi, on n'a pas fait l'examen direct, mais les troubles fonctionnels sont bien assez caractéristiques pour entraîner la certitude; les douleurs spéciales, les arrêts brusques de la miction, sa fréquence, les urines sanglantes provoquées par les cahots de la voiture, rien n'y manque. — Et, en quoi consistent tes fonctions d'infirmier lui dis-je? Je calme les douleurs en injectant dans la vessie, toutes les deux heures, vingt-cinq grammes de glycérine boratée, c'est la mission dont Nélaton m'a chargé. Voici la scnde dont je me sers, et Anger nous montra une sonde en caoutchouc rouge, merveilleusement douce, souple et élastique. Nous ne la connaissions pas, Nélaton venait de la découvrir, encore aujourd'hui elle est désignée sous le nom de : sonde de Nélaton.

Enfin, Messieurs, vous connaissez la cystite calculeuse, chez l'Empereur elle est d'autant plus pénible que le repos, les bains, les opiacés sont impraticables ou interdits, les journées se passent en voiture, les nuits sont troublées par de continuelles alertes et il m'est défendu d'employer la morphine, elle enlèverait au patient ses dernières forces. Le seul calmant auquel il m'est permis de recourir, le seul soulagement que je puis procurer à l'Empereur, c'est celui que j'obtiens par l'injection de glycérine. Sans doute la viscosité de cette huile enrobe les aspérités de la pierre et atténue l'âpreté de son contact avec la muqueuse vésicale.

Mais, vous le comprenez bien, l'injection d'un liquide dans la vessie provoque bien vite le besoin d'uriner, cette envie, qui est irrésistible, expulse la glycérine et tout est à recommencer. Nous vivons dans cette cruelle et incessante alternative : faire une injection qui calme, mais qui provoque une miction et, cette miction a le double inconvénient, d'expulser le médicament et de meurtrir la vessie. (On ne connaissait alors ni l'asepsie qui prévient l'infection, ni la cocaïne anesthésiante.)

Cette injection nous dit Anger, procure un soulagement de bien courte durée, mais assez appréciable pour le faire désirer. Cependant le sondage est horriblement douloureux, sa répétition a provoqué une urétrite, et chaque fois que sonne l'heure cependant attendue impatiemment, je vois, le visage vieilli et crispé de l'Empereur, se creuser d'une expression de souffrance

d'autant plus pitoyable, que le patient ne se plaint jamais. Au début, j'attendais les deux heures réglementaires avant de faire l'injection et c'étaient des ruses, des prétextes, des regards jetés sur la montre, les minutes comptées, une lutte entre la douleur et la volonté de ne pas enfreindre la consigne. Aujourd'hui je n'ai plus le cœur de refuser l'injection, je l'accorde, sans objection, dès qu'on me la demande et, c'est moi qui n'obéis plus aux prescriptions de Nélaton, tant leur inutilité m'est surabondament démontrée.

Je l'avoue, nous dit Anger, moi qui ne souffre pas, je suis fourbu, exténué, je ne dors plus et, je ne sais où l'Empereur trouve l'énergie nécessaire pour supporter de semblables tortures et pour suivre l'armée qu'il croit servir par sa présence.

Nous connaissions trop, les douleurs provoquées par la pierre, pour ne pas compatir aux souffrances que l'on venait de nous dépeindre. Quant à savoir pourquoi l'Empereur, qui avait abdiqué toute autorité, se traînait ainsi à la suite d'une armée à laquelle il était complètement inutile, cela dépassait notre compréhension. Nous ne comprenions pas davantage quelles pouvaient être les raisons d'Etat, les jalousies médicales, les intrigues de cour qui privaient le Souverain d'un repos et d'une opération qu'on n'eut pas refusés au dernier de ses sujets.



Saumauthe — Belval

En ce moment, les Hussards avec qui j'avais passé une partie de la nuit, sortaient de la forêt. Arrivés dans la vallée, ils se déploient et se lancent au galop dans la direction de Buzancy. La vue de ces cavaliers courant sur la prairie, le sabre au clair, les pelisses rouges flottant en écharpes, est d'autant plus impressionnante que si ces Hussards ont pris une allure aussi vive, c'est que l'ennemi doit être bien près.

Postés sur une éminence, nous suivions, avec nos lorgnettes, tous les détails de cette charge, mais les cavaliers disparurent derrière un pli du terrain. C'était la première, ce fut la dernière fois ou j'eus l'occasion de voir charger un régiment, courant, pour de bon, sur l'ennemi. A l'impression que j'en éprouvais, je reconnus que j'avais été créé et mis au monde pour faire un cavalier.

Nous ne pensions plus à l'Empereur, à notre tour nous entrions en scène, nous sentions l'odeur de la poudre; après un mois d'attente l'heure du combat allait enfin sonner. Heure solennelle entre toutes où le cœur, agité par les émotions les plus violentes et les plus contraires, faiblit ou s'exalte, bat à grands coups, de crainte ou

d'ardeur, car le feu est le creuset qui montre l'homme tel qu'il est, le soldat tel qu'il vaut.

Nous revînmes en hâte à l'Ecole des Frères. On attelait les voitures. Les infirmiers, sac au dos, étaient allignés sur la place. En un instant nous préparâmes nos chevaux et, avec un courageux entrain, nous nous mîmes en selle en criant à nos camarades, qui voulaient attendre des ordres : « Nous sommes une ambulance d'avant-garde, on se bat à Buzancy, il faut y aller. » D'où savez-vous que l'on se bat, nous répliquait-on, vous êtes fous de vouloir courir aux avant-postes, nous ne sommes pas militaires. — Raison de plus pour nous montrer dignes de l'être, répondions-nous.

Ainsi, oublieux de toute discipline, nous commandions les uns le départ, les autres l'attente, nous ne pensions ni à consulter Pamard, ni à attendre l'arrivée de Fitz-James qui, parti avec d'Harcourt, n'était pas revenu. Les infirmiers, habitués à nos débordements de paroles, ne bougeaient pas.

Pamard était brave (qualité précieuse dans une ambulance où les gens très prudents formaient la majorité. A Beaumont, sous le feu, il devait montrer un sang-froid qui eut pu servir d'exemple à bien des militaires. Il voulait marcher, j'en suis sûr, mais, il avait le sentiment de sa responsabilité, et il lui était vraiment difficile de prendre un par i. Pouvait-il lancer à l'aventure une ambulance aussi nombreuse? l'exposer follement, peut-être l'éloigner de l'endroit où elle serait utile, indisposer

les chefs militaires qui verraient, d'un mauvais œil, des chirurgiens indépendants encombrer les routes, gêner les mouvements des troupes?

L'arrivée de Fitz-James mit fin aux discussions. « Messieurs, nous dit-il, les Hussards sont aux prises avec les Hulans, j'apprends que le comte d'Olonne est blessé. Nous devrions attendre de Failly, mais vous voulez aller au feu et bien marchons; en avant mes amis. » Je ne pus m'empêcher de crier : « Vive Fitz-James ! » Il me remercia d'un sourire. Bartharez et moi, résolus à suivre le chef qui comprenait si bien nos désirs, partout où il voudrait nous conduire, nous avançâmes nos chevaux à ses côtés.

Nous avions parcouru une ou deux lieues lorsque nous fûmes arrêtés par une brigade de cuirassiers, massée sur la route et les champs voisins. Pour comble d'ennui il recommence à pleuvoir.

L'attente se prolongeant indéfiniment, nous mettons pied à terre et cherchons un abri soit sous les arbres, soit dans une petite maison qu'occupait déjà le général de Lichtin avec son état-major.

Un officier nous apprend qu'un régiment de hussards envoyé en reconnaissance à Burancy, a trouvé cette petite ville occupée par les hulans, qu'il les en a délogés, en faisant, il est vrai, d'assez nombreuses pertes; il ne s'agit, ajoute-t-il. que d'un combat d'avant-garde. C'est possible mais il y a des blessés, il faut y aller au plus tôt. Cet avis est loin d'être celui de mes camarades.

Je venais de quitter Schtakler, je lui

avais promis mes soins, peut-être le moment était-il déjà venu d'assister mon vieil ami. Je brûlais du désir de le revoir, mais de Fitz-James était allé aux renseignements et son appui me manquait, comment partir seul? J'hésitais à amener Bartharez avec moi, car sa faiblesse physique pouvait trahir son vaillant cœur. Heureusement Terrillon me dit : « Si tu marches, je t'accompagne ». Quant à moi, je ne te quitte pas, ajouta Bartharez. Alors tous les trois nous déclarons, sans ambages, que nous partons, que nous allons à Buzancy. — Partez si vous voulez, nous dit notre chef, mais vous n'aurez ni l'omnibus, ni le fourgon.

Et bien, nous nous en passerons.

J'avais découvert, dans un hangar voisin, un cheval et une carriole ; sans doute après les avoir demandé à leur propriétaire, (je n'en suis pas sûr,) Bartharez, Terrillon et deux infirmiers s'installent dans la voiture et je monte à cheval.

Notre équipée faillit mal tourner, les sangles du cheval n'ayant pas été bien assujetties, elles se relâchent et la carriole se renverse. Personne n'a pris mal, je boucle les harnais et en avant.

La pluie tombait toujours, la nuit arrivait, la route nous semblait longue. Nous allions passer sur un pont lorsque tout à coup, derrière les peupliers qui bordent la route, surgit un soldat, l'arme en joue, il nous crie : Qui vive? — Français — Arrêtez ! Qui êtes-vous? Où allez-vous? — Nous sommes médecins, nous allons à Buzancy. — Impossible, Burancy est occupé par les Prussiens. — Sur ces entrefaites, l'officier

qui commandait cette avant-garde s'était avancé, et nous dit : Messieurs, Buzancy est là, devant vous, à 800 mètres, prenez vos lorgnettes vous distinguerez des masses noires, qui, de temps en temps traversent la route, ce sont les avant-postes prussiens.

Décidément la Providence veille sur nous, nous remercions l'officier du précieux renseignement qu'il vient de nous donner et, tournant bride, nous détalons au plus vite. Mais l'obscurité m'égare, mes camarades me crient qu'ils ne reconnaissent pas le chemin que nous avions déjà parcouru, j'avais depuis un moment fait la même remarque. Nous voilà marchant à l'aventure et si près des Prussiens, que le hasard seul peut nous faire éviter leurs avant-gardes.

A droite et à gauche, au haut des collines, s'allumaient des feux de bivouacs, mais étaient-ils Français ou Prussiens? Le chef avait raison, dit Bartharez, nous ne devions pas nous séparer.

Nous arrivons enfin à un village, nous frappons à la porte d'une auberge. Après de longues négociations on nous ouvre la porte et on nous sert à souper. Ce village, où nous avait guidé notre bonne étoile, s'appelait Saumauthe. La maison qui nous abritait devait, deux jours plus tard, recevoir le roi de Prusse et Bismarck et c'était dans notre chambre qu'allaient se succéder les estafettes leur annonçant le succès de leurs armes.

Nous passons ainsi la fin de la nuit du 28 août dans cette auberge de Saumauthe, ignorant absolument ce qu'est devenue

notre ambulance, ne sachant pas davantage où se trouve le 5e Corps, très inquiets, il faut l'avouer, de notre position en l'air, comme le disait Bartharez qui avait l'expression pittoresque, et fort incertains sur le parti à prendre.

La fatigue, la jeunesse triomphent de l'inquiétude et nous nous endormons.

Le jour commençait à poindre lorsque nous sommes éveillés par le bruit, que faisait l'arrivée dans la rue, d'une troupe de cavaliers. J'allais ouvrir la fenêtre pour voir ce que signifiait ce tapage, lorsque l'aubergiste pénètre dans notre chambre et, d'un air terrifié, nous dit à voix basse : « Ne bougez pas, la rue est pleine de Prussiens ! » En effet nous distinguons,par les interstices des volets, les petits drapeaux blancs et noirs, c'est-à-dire les fanions qui flottent à la pointe des lances des hulans.

Les cavaliers ne peuvent nous voir ; c'est à peine si l'extrémité de leurs lances atteint nos fenêtres. Ils sont arrêtés, mais quelles sont leurs intentions? Font-ils une reconnaissance, vont-ils simplement traverser le village, ou vont-ils s'y arrêter. Le choisissent-ils comme une halte ou comme une position de combat? Notre anxiété se prolongeait car les fanions continuaient à s'agiter devant nos fenêtres.

L'aubergiste nous dit : « La porte de la cour est fermée, les hulans n'ont vu ni vos chevaux, ni votre voiture ; du côté opposé à la rue se trouve un jardin clos de murs, avec une porte ouvrant sur la campagne, les bois sont proches, sauvez-vous par là ! »

Cette proposition ne nous plait pas, ce

parti nous semble dangereux, les Prussiens n'ont-ils pas placé aux issues du village des sentinelles qui surveillent la campagne et feront feu sur les fuyards? D'ailleurs il nous en coûte d'abandonner nos chevaux et de partir plus à l'aventure que jamais.

Non, nous allons, sans bouger, attendre les événements. Peut-être l'ennemi va-t-il s'éloigner; ne faisons rien qui attire son attention, il ne se doutera pas de notre présence. — Mais si ces hulans entrent dans la cour, voient nos chevaux, pénètrent dans notre chambre, que leur diront nos uniformes qui ressemblent tant aux leurs? Connaissent-ils la signification du brassard à croix rouge? Comme c'est douteux ! A la grâce de Dieu !

La halte se prolonge, notre inquiétude augmente, car il devient de plus en plus probable que les Prussiens vont s'établir dans le village. Nous nous consultons à voix basse, voici notre plan : Si les Prussiens entrent dans notre chambre, Terrillon qui parle très bien l'allemand, leur dira que nous sommes médecins; s'ils le croient, ils ne nous inquièteront pas ou ils nous feront prisonniers. Mais si leur attitude est menaçante, s'ils nous attaquent, et bien alors feu roulant de nos revolvers, fuite par la porte du jardin; nous chercherons à atteindre les bois qui sont proches; il sera difficile à des cavaliers de nous poursuivre par dessus les haies et les murs qui entourent le village.

Quelle fut anxieuse, cette heure qui pouvait être la dernière et comme ils nous semblaient chers ces parents, ces amis, ces

bords de l'Adour que peut-être nous ne devions plus revoir. Bien souvent le souvenir de cette matinée du 29 août est revenu dans ma mémoire et, après 41 ans, en ce moment où je vous en parle,il me semble tout récent.

Enfin, cette attente a un terme, nous entendons un pas redoublé exécuté par des fifres et des tambourins nous rappelant les fêtes de villages, ce sont les sonneries des hulans. Les fanions s'agitent, ils partent, le bruit s'éloigne, il diminue, il cesse et avec lui se dissipent nos inquiétudes, l'espérance et la joie reviennent dans nos cœurs.

Le danger n'existe plus, mais qu'allons-nous faire? Nous nous le demandions depuis plusieurs heures, lorsque nos lorgnettes qui fouillaient incessamment le vaste horizon que domine Saumauthe, découvrent, d'abord confusément, des cavaliers bleus, et nous ne tardons pas à reconnaître les uniformes des chasseurs d'Afrique. Ils entrent dans le village, nous courons à eux et leur racontons ce qui s'est passé. Ils nous apprennent à leur tour que le 5e corps marche vers Saumauthe qui est son objectif. Un hasard providentiel nous favorise,nous n'avons qu'à attendre, et, en effet, vers deux heures, nous avons l'immense joie de revoir notre ambulance. —Aux questions, aux reproches, aux félicitations nous répondons avec expansion. — Plaignez-vous, dit Bartharez, nous vous avons préparé les logements.

Les vivres sont sortis du fourgon et nous déjeunons sur l'herbe, tout comme les jours de fête nous le faisions dans les bois de Chaville ou de Meudon.

Nous nous livrions ainsi pleinement aux douceurs de l'heure présente, et je ne sais combien d'histoires avait déjà racontées Bartharez sur une équipée imprudente qui avait bien failli tourner au tragique.

Nous étions assis sur le bord de la route devisant, fumant, nous reposant dans une parfaite quiétude, lorsque nous entendons un coup de canon et des feux de peloton. Le vent nous apporte le bruit des détonations d'une façon si distincte, que nous les croyons tout proche, alors cependant qu'elles venaient de plusieurs kilomètres. Je me souviens de l'exaltation et de l'enthousiasme qu'éveillèrent ces premiers bruits d'une bataille, vainement attendue depuis le 6 août.

Nous grimpons sur une éminence, et grâce à nos lorgnettes, nous distinguons nettement, à deux kilomètres au plus, une batterie française dirigeant ses feux sur un village en partie caché dans les bois; de ce village s'élèvent aussi de petits flocons de fumée suivis de détonations moins perceptibles. Le combat est engagé entre l'avant-garde de l'armée saxonne et une partie du 5e corps, c'est-à-dire le 88e de ligne et deux batteries d'artillerie.

M. de Fitz-James monte à cheval, il va prendre des ordres à l'état-major; il revient bientôt. Messieurs, en route pour Beaumont, c'est un village qui se trouve à quelques kilomètres d'ici, c'est là qu'on se bat. Nous partons et un admirable panorama se déroule à nos yeux, il est éclairé par le clair soleil du mois d'août qui, dans les Ardennes, est le plus beau mois de l'année. La route

que nous suivons longe la crête des coteaux, elle domine un charmant pays entrecoupé de bois et de prairies. A notre droite, nous entendons le bruit du combat, mais il ne doit pas être bien vif à en juger par les longs intervalles qui séparent les détonations.

Notre entrée à Beaumont occasionne un certain émoi dans cette population affolée, groupée anxieusement autour de son église. En effet, nous n'avons pas le pantalon rouge, couleur et symbole français que les médecins militaires ont réservé pour eux, comme une propriété exclusive.

Les pauvres habitants reviennent vite de leur erreur et, nous ne tardons pas à reconnaître, que nous en avons commis une bien plus sérieuse en nous dirigeant vers Beaumont, car le combat se livre à l'ouest de ce village, vers Belval et Nouart; c'est ce que nous disent des gens qui descendent du clocher d'où ils suivaient depuis plusieurs heures les péripéties de la lutte; c'est d'ailleurs ce dont nous nous assurons en montant à notre tour dans ce clocher de Beaumont qui voyait son dernier soir.

La route de Belval est devant nous, elle s'ouvre sur la place que nous occupons, un poteau nous dit que Belval est à cinq kilomètres. En route pour Belval, en route pour le front; nous nous sommes souvent parés du titre d'ambulance d'avant-garde, l'heure est venue de le prouver.

Le cœur ne nous battait-il pas un peu fort en entrant dans la forêt, en nous rapprochant du lieu du combat, en entendant, bien qu'encore d'un peu loin, siffler quel-

ques obus? Ne me vint-il pas soudain à l'esprit le souci de donner au conducteur du fourgon des indications pressantes qui m'obligeaient à ranger mon cheval précisément derrière ce fourgon? C'est possible, mais vraiment nous avancions comme si nous n'avions pas peur. Nous marchions dans une forêt qui nous rassurait et nous inquiétait à la fois, car si elle nous protégeait contre les obus, elle nous faisait voir en imagination un ennemi caché derrière chaque arbre.

Au lieu d'ennemis nous rencontrons quelques soldats du 88e de ligne ; ils se traînent sur la route, plusieurs sont blessés, l'un d'eux tombe épuisé à mes pieds — Avisant une maison qui se trouve près de nous et c'est peut-être la seule entre Beaumont et Belval, j'y conduis le blessé, je l'étends sur un lit, j'extrais une balle qui lui avait brisé l'épaule et je le panse. C'était ma première œuvre chirurgicale, c'était la première opération de l'ambulance; j'ai longtemps conservé cette balle comme un trophée. L'opération fut heureusement assez aseptique pour obtenir la guérison, car plusieurs jours après, me rendant à Belval, je vis ce blessé en fort bon état. C'était un Breton du 88e de ligne nommé Jean Faijean Mais j'avais hâte de rejoindre mon ambulance qui avait continué sa route vers Belval.

J'étais encore occupé au pansement, lorsque la maison est envahie par des officiers de l'intendance. Ils viennent réquisitionner le bétail de cette pauvre ferme; ils signent quelques bons qu'ils remettent à

ces malheureux paysans, sans chercher, ce qui sans doute eût été impossible, à les consoler d'une perte que vraiment ces bons changeaient en un profi . Ces Messieurs me disent que l'on transporte des blessés dans un château situé à un kilomètre, que mon ambulance y est déjà arrivée et qu'elle commence à fonctionner. J'y cours et j'arrive au château de Belval.

C'est une demeure vraiment seigneuriale que ce château de Belval. Son maître, M. Mathis, l'avait quitté la veille pour se réfugier avec sa famille à Namur. Il avait bien fait de partir, non pas que sa présence nous eût gêné, mais il s'était épargné la vue d'un spectacle douloureux pour un Français, surprenant pour un propriétaire.

Tous les matelas du château avaient été descendus dans le salon et la salle à manger; ils étaient disposés et groupés de façon à former de petits services que l'on confiait à une équipe composée d'un chirurgien, de deux aides et de quatre infirmiers.

Messieurs, est-il un plus triste spectacle que celui des blessés entrant dans une ambulance où la splendeur du luxe ne fait que mieux ressortir la détresse de ceux qui, pour la première fois, sans doute, pénètrent dans de semblables salons. Leurs vêtements que nous avons connus si brillants, sont couverts de sang et de poussière. Une pâleur livide s'étend sur ces visages bronzés par la fatigue,l'émotion et la souffrance. C'est une poitrine trouée ou largement ouverte; c'est une plaie brûlée par la poudre, rougie par le sang et s'ouvrant, comme un cratère, vers d'horribles profondeurs. Ce

sont des membres hachés, pantelants, flottants comme des loques que retiennent à peine des chairs rouges et palpitantes. — Vous entendez des plaintes, des gémissements, ou vous admirez un silence stoïque, plus émouvant encore. Et ces sacrifices qui semblent dépasser la conception et les forces humaines, c'est à la patrie qu'ils sont offerts.

Transportés par ce navrant spectacle, nous faisons appel à toutes nos forces, à toute notre science, à toute notre charité, nous enlevons des projectiles arrêtés dans les chairs, nous étanchons le sang, nous lions des vaisseaux, nous amputons les membres que la vie va quitter, nous pansons les blessures qui ne réclament pas une intervention sanglante, et lorsque, après avoir soulagé des agonies et préparé des guérisons, nous nous arrêtons épuisés, d'autres blessés nous appellent encore.



Bataille de Beaumont-en-Argonne

Vaincus par la fatigue et l'émotion, nous dormions profondément à côté même de nos blessés, lorsque nous sommes éveillés par les gens du château. — Partez au plus vite, nous disent-ils, les Prussiens arrivent, quelques-uns sont déjà dans le parc, ils n'avancent pas, ils rôdent autour des murs, regardent et semblent se méfier. — La route de Beaumont est-elle libre? — Elle l'est, le parc occupé par l'ennemi est placé derrière le château auquel la roûte fait face, on ne peut vous voir partir.

Notre mobilisation n'est pas longue, nous sortons dans le plus grand silence, heureusement il fait encore nuit. Je conduis par la bride mon cheval, qui trébuche à chaque pas, et nous reprenons, à travers la forêt, le chemin de Beaumont que nous connaissions pour l'avoir parcouru la veille. A chaque instant nous redoutons de fâcheuses rencontres, notre imagination nous fait voir un ennemi dans l'ombre de chaque arbre. Décidément nous ne connaissons rien ni à la stratégie, ni à la marche d'une armée en campagne, après nous être trouvés, l'avant-veille, au-devant de notre corps d'ar-

mée, nous sommes aujourd'hui relégués à son extrême arrière-garde.

Nous taisons ces pensées, nous cherchons à amortir le bruit de nos pas, mais c'est en vain que nous nous efforçons de calmer nos craintes sans cesse renouvelées par le craquement d'une branche, par les mille bruits d'une forêt qui s'éveille, par le roulement de nos pesants chariots sur une route défoncée.

Nous atteignons enfin la lisière du bois, et, grâce au jour qui se lève, un magnifique spectacle se déroule sous nos yeux. Les prairies qui entourent Beaumont et, s'étendent jusqu'à la Meuse, sont occupées par les troupes de notre 5e corps. Elles ont fait halte autour de Beaumont, elles préparent leur campement et se disposent au repos.

Aussi loin que notre vue peut s'étendre, elle nous montre des régiments de ligne, de l'artillerie, de la cavalerie. Le soleil se lève en face de nous et fait scintiller de mille feux une forêt de baïonnettes dont l'acier brillant renvoie les rayons d'une lumière qui les frappe obliquement.

Ces soldats étaient si rapprochés que, les prairies disparaissaient sous l'immense tapis bleu et rouge formé par leurs uniformes. Deux ou trois cents mètres tout au plus séparaient leurs derniers bviouacs de la lisière de la forêt. Une grand'garde composée à peine d'une quinzaine de soldats, était campée au pied des derniers arbres bordant la route que nous suivions. N'oubliez, Messieurs, ni ce calme, ni ce groupement, ni ce défaut de surveillance, ni cette position si rapprochée du bois, dans un ins-

tant vous apprendrez pourquoi je m'étends sur ces détails.

La route que nous suivions traversait la forêt des Ardennes, elle descendait vers Beaumont par une pente légère mais continue et le village se trouvait ainsi placé comme au fond d'un entonnoir. De la position élevée que nous occupions, notre vue s'étendait jusqu'à la Meuse.

Nous avancions lentement, la route étant occupée par un bataillon de chasseurs à pied dont nous avions dû prendre la file. A la vue de notre armée toutes nos craintes s'étaient dissipées et, n'eut été mon cheval qui semblait à bout de forces et que je ne voulais pas abandonner, ma foi l'avenir s'éclaircissait et nous cheminions avec entrain, en nous promettant sincèrement de ne plus faire d'imprudences et de rester à notre place.

J'étais ainsi dans la fâcheuse posture d'un cavalier qui traîne par la bride un cheval épuisé, lorsqu'un des chasseurs qui marchait près de moi, m'offre,en me nommant, de conduire le cheval. Comment donc me connaissez-vous, lui dis-je, tout surpris d'entendre mon nom? — Eh monsieur, je suis Etchepare,d'Urt, de cette maison du Port-du-Vert qui est au bas de votre bois, je vous ai déjà reconnu et rencontré à Châlons, je n'ai pas osé vous aborder, mais maintenant je vous vois embarrassé et je vous offre mes services. — Merci bien, mon brave garçon, mais à chacun notre travail. Puisque nous appartenons au même corps, rappelez-vous de moi si à votre tour vous

êtes dans la peine et prenez ceci en souvenir d'Urt.

Il était 6 heures du matin lorsque nous entrâmes à Beaumont. Nos comptables nous y avaient précédé ils nous attendaient devant l'Ecole des sœurs, choisie par eux comme unissant les meilleures conditions, aussi bien sous le rapport de l'espace que de sa situation à côté de la Mairie où était installé le Quartier Général.

Nous allons enfin goûter un repos bien nécessaire, auquel, dit-on, on accorde toute la journée. Nous étions loin de prévoir ce qu'allait être cette journée néfaste où notre 5e Corps devait périr.

Pour comprendre son désastre il faut connaître les positions occupées par les armées Française et Allemande et les conceptions des généraux qui les commandaient. — Je vais les exposer.

BEAUMONT-EN-ARGONNE

matinée du 30 *août.*

Armée française. — De Failly était arrivé à Beaumont pendant la nuit. A 6 heures du matin, ainsi que je vous l'ai dit, nous y entrions en même temps qu'un bataillon de chasseurs. A cette heure, le 5e Corps en entier était campé autour du village, dans les prairies qui le séparent de la forêt et sur les collines qui bordent la Meuse.

A 5 heures, Mac-Mahon traverse Beaumont, il s'inquiète d'une position militaire si dangereusement placée entre une forêt et une rivière et il donne l'ordre de traverser la Meuse par le pont de Mouzon.

La prudence de ce conseil était évidente,

s'il ne fut pas suivi c'est que la situation du 5e Corps était lamentable. Ses derniers régiments viennent à peine d'arriver à Beaumon, ils ont marché et combattu une journée et une nuit. Depuis 3 jours on ne leur a accordé aucun repos, on n'a pas fait de distributions régulières. Un convoi de vivres doit arriver dans la matinée, il est urgent de laisser les troupes se reposer et se nourrir.

Malheureux soldats, leurs forces sont anéanties, ils s'endorment là où ils s'arrêtent,ils sèment leurs traînards et on ne peut demander aux chevaux épuisés,l'effort nécessaire à des reconnaissances même peu étendues !

Le Maréchal s'incline devant ces considérations impérieuses, il part en recommandant à de Failly de se mettre en route aussitôt que possible.

Et alors le 5e Corps s'affaisse dans un engourdissement général. Il est pourtant placé dans la position la plus périlleuse qu'ait jamais occupé une armée serrée par l'ennemi, mais la fatigue et la faim font taire la prudence.

Les vivres sont arrivées, on les distribue, les soldats font la soupe, sèchent leurs vêtements, nettoient leurs armes; les chevaux vont s'abreuver dans la Meuse et le campement rappelle la journée paisible d'une ville de garnison.

Cependant les avertissements ne manquent pas. Le combat de Nouart, livré la veille a révélé la présence de l'ennemi.--Nous faisons savoir à de Failly qu'à Belval, pendant la nuit, nous avons été sur le point

d'être enlevés. — Des paysans arrivent de Stenay, de Belval, de Bois-des-Dames, ils fuient devant les colonnes allemandes qui s'avancent à travers les bois, ils disent « La forêt est pleine de Prussiens. » — Mais de Failly croit à des exagérations, il est mal renseigné par sa cavalerie, il hésite à demander à son armée un effort probablement aussi inutile que ceux des jours précédents où, les ordres et les contre-ordres, les marches et les contre-marches ont inutilement épuisé les forces et détruit le moral de ses troupes. Il veut leur donner quelques heures de repos et permettre à ses soldats affamés de préparer les vivres si impatiemment attendues et qui, enfin, sont arrivées. *Il fixe le départ à une heure.* Nous qui venions d'échapper aux Prussiens, qui, dans la nuit, il y avait à peine quelques heures, les avions eu à deux pas, nous étions grandement surpris de cette quiétude générale, de ce campement contre la forêt, de ces armes aux faisceaux, de ces soldats dormant au soleil, groupés autour des foyers où se préparait leur repas.

Nous supposâmes qu'il en était à cette heure comme il en fut à Bitche sur la route des Deux-Ponts, à Châlons sur la crête des coteaux et que nous prenions encore une avant-garde pour une armée entière.

D'ailleurs ce n'était pas à nous à apprécier une position militaire, ni à juger l'opportunité d'un ordre, nous n'avions qu'à obéir. Le repos, les aliments nous étaient aussi nécessaires qu'aux soldats dont nous partagions les fatigues et les privations et cette halte nous faisait grand plaisir.

Nos cantines sont déposées dans la maison des Sœurs; le dîner est annoncé pour midi et demie; les premières troupes devant se mettre en marche à une heure et l'état-major bien plus tard, nous pouvions disposer de quelques heures.

Armée allemande. — Pendant que nous nous reposions dans une parfaite quiétude que faisait l'armée allemande?

La veille, à Nouart, comme vous le savez, les Saxons en étaient venus aux mains avec notre 5e Corps. Le combat s'était à peu près borné à un duel d'artillerie dans lequel les pertes de l'ennemi dépassèrent les nôtres (3 à 400 hommes mis hors de combat de chaque côté) le Prince de Saxe fit le premier cesser le feu, nous en profitâmes pour continuer notre route vers Belval où, comme je vous l'ai dit, nous arrivâmes dans la nuit. Les Saxons nous suivaient pas à pas, mais, sous le couvert des bois, nous ne nous aperçûmes pas de cette poursuite. Ce furent les gens du château qui nous avertirent de la présence dans le parc de quelques soldats ennemis et, dans notre retraite, nous ne vîmes aucun Prussien, ils étaient cependant bien près de nous. Lorsqu'ils atteignirent les limites du bois, ils s'arrêtèrent et ne rencontrant ni cavalerie, ni arrière-garde, ils supposèrent que nous précipitions notre marche vers la Meuse pour la franchir à Mouzon, nous abriter derrière elle, faire sauter le pont, enfin prendre position sur les Horgnes, collines élevées qui surplombent Mouzon (Je tiens ces détails d'un officier saxon dont j'aurai occasion de vous parler).

Avant de sortir de la forêt et de s'exposer à être vus, les hulans qui marchent en éclaireurs, abandonnent la route, s'enfoncent dans les taillis, arrivent à leur lisière et, explorent, de leurs regards, le pays découvert qui s'étend devant eux. Leur surprise est bien grande en voyant tout près, à quelques centaines de pas, une armée entière se reposant dans le plus complet abandon.

Rien ne gêne l'exploration des hulans, une plaine de 2 kilomètres s'étend de la forêt jusqu'à la Meuse, Beaumont en occupe le centre. Cette prairie unie, sans haies, sans arbres, sans maisons est émaillée de taches rouges, aussi nombreuses que le sont les marguerites dans un pré, la terre disparaît sous l'immense tapis des uniformes de nos soldats. Les uns sont étendus, ils dorment la tête appuyée sur leurs sacs, le visage couvert de leur mouchoir, d'autres font cercle autour de foyers où se préparent leurs repas : ici, ce sont des vêtements qui sèchent au soleil, plus loin les fusils, baïonnettes entremêlées, sont réunis en pyramides.

Les hulans vont, au galop, annoncer à leur état-major la chance inouïe qui s'offre à eux. Le général saxon ne peut pas y croire. Comment l'ennemi peut-il s'exposer ainsi, sans abri la plaine est nue, sans méfiance les hommes dorment sur l'herbe les armes aux faisceaux, sans ligne de retraite la Meuse est infranchissable. Il dépêche ses aides de camp, il les charge de vérifier l'exactitude des observations faites par les hulans; les aides de camp reviennent et confirment absolument le rapport des éclai-

reurs. Le doute n'est pas possible, le 5e corps peut, si on ne lui donne pas l'éveil, être détruit sans avoir le temps de se mettre sur la défensive.

Alors, en silence, l'armée allemande s'avance sous le bois, elle atteint sa lisière, elle n'aura qu'un pas à faire pour démasquer ses batteries, pointer ses pièces, déployer ses tirailleurs et anéantir l'ennemi sans qu'il ait le temps de courir aux armes.

Cependant le général saxon hésite, ses troupes sont peu nombreuses, une offensive des Français les culbuteraient, va-t-il attendre l'arrivée des forces qui le suivent? Mais si l'éveil est donné, si un incident quelconque révèle sa présence quelle merveilleuse occasion il aura perdu, quelle victoire il aura laissé échapper. Il sait que les Prussiens, en nombre immense, marchent derrière lui, qu'ils accourrent au feu et alors dans une inspiration que le succès a couronné et qui eut pu, sans notre incroyable insouciance, perdre son armée, il donne l'ordre d ouvrir simultanément le feu sur toute la ligne.

Des officiers saxons soignés à Beaumont, m'ont dit la pénible impression que leur fit éprouver ce massacre, à bout portant, de soldats sans défense; mais la guerre et le sentiment n'ont rien de commun entr'eux.

⁂

Il était midi et demie.— Il me semble revoir la ruelle et la misérable cuisine où j'étais entré, pour procéder à une toilette sommaire, avant de me rendre à la maison des sœurs, où nous devions dîner. Une très

pauvre femme m'accueille, je lui demande de l'eau, des serviettes, elle croit à une réquisition de guerre et, de fort bonne grâce, elle ouvre une modeste armoire, y prend les deux linges les plus blancs et me les présente avec une humilité résignée. Je jouissais à l'avance de l'agréable surprise qu'allait causer ma petite pièce dont je voulais faire une charité lorsque, tout à coup, éclate une effroyable cannonade; les obus, les balles pleuvent sur le village. Je sors épouvanté : j'avais fait quelques pas un obus tombe et éclate à mes pieds; à ma droite, si près qu'il me touche, un chasseur est adossé au mur,il serre de ses deux mains sa cuisse déchiquetée dont le sang jaillit sur moi; à ma gauche un officier est à terre, le flanc ouvert, des soldats, des chevaux passent sur lui. Je suis ébloui, mes cils sont brûlés, ma vue se trouble, une odeur de poudre et de sang me suffoque, la fumée m'étouffe, mais je ne ressens aucune douleur, je ne suis pas atteint. Les balles sifflent autour de moi, elles frappent les murs avec des claquements sinistres, les toits s'effondrent crevés par les obus, le clocher de l'Eglise s'écroule.

En ce moment une masse confuse de soldats sans armes, de chariots sans conducteurs, de chevaux en liberté s'accumule dans la rue étroite du village. Les premiers fuyards atteints par les balles ou renversés par ceux qui les suivent, tombent, ils sont foulés aux pieds ,écrasés.

Les obus pleuvent sur cette foule éperdue, ils éclatent en touchant le sol, des lambeaux humains volent en l'air, des ger-

bes de sang jaillissent comme des flots de lave vomis par un volcan. De cette cohue s'élève une immense clameur, un grondement formé de cris de douleurs, de gémissements et d'imprécations.

Ces soldats terrifiés, inconscients, affolés, se précipitent sur la route de Mouzon, ils croient s'éloigner du danger, ils se jettent entre deux feux, car sur cette route de Mouzon se croisent les balles allemandes et françaises.

Devant ce péril plus grand que celui auquel ils veulent échapper, les fuyards reculent, ils cherchent à revenir dans le village, mais une poussée irrésistible leur interdit cette retraite, ils tombent, ils meurent et leurs cadavres amoncelés vont, dans un instant, servir de rempart à une poignée de braves décidés à défendre leur vie et leur honneur.

Dans l'horrible mêlée qui m'enveloppait, je crus ma dernière heure venue, fermant les yeux je revis Urt comme dans l'éclair d'un orage; dans une dernière pensée je dis adieu à mes parents et, en leur souvenir, pour eux, par un réveil de mon enfance chrétienne, j'offris à Dieu mon repentir et ma vie.

J'attendais la mort, elle ne vint pas, ma dernière heure était alors bien loin.

Je cours me réfugier dans la maison voisine, un second obus, sans doute tiré par la même pièce et avec le même pointage, traverse la fenêtre, tombe sur un lit, il n'éclate pas, la mollesse de l'édredon avait empêché l'explosion.

Presque inconsciemment je gravis les

quelques marches qui conduisent au grenier, un vieillard regardait par la lucarne il criait, il s'agitait en désespéré, à ma vue sa fureur éclate. Que venez-vous faire ici, me dit-il? Où est votre fusil? Ne voyez-vous donc pas que ces misérables fuient comme des lâches et vous aussi vous vous cachez.

— Je suis médecin, que voulez-vous que je fasse en ce moment? mais les paroles de ce vieillard me cinglaient comme un outrage. — Ce qu'il faut faire, vous allez le voir, il descend et revient armé d'un chassepot et d'une giberne ramassés dans la rue. Il ignore le maniement de l'arme je le lui apprends, cette scène n'avait duré que quelques minutes. Alors, le genou à terre, le fusil appuyé sur le rebord de la fenêtre, cet homme énergique brûle les cartouches, il m'exhorte à l'imiter, vais-je obéir et moi aussi tirer sur l'ennemi. Je regarde et, bien loin, dans la fumée, sur la lisière de la forêt je distingue les batteries dirigées contre nous. Sur la prairie qui nous en sépare sont étendus, morts ou mourants, des soldats à pantalons rouges et parmi eux, d'autres soldats, à costume foncé. Ceux-ci se couchent, se relèvent, tirent sur les batteries allemandes, je les reconnais bien ce sont les chasseurs à pied qui, le matin, sont entrés avec nous à Beaumont. Le père Allard (ainsi se nommait le vieillard (ne connaissait que le pantalon rouge, il tirait sur les chasseurs, je le détrompe et je relève la hausse de son fusil.

Mon état d'esprit est inexprimable, je suis mêlé à la lutte sans y prendre part, sans me défendre, me demandant si une balle,

l'effondrement de la maison, un éclat d'obus ne vont pas mettre un terme à mon anxiété en me blessant, en me tuant, sans que ma blessure ou ma mort puissent servir mon pays.

Je régardais, je voyais les peupliers qui bordent la route se déchiqueter sous les balles, se briser sous les obus, et sur la route et sur le champ gisaient des cadavres, se traînaient desblessés,couraient des fuyards. — Mais bientôt mes regards se portent tout près de moi, à trente mè res environ, car depuis j'ai bien souvent mesuré cette distance et j'ai passé de longues heures assis sur le revers d'un fossé près des champs où je vis un spectacle que je vais vous raconter.

Un lieutenant se tenait debout dans le champ qui borde le côté droit de la route, à quelques mètres seulement de la maison d'où je l'observais; derrière lui une petite troupe de soldats,cinquante au plus,étaient aplatis sur le sol. Je vois le lieutenant lever son sabre, il crie en avant, en avant, et à sa voix et à son exemple les soldats se lèvent, courent sur la route,la franchissent, mais des rafales de mitraille les rejettent en désordre derrière la route,dans le champ, contre la maison. Cependant ils ne reculent pas plus loin, ils se couchent de nouveau.

Le lieutenant est toujours debout, face à l'ennemi, il réitère ses appels, et, après un moment d'hésitation, les soldats entraînés par l'exemple, obéissent de nouveau à cette vaillante voix, ils se lèvent et courent vers la route, mais ils reculent de

nouveau s'étendent sur le sol et ne semblent plus vouloir se relever.

Encore une fois l'officier s'élance en avant, seul, j'entends ses appels désespérés et je le vois tomber la face contre terre. Ses soldats se lèvent, mais c'est pour fuir.

Quelques minutes s'écoulent, le feu s'éloigne, je cours vers le blessé, il gisait au milieu de la route, sa main tenait encore son sabre, sa face était à moitié enfouie dans la poussière, je le soulève, il était mort, la poitrine trouée. — Sa belle figure d'adolescent était souillée de sang et de poussière, une écume sanglante rougissait ses lèvres, déjà une pâleur livide s'étendait sur son visage et ses yeux entr'ouverts exprimaient une tristesse qui fut sans doute la dernière impression de ce cœur vaillant en voyant l'inutilité de ses efforts et le découragement de ses soldats. Je laissai retomber ce corps chaud et inerte et j'éprouvai devant cette mort une si pénible émotion qu'en vous la racontant, je la ressens encore.

Héroïque lieutenant, dont j'admirerai toujours le splendide courage, vous étiez bien le digne fils de ces soldats de la Révolution et du premier Empire qui, dans tant de combats fameux, sous la mitraille, devant les charges de cavalerie maintenaient toujours et quand même, haut et ferme, le drapeau de la France.

Qui étiez-vous, noble jeune homme? Je l'ignore; mais je sais bien que votre souvenir ne s'efface pas de ma mémoire et si un jour nous devons faire appel aux armes et à l'espérance, c'est en pensant à vous et aux

Français qui vous ressemblent que naîtra dans mon cœur l'espoir de la revanche.

Je regagne mon refuge, un officier d'état-major est adossé à la porte, je veux l'écarter, il tourne vers moi un visage à moitié détruit, sa partie inférieure a été emportée, il ne reste qu'un lambeau de langue et des chairs pentelantes, la vie semble réfugiée dans l'angoisse du regard. Ces yeux m'implorent, ils m'arrêtent je crois qu'ils font appel à un secours impossible, mais non, l'officier fouille son dolman, il en sort le portrait d'une femme il me le montre et saisissant une aiguillette de son baudrier, il la trempe dans son sang et sur ce portrait sa main défaillante, avec son sang, trace ces mots : « A toi pour toujours ».

C'était le chef d'escadron de Lac Vivier, je l'appris plus tard, qui m'avait confié ce portrait avec son adieu sanglant. Hélas ! j'avais d'autre souci que celui d'en rechercher l'adresse.

Ici ma mémore n'est plus aussi précise, je revois confusément les Prussiens entrant dans le village et faisant irruption dans mon grenier, ils se précipitent sur le pére Alard, ils lui arrachent son fusil, ils l'entraînent. On me néglige. Le dois-je à mon brassard, à mon costume noir, je ne sais. Ces soldats courent vers la fenêtre, ils y plantent un drapeau destiné sans doute à faire cesser le feu de leur artillerie. Mais pourquoi ai-je quitté cette maison? Je ne m'en souviens plus, je ne me rappelle que ma fuite éperdue dans la rue, à travers la place, parmi des blessés qu'on égorge, je vois des luttes corps à corps, j'entends des coups de feu ti-

rés à bout portant à mon côté, dans une immense clameur de vociférations désespérées et sauvages.

J'atteints la maison des sœurs, je vais y entrer; Terrillon vient aussi y chercher un refuge, il est frappé d'un coup de lance. Sa blessure ne l'arrête pas, il se précipite avec moi dans la salle dont j'ouvrais la porte, nous la refermons à la hâte sur le soldat qui nous poursuit.

Notre situation est pleine d'anxiété. De nos fenêtres nous voyons les Prussiens courir dans le village la baïonnette ou le sabre en avant, le fusil en joue; ils sont encore peu nombreux, les cadavres gênent leur marche, mais leur nombre augmente. Le moment est proche où ils vont pénétrer dans la maison, envahir la salle où nous sommes si nombreux, si pressés que nous pouvons à peine nous mouvoir.

Cette salle est remplie de soldats, d'officiers de toute arme, presque tous atteints de blessures plus ou moins graves, mais qui leur ont laissé assez de force pour se traîner dans cette maison qui leur semblait un réfuge; espoir disparu, il faut se rendre ou mourir en combattant. — Je vois les uns tirer leurs sabres, armer leurs revolvers et prendre l'attitude d'une vaillante détermination, ils veulent mourir de la mort du soldat, les armes à la main; mais d'autres, et j'en rougis pour eux, cherchent de la façon la plus humiliante à leur faire abandonner ces projets de résistance, inutiles sans doute, mais d'une si héroïque fierté, ils se traînent à leurs pieds en les suppliant de ne pas les faire massacrer.

L'exaltation de part et d'autre était arrivée à un tel paroxysme que je ne sais si une lutte fratricide n'allait pas s'ajouter à l'horreur de notre situation lorsque la porte s'ouvre, elle vole en éclats sous des coups de crosse. Un officier saxon entre, il voit les blessés, il lève son sabre dans un geste protecteur et tombe le bras brisé par une de ces balles errantes, perdues qui, dans le désordre de semblables combats, doivent souvent dévier de leur but et frapper un ami au lieu d'un ennemi. C'était sans doute une balle allemande qui atteignait l'officier saxon car depuis un moment il n'y avait plus de soldats français combattants à Beaumont.. J'ai cependant toujours cru que la balle était partie de notre salle.

Je cours à l'officier blessé, je l'étends au travers de la porte et je comprime une artère ouverte d'où jaillissait une gerbe de sang.

La présence de cet ennemi nous protégeait, les soldats allemands qui à chaque instant voulaient entrer dans notre salle, reculaient à sa vue. D'ailleurs, je le déclare volontiers, ils abaissaient leurs sabres, dès qu'ils reconnaissaient n'avoir devant eux que des blessés.

Quelques minutes ont suffi pour livrer au vainqueur ce trophée de sa victoire, ce pauvre village de Beaumont à moitié écroulé et dont les ruines fumantes recouvrent tant de morts et abritent tant de blessés. — Aux tirailleurs d'avant-garde courant en tous sens, succèdent des troupes massées en bataillons, des régiments entiers qui dans un flot ininterrompu, traversent le

village pour marcher vers Mouzon; leurs musiques jouent des marches triomphantes, des branches de chêne flottent sur leurs pièces d'artillerie, des feuilles vertes ornent leurs casques !

* * *

La bataille nous avait surpris dispersés dans le village et pendant toute la durée du combat nous ne sûmes quel était le sort de nos camarades. Vers 3 heures les Prussiens occupaient Beaumont, le feu continuait en s'éloignant vers le Nord, les détonations nous arrivaient confuses comme les grondements d'un orage qui s'en va. Hélas, avec elles aussi s'en allait l'espoir d'un retour offensif et victorieux de notre armée.

A 4 heures Fitz-James nous ralliait dans l'Ecole des Sœurs. Quelques-uns de nous manquaient à l'appel, c'étaient Tilloy, tué dans l'église, un infirmier dont le lendemain nous devions retrouver le cadavre, un aide-chirurgien nommé Remondez, qui avait le bras cassé, Terrillon qui avait reçu un coup de lance.

Notre service chirurgical va commencer, nous devons transporter les blessés dans l'Eglise et dans les maisons du village; sous ces abris, malgré leur insuffisance, nos soins pourront être efficaces.

Pour vous faire apprécier combien notre tâche dépassait nos forces, rappelez-vous une revue passée sur le champ de manœuvres de Bayonne. Quinze cents hommes tout au plus y sont réunis et cependant ils donnent l'impression d'une foule immense. S'adresser à chacun d'eux en particulier

vous semblerait une entreprise irréalisable, elle le serait bien davantage si tous ces sodats étaient des blessés, des hommes mutilés que l'on ne peut toucher sans leur arracher des cris de douleur et c'était l'œuvre que nous allions entreprendre à nous seuls car les médecins militaires, en véritables officiers, avaient,comme c'était leur devoir, rallié leurs régiments, et suivi leur retraite. Quant aux médecins allemands ils s'occupaient exclusivement de leurs blessés, et eux aussi, avaient fort à faire. Ainsi sur ce champ de bataille, à peu près dix fois plus grand que notre champ de manœuvres sont couchés plus de 2000 blessés Français et Allemands et au moins un millier de cadavres.

Groupés en ambulances volantes nous prenons des directions différentes et, pendant des heures,nous recueillons les blessés, choisissant ceux dont la guérison nous semble possible, passant sans y répondre, le cœur navré, à côté des supplications, des appels implorant une assistance qui nous semble inutile et plus vite encore nous nous éloignons de ceux qui nous supplient de mettre un terme à leurs souffrances.

La bataille continuait violente, acharnée mais elle s'éloignait de plus en plus dans la direction de Mouzon, déjà nous n'espérions plus la délivrance, à l'entrée de la nuit nous ne doutions plus de notre défaite.

A cette heure les Allemands continuaient à affluer dans le village, mais au lieu de le traverser et de marcher vers Mouzon,comme ils l'avaient fait jusqu'alors, ils s'arrêtent,ils allument leurs feux de bivouac, ils s'occupent

enfin de nos blessés et nous aident à les transporter dans Beaumont. Les malheureux blessés n'étaient guère moins à plaindre dans le village que sur la plaine, dans l'église effondrée, sur ses dalles couvertes de paille, dans les pauvres maisons de paysans, dans leurs lits dédoublés, sur les planchers, dans les cuisines. Nous les entassions même dans les plus sales écuries, et toujours côte à côte, serrés les uns contre les autres tant la place nous était mesurée.

Ces pauvres gens montraient, en général, une résignation touchante, quelques-uns nous remerciaient, tous nous adressaient cette prière « donnez-nous à boire » et comme eux, nous mourrions de soif.

Déjà l'obscurité commençait à gêner nos recherches, la nuit qui s'annonçait très noire allait les rendre difficiles, lorsque, brusquement, le village s'éclaire d'une vive lueur; des soldats, porteurs de torches, s'avancent vers nous; arrivés sur le champ de bataille ils se séparent et prennent des directions différentes. L'un d'eux me rejoint, derrière lui marchent un sous-officier et huit à dix soldats, le fusil en bandoulière et une pelle à la main.

Docteur, me dit le sous-officier, veuillez m'indiquer les cadavres que nous devons enterrer. — C'était une sage prévoyance qui ordonnait aux fossoyeurs de se mettre à la suite des chirurgiens, on évitait ainsi de déplorables méprises, car des blessés évanouis, inertes, respirant à peine, donnaient l'impression de la mort et pouvaient être enterrés vivants. — Les Prussiens me suivaient : deux soldats prenaient le corps que je leur

désignais et le transportaient là où ils allaient l'ensevelir. Ils n'avaient que quelques pas à faire car nous étions sur la lisière de la forêt, là où les Français avaient été surpris et tués, alors que groupés autour de leur feu de bivouac, ils étaient assis les uns à côté des autres. Lorsque les Prussiens avaient réunis sept ou huit cadavres, ils creusaient à côté d'eux une fosse peu profonde, ils y plaçaient les morts, côte à côte, sur deux ou trois rangs superposés et les recouvraient de terre. Alors abandonnant les pêles, ils prenaient leurs fusils et s'alignaient devant le tertre funèbre. A quelques pas en avant se plaçait le sous-officier, il portait la main gauche à son casque, levait son sabre tenu de la main droite et, suivant la nationalité de ceux auxquels il rendait les derniers devoirs, il disait : Honneur et salut aux soldats Français... ou Allemands, morts pour la patrie — Feu.

Et les soldats, le fusil incliné vers la fosse, tiraient ensemble. Cette salve de mousqueterie, cet adieu militaire, ces honneurs funèbres étaient aussi solennels, aussi émouvants dans leur simplicité que de pompeuses funérailles.

***

Scènes d'horreur, nuit lamentable, douloureuse recherche des blessés faite à la lueur des torches allemandes, je crois vous voir. Appels désespérés, gémissements des agonies, râles des mourants, soldats mutilés appelant la mort, je crois vous entendre.

Ah, dans cette nuit du 30 août, sur ce

champ de bataille de Beaumont, nous sommes descendus au fond de la détresse.

Nos aumôniers étendaient leurs mains sur ce champ de carnage, j'entendais leurs « Parce Domine » implorant la miséricorde divine, je les voyais, donnant une absolution générale que Dieu, sans doute, avait déjà accordé.

A mon côté se trouvait l'abbé Perraud. Un cadavre était étendu à ses pieds, autour de lui des mourants s'agitaient dans des convulsions d'agonie et, au loin, sur les prairies, se répétaient les mêmes scènes. Devant ces milliers d'existences qui disaient adieu à la vie, en face de ce spectacle infernal de la douleur cet homme de fer restait impassible. Il ne regardait que le ciel, et ces flots de sang étaient sans doute à ses yeux l'expiation qui en ouvrait les portes.

Pendant la bataille on remarqua son calme imperturbable : à cette heure, sur ce champ inondé de sang encore chaud, en présence de ces horreurs indescriptibles, devant cet amoncellement inouï de débris humains palpitants, son éloquence atteignait le sublime, sans que, même alors, son accent descendit à la pitié.

Le canon grondait toujours, c'était la bataille qui continuait vers le Nord.

Au delà de Mouzon, le ciel s'illuminait de rougeurs d'incendie, c'était Bazeilles qui brûlait.

Je m'étais mis à genoux... je pleurais.



Lendemain de Bataille

Nous avions passé la nuit sur le champ de bataille, les pieds dans le sang, au milieu des cadavres amoncellés, des membres hachés, des entrailles ouvertes, dans l'immense clameur des gémissements, des sanglots, des appels, des prières et avec le sentiment d'une impuissance qui associait notre découragement à tous ces désespoirs.

La faim, la soif plus cruelles que la fatigue, plus impérieuses que la pitié, nous imposaient le repos, elles nous ramenèrent à la maison des sœurs où nous attendaient nos cantines, peut-être un sceau d'eau et quelques aliments.

On avait monté nos cantines dans le grenier, la maison des sœurs était peu abîmée, elle nous offrait un abri suffisant,mais nous n'avions rien à manger, rien à boire. Les Prussiens gardaient les puits, ils ne permettaient pas d'en approcher et celui qui aurait osé enfreindre la consigne eut été reçu à coups de fusil. Cette défense si cruellement inutile était dictée par la crainte d'un empoisonnement de l'eau des puits.

Nous nous étendîmes sur nos cantines, la faim et la soif éloignaient le sommeil. Un sac était suspendu au plafond, je le détache pour m'en faire un oreiller. Quelle

bonne fortune, ce sac n'est bourré ni de laine, ni de plumes il est rempli de croûtes de pain, elles sont si dures qu'elles résistent aux dents d'un jeune homme affamé, elles ne m'en semblent pas pour cela moins appétissantes. Le duc de Fitz-James est couché à mon côté, intrigué d'un bruit qui ressemblait au grignotement que font les souris — il me demande si je croque des noix — C'est du pain, lui dis-je, parlons bas, il n'y en a pas pour tout le monde. Cependant j'invite mes voisins, et, dans la nuit noire, nous faisons un repas délicieux. Le pain est dur comme de la pierre, c'est vrai, mais il a une saveur, un parfum exquis, indéfinissables. Bartharez déclare qu'il reconnaît le goût de ces prunelles des Ardennes dont on fait du kirsch, de Fitz-James opine pour des truffes, mais comment supposer la présence de truffes dans la modeste maison des sœurs.

La clarté du jour naissant nous révéla la nature de l'asaisonnement qui nous avait si fort intrigué. Ces croûtes de pain recueillies dans les cours étaient destinées aux poules et mêlées à la colombine (excréments) du poulailler.

***

31 *août*. — Le jour se lève, nos membres endoloris répondront-ils à l'appel de notre volonté? A cette heure où commence notre mission, le sentiment du devoir nous donnera-t-il la force de vaincre notre abattement? La Providence nous fit cette grâce. Les Internes de Paris qui, la veille, avaient versé leur sang et laissé un des leurs sur le

champ de bataille, allaient, aujourd'hui, se tenir à la hauteur de leur réputation et justifier la confiance dont on les honorait : ils allaient faire ce qu'on attendait d'eux.

De Fitz-James nous avait réuni autour de lui, il partagea le village en cinq sections correspondant à nos cinq ambulances volantes.

Je choisis le quartier comprenant la maison d'où j'avais observé la bataille et où, pendant la nuit, j'avais entassé un grand nombre de blessés. Bien que très proche, l'encombrement était tel qu'il me fut difficile de l'atteindre. J'allais y entrer, des Prussiens en sortent, un vieillard tête nue, les vêtements en désordre, marche au milieu d'eux, je le frôle sur la porte étroite, il me reconnait et lève la main en signe d'adieu. C'est le père Alard qui, de la petite fenêtre, la veille, à mon côté, a fait le coup de feu, il a été pris une arme à la main, on va le fusiller, car, paraît-il, les lois de la guerre condamnent à mort ceux qui, sans être militaires, défendent leur foyer. — A côté de nous quelques détonations : le père Alard est mort.

Français à cheveux blancs, hier si indigné de la fuite de nos soldats, aujourd'hui, si calme si résolu devant la mort qui vous attendait à deux pas de votre demeure, héros obscur si grand sous vos haillons, quel exemple vous nous avez donné.

Ce paysan des Marches de Lorraine disparaissait, inaperçu comme tant d'autres, dans la tourmente qui m'avait épargné. Parmi mes souvenirs je conserve pieusement celui de ce pauvre ouvrier, vieillard

sans foyer, vivant au jour le jour et qui avait donné si fièrement sa vie. Quarante ans ont passé, la figure de cet homme me semble grandir dans le recul des années, il me semble qu'elle efface un peu de la tache, de la honte des défaillances et, je la salue, comme je saluerais la mémoire d'un ancêtre, qui serait l'orgueil de mon nom.

Sur ces entrefaites, des Allemands portant un blessé couché sur un brancard, étaient arrivés devant la maison ou j'allais entrer, ils m'arrêtent, ils me disent qu'ils ont l'ordre d'en évacuer les blessés français et de les remplacer par des blessés allemands. Ils m'apprenent que le village a été divisé en deux parties, le quartier Nord est réservé aux Allemands, on abandonne aux Français le quartier Sud : la maison devant laquelle nous nous trouvons est au nord, je ne dois pas y entrer. J'écoutais ces explications que ma faible connaissance de la langue allemande ne me permettait guère de comprendre, lorsque je sens une main qui se pose familièrement sur mon épaule et j'entends une voix bien connue qui me dit : « Comment c'est toi, Moynac, en voilà un hasard ! » et, à ma vive surprise, je reconnais dans l'officier allemand qui m'interpellait ainsi, mon camarade Schwinder, mon collègue à l'Hôtel-Dieu qui avait disparu de l'hôpital le jour de la déclaration de guerre. Il était allé à Berlin, et, aujourd'hui à Beaumont, il commandait une ambulance prussienne.

(Bien longtemps avant la guerre, la santé délicate de M. Schwinder, père de mon ami, l'avait obligé à quitter Berlin pour passer

l'hiver sous un ciel plus clément. Il se rendit à Pau et le charme de ce séjour, son heureuse influence sur le retour de ses forces, le décidèrent à y fixer sa résidence.

Son fils, élevé au Lycée Béarnais, vint ensuite étudier la médecine à Paris. Il habitait comme moi le carrefour de l'Odéon, le hasard nous réunit, des occupations et des goûts semblables nous rapprochèrent. Nous fûmes nommés dans le même concours et en 1870 nous étions tous deux internes à l'Hôtel-Dieu)

J'appréciais tous les avantages d'une semblable rencontre et Schwinder réalisa tout ce que j'en espérais, il fut ce que devait être l'ancien élève du Lycée de Pau, ou il se trouvait en même temps que nos amis MM. Lespès et Pomier, et où il obtint un prix d'honneur, enfin l'ancien interne de l'Hôtel-Dieu, de Paris. La France avait afiné le Prussien.

Tout d'abord il me laissa la maison que j'avais choisie et dont on me refusait l'entrée, il me fit délivrer une voiture d'ambulance abandonnée dans le champ voisin et lorsque je lui appris que nous mourrions de faim, il me quitta pour veiller à notre subsistance; l'intendance Prussienne y avait déjà pourvu, mais je l'ignorais.

Vers midi, après avoir organisé de mon mieux le quartier chirurgical qui m'avait été assigné, je revins à la maison des Sœurs, c'était notre centre de réunion, je racontais à mes camarades l'heureux hasard qui avait conduit Schwinder à Beaumont et ses bonnes dispositions à notre égard.

Nous allions nous mettre à table lorsque

je le vois entrer : Ne vous dérangez pas, nous dit-il d'un ton dégagé, ce n'est pas un ennemi qui se présente c'est un camarade, je viens dîner avec vous et, il s'assied à mon côté, comme s'il reprenait sa place ordinaire à la salle de garde de l'Hôtel-Dieu.

Il ne sentait pas l'indélicatesse d'un semblable procédé, un silence glacial le lui fit comprendre, je vis son visage se contracter devant cet affront que ne méritait pas une simple faute de convenances et un manque de tact. Quant à moi je ne voulais pas froisser un ennemi qui était un camarade animé des meilleures intentions, ainsi qu'il venait de m'en donner des preuves, et je me disposais à effacer la fâcheuse impression de cet accueil. Mais en ce moment, Schwinder se levait en disant : « C'est trop injuste, je vais être traité de Français par mes compatriotes, et vous, pour qui je m'expose aussi ouvertement, vous, à qui je tendais une main amie, vous me remerciez par une cruelle offense, je m'en souviendrais.

Asseyez-vous donc Schwinder, lui dis-je, comprenez notre susceptibilité, on ignore ce que vous avez fait pour nous.

Malheureusement l'attitude de mes amis devenait provocante, Mollien tournait le dos à Schwinder, de Fitz-James avait levé son couvert.— Extrêmement contrarié de ces procédés blessants, je dis à voix basse à Bartharez, « nous sommes insensés, Schwinder se fâche, nous allons perdre un concours précieux, trouve les paroles capables de le calmer. » Alors de sa voix persuasive, le gascon lui dit : « Schwinder je fais appel à notre amitié, à notre confra-

ternité d'internes, comprends notre situation, nous sommes des vaincus, vas-tu nous abandonner dans notre détresse, une susceptibilité exagérée est excusable chez nous, elle ne le serait pas chez toi. — Ah, si tu avais devant toi des vainqueurs, ce n'est pas seulement à leur table qu'ils te convieraient, ils t'ouvriraient leurs bras, ils t'embrasseraient comme on embrasse un ami. »

Schwinder salua Bartharez, il me tendit la main et sortit de la salle sans ajouter un mot. Pendant son séjour à Beaumont, je fus le seul auquel il adressait la parole, il était reconnaissant de mon attitude..

Sans croire abaisser le moins du monde ma dignité, je la rendis plus affectueuse, Schwinder et moi nous étions bons amis avant la guerre et j'avais un grand service à lui demander. Mes parents savaient que j'étais attaché au 5e Corps, les journaux devaient leur avoir appris notre défaite, je désirais bien vivement les rassurer sur mon sort. Je priais Schwinder de s'employer à leur faire parvenir ces simples mots écrits en lettre ouverte « Je suis sain et sauf, mais prisonnier. » Il y mit tant de diligence que ma famille apprit à la fois notre défaite et mon salut.

Je reviens au 31 août. — La bataille continuait au loin, au delà de la Meuse, vers Bazeilles. Des troupes allemandes traversaient constamment notre village, leurs chants de triomphe, les branches de chêne piquées sur leurs casques, les musiques auxquelles les fifres et les tambourins donnaient les accents joyeux des fêtes villageoises, célébraient leur victoire, les ruines

de Beaumont, sa ceinture de cadavres, nos armes et nos canons abandonnés dans les champs, étaient les trophées de leur triomphe.

Un régiment s'était arrêté à Beaumont, il y avait planté ses tentes. Dans l'après-midi, l'appel des clairons, les sonneries qui leur répondent, indiquent que ce régiment lève le camp. Il va sans doute suivre vers Sedan les troupes qui l'ont précédé, mais non, les soldats s'allignent dans la rue et sur la route de Belval, ils sont rangés en double haie de parade, l'arme au pied, comme s'ils allaient être passés en revue, ils attendent.

Alors dans le lointain nous entendons des hourrahs, ils se rapprochent. Un escadron de cuirassiers blancs, le pistolet au poing, fait son entrée dans le village, les soldats qui bordent la route présentent les armes. Ces cuirassiers précèdent un état-major extraordinairement brillant, la richesse des costumes, la beauté des chevaux, les casques d'or à plumes blanches en démontrent l'importance. Elle ne saurait être plus grande, car au milieu des officiers et des généraux nous distinguons trois hommes qu'à Paris les journaux illustrés nous ont fait connaître, ce sont Bismarck, de Moltke et le roi de Prusse. Ils traversent le village sans s'y arrêter, ils marchent, vers Sedan.

C'est ainsi qu'autrefois escorté de ses maréchaux le Grand Napoléon entrait dans les capitales des peuples vaincus, en ce moment, sous nos yeux humiliés, défilait leur revanche.

Quel contraste entre le triomphant appareil de ce cortège royal et le tableau lamen-

table, qu'il y a trois jours, m'avait offert notre Empereur malade, lointain, résigné, nos soldats anéantis, démoralisés.

Et cependant ces Teutons, ces hommes du Nord à qui leur stature, leur arrogance, leur victoire, l'acier de leurs armures, les panaches de leurs casques, donnaient un aspect si guerrier, avaient jadis été vaincus par la souplesse, l'ardeur, l'intelligence de nos petits soldats. Mais alors un chef entraînait, exaltait, dirigeait leur courage et aujourd'hui on n'avait su que l'éteindre.

1er *septembre.* — Pas de nouvelles de l'armée, la bataille s'éloigne, nous n'entendons plus le canon. La journée entière est consacrée à la chirurgie.

2 *septembre.* — Des hulans au galop arrivent à Beaumont, ils frappent aux portes, ils poussent des exclamations dans lesquelles je distingue les mots: « Empereur, victoire, Sedan.»

Anxieux de cette joie débordante de nos ennemis qui me présage notre défaite, je me mets à la recherche de Schwinder, lui aussi me cherchait. Il prend ma main dans les siennes et me dit : « L'armée française est prisonnière, l'Empereur a rendu son épée, la guerre est terminée. » Et si nous gardons le moindre espoir, le plus cruel des spectacles va bientôt nous l'enlever, un immense convoi formé par des milliers de soldats traverse Beaumont, ce sont des prisonniers on les conduit en Allemagne. Ils passent sous nos yeux, ils sont exténués, hâves, couverts de poussière, sans armes. C'est un troupeau dépenaillé, lamentable, que pique la lance des hulans lorsqu'il s'arrête, trébuche ou tombe. — Finis Galliœ.



Les braves gens

Lettre d'un Breton

L'armée de Chalons n'existe plus.

Les enthousiasmes du départ, les marches, les manœuvres, les journées couleur de sang, les nuits de flamme, tout cela est déjà passé. Aujourd'hui ce sont les ardeurs des fièvres brûlantes, les palpitations des cœurs affolés, les hoquets des respirations haletantes,les douleurs des plaies infectées, des membres brisés et les odeurs d'abattoir que les batailles exhalent vers le soir.

Tristes épaves de la déroute, blessés qui tendez vers nous vos mains suppliantes, gémissements qui nous appellez, nous voici, ce ne sont ni des ennemis qui panseront vos blessures, ni des étrangers indifférents que vous verrez à vos chevets, ce seront des frères d'armes, malheureux comme vous, mais qui sauront faire taire leur douleur pour vous parler de guérison,d'espoir, de retour au foyer, et leurs pensées s'envoleront avec les vôtres vers l'avenir lointain, vers les jours futurs où la fortune nous sera moins cruelle.

La surprise et la déroute de Beaumont ne doivent pas nous faire oublier l'attitude énergique des régiments, des soldats isolés

qui soutinrent la lutte et la prolongèrent jusqu'au soir, en ne cédant qu'à l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi.

Laissez-moi chercher une consolation dans le rappel de quelques faits d'armes qui furent à notre honneur, je ne puis, à regret, en citer qu'un ou deux et je ne sais lesquels choisir car parmi les morts inconnus dont je crois voir encore les tombes éparses autour du village, parmi les blessés dont j'ai entendu les récits ils furent nombreux ceux qui, dans la grande mêlée du désastre ne connurent ni la panique, ni le découragement, ceux qui dans la fuite générale conservèrent l'énergie militaire, attendant la mort bien en face, servant leurs pièces jusqu'aux dernières cartouches.

Parmi les régiments du 5e Corps qui eurent le temps de courir aux armes, l'un surtout se distingua par sa ténacité et l'opiniâtreté de sa défense, ce fut le 88e de ligne composé en grande partie de Bretons et d'Alsaciens. La veille,à Nouart, il s'était trouvé presque seul en face des Saxons : nous avions soigné ses blessés dans le château de Belval.

Lorsque, à Beaumont, notre armée fut surprise, le 88e était campé entre le village et la Meuse, il avait couru aux armes, pris ses positions et bien que gênê par l'éloignement, par les fuyards qui se jetaient entre lui et l'ennemi, son colonel de Courty avait habilement dirigé ses feux.

Vers une heure, les Prussiens entrèrent dans Beaumont, le 88e se mit à tirer à toute volée sur le village, il nous fit courir de

grands dangers, c'est vrai, mais il sema les rues de cadavres ennemis.

Il lutta jusqu'au soir, la retraite du 5e Corps l'abandonna sur la rive gauche de la Meuse, et lorsqu'alors il voulut à son tour, franchir le pont de Mouzon, ce pont était occupé par l'ennemi; le 88e se trouvait ainsi séparé de son corps d'armée, il était prisonnier; je vous dirais plus tard comment il mourut plutôt que de se rendre.

Si, malgré notre surprise, les Prussiens mirent une heure à s'avancer de la forêt jusqu'au village dont ils n'étaient séparés que par 1200 mètres; s'ils durent combattre l'après-midi entière pour franchir la courte distance qui s'étend de Beaumont à Mouzon, c'est que les vieux régiments qui comptaient encore dans leurs rangs des soldats, des officiers de Crimée et d'Italie, imprégnés de l'esprit militaire et fidèles aux traditions françaises, luttèrent jusqu'à la mort. Ils se battaient sans guides, sans espoir, pour l'honneur, pour la patrie, pour le drapeau et leur héroïsme reste enseveli dans l'oubli. Honneur à eux!

Après les régiments, voici les soldats.

Le lendemain de la bataille je découvris par hasard, dans le grenier d'une petite maison, quelques soldats du 68e, ils étaient une dizaine sous le toit en ruine, les uns morts, les autres expirants. L'un d'eux, couvert de sang me demande un verre d'eau. L'impassibilité de ce blessé, sa résignation m'émeuvent, j'examine ses blessures, elles sont nombreuses, je ne les crois pas mortelles et, en effet, ce soldat survécut.

Je causais souvent avec lui. Il me ra-

conta qu'au moment de la surprise il se trouvait dans le village avec quelques-uns de ses camarades. Ne pouvant rallier leur régiment, mais décidés à se défendre, ils s'étaient réfugiés dans la maison où je l'avais trouvé. Le plus adroit d'entre eux tirait sans interruption par une meurtrière creusée dans le volet, ses camarades chargeaient les armes et les mettaient entre ses mains.

Leur défense se prolongea jusqu'à leur mort, lui seul survivait et s'il n'avait pas continué à se battre, c'est que ses jambes brisées l'immobilisaient sur le sol. Il avait pendant longtemps, pendant un jour et une nuit, espéré un secours mais personne n'était entré dans ce grenier et, lorsque j'y pénétrais le pauvre blessé avait perdu toute espérance, il attendait la mort avec une résignation dont ma longue carrière ne m'a donné que peu d'exemples.

J'écoutais avec admiration ce soldat me racontant simplement les peripéties de sa défense, les heures encore plus terribles qui la suivirent, enfin un de ces mille drames dont sont faits les batailles. Sa modestie ne soupçonnait pas qu'il était le héros d'un de ces faits d'armes dont nos villes immortalisent le souvenir en gravant leur nom sur les plaques de marbre de leurs rues et de leurs monuments.

Je remplirais des pages à raconter ce que je vis sur la prairie sanglante, ce que j'entendis dans mes journées d'ambulance, au chevet de ces soldats qu incarnaient la conception du devoir et la fidélité à leur drapeau. Dans la société de ces humbles et lo-

yaux serviteurs, j'oubliais l'horreur de la déroute, je fermais les yeux, je perdais le souvenir des tristesses et ce m'était une douce consolation d'écouter les récits, les espoirs des cœurs vaillants où je sentais comme dans le mien battre l'amour de la patrie.

Ah si au lieu d'éteindre leur énergie, de briser leur élan, de les livrer à l'ennemi épuisés et découragés on avait dès les premiers jours, sur la frontière, utilisé leur vaillance dans l'offensive conforme aux qualités de leur race, groupé leurs efforts au lieu de les disperser, exalté l'orgueil de leurs anciennes gloires, confirmé par des premiers succès leur confiance dans leur invincibilité, que serait-il advenu?

Et qu'avait-on fait?

A Bitche, le 6 août, d'abord par une inaction inexplicable, pendant que le 1er corps se battait seul à Reischoffen, puis par une retraite affolée devant un ennemi qui ne nous poursuivait pas.

A Chalons par un incendie inutile qui nous enlevait nos subsistances :

A Reims par une manœuvre commandée par la politique, condamnée par les lois militaires :

A Rethel par l'hésitation, les lenteurs d'une marche qui aurait dû être foudroyante :

A Beaumont par une insouciance que notre lassitude pouvait seule expliquer sans l'excuser.

Enfin par toutes ces fautes réunies, par leur fatal enchaînement on nous avait li-

vrés en victimes, au lieu de nous lancer en soldats !

Mais puis-je aussi bien qu'en les laissant parler eux-mêmes vous dépeindre les sentiments de ces braves Français, je choisis un exemple au hasard, il vous apprendra ce qu'étaient ces soldats.

Quelques jours après la bataille je me trouvais auprès d'un soldat breton qui était à ses derniers moments, voici ce qu'il me pria d'écrire à son Yvette.

Je voudrais vous faire partager l'émotion que je ressentis en écrivant sous la dictée du mourant les lignes qui vont suivre, mais ma sensibilité émoussée retrouvera-t-elle l'accent de cet adieu ? J'espère, au moins vous en donner la pensée.

Lettre d'un soldat Breton

Yvette je puis enfin t'écrire, c était mon désir de tous les instants. Ce soir, le chirurgien qui me soigne m'a demandé si je n'avais rien à faire dire à ma famille et c'est à lui que je dicte cette lettre.

Pauvre Yvette je ne te reverrais plus, ce ne sont pas des nouvelles c'est un adieu que je t'envoie et, avant que cette lettre n'arrive au village, je n'existerais plus. Je veux que tu saches comment je meurs, il me semble qu'ainsi mon souvenir te restera plus durable et plus cher. Je meurs en soldat, que cette pensée console ta douleur

Nous étions à Beaumont épuisés par la faim et la fatigue et, au moment où nous nous en doutions le moins, les obus et les

balles sont tombés sur nous. Il y a eu un instant de vilaine panique, cela n'a pas duré longtemps, mon capitaine nous ralliait, il nous criait : « à moi les gars de Ploermel...,la hausse à 500 mètres... tirez vers le bois » et la pointe de son sabre dirigeait notre feu.

Mes camarades tombaient à mes côtés, je les ai vu étendus, couchés, sanglants. Au milieu de nous le capitaine toujours debout, impassible, nous exhortait, il nous appelait par notre nom, son exemple ranimait nos cœurs et comme lui, nous nous tenions fermes sous le feu. Tout à coup il a laché son sabre, il est tombé d'abord à genoux, puis la face contre terre, je courus à lui, il expirait et j'entendais sa voix presque éteinte murmurant encore : « Ploermel... cinq cents mètres. »

J'ai voulu le soulever, c'est alors que j'ai ressenti comme un violent coup de poing dans la poitrine, le sang me montait à la gorge, il m'étouffait et je n'ai plus rien vu, rien senti, rien entendu.

Quand je suis revenu à moi, il faisait nuit, des Prussiens approchaient une lumière de mon visage, nous étions donc vaincus !

Il y a de cela une semaine, je ne veux pas te parler de ces journées, tu en aurais trop de peine. Ah si je t'avais eu auprès de moi, mon Yvette, tu m'aurais sauvé, toi qui savais si bien me consoler, me dorloter, me parler de ta douce voix comme si tu parlais à ton enfant. Hélas tu étais bien loin, ma pensée seule était avec toi, mais dans ma fièvre, dans mes rêves, dans mon dé-

lire je te voyais, je t'entendais me gronder comme tu le faisais autrefois quand je refusais de me soigner.

Avant de te quitter pour toujours je veux te dire que ma vie a commencé le jour où je t'ai connue, je t'aime, je n'ai aimé que toi mais jamais comme à cette heure. Je suis au seuil de la mort, je ne regrette que toi.

Je tiens ton portrait dans ma main, je le regarde et je vais rendre mon âme à Dieu en souriant à mon Yvette avec laquelle j'aurais tant souhaité vivre longtemps et à qui il me faut si vite dire adieu.

Je n'ai, comme seul héritage, que mon nom à te laisser, tu le garderas, n'est-ce pas Yvette, tu ne le changeras pas? Ma mort l'anoblit, me dit le bon Curé qui, en ce moment, récite à mon chevet les dernières prières et calme mon agonie, en mouillant mon front avec de l'eau bénite.

Quand tu reviendras dans le bois de Ploermel cueille-y des fleurs comme autrefois nous en cueillions ensemble. Quand tu t'agenouilleras sur les dalles de l'Eglise, rappelle-toi le jour où nous fûmes unis. Quand le soir tu seras seule auprès du vieux foyer, pense au soldat qui est mort à Beaumont en prononçant ton nom.

J'aurais voulu t'envoyer un souvenir de ma dernière heure, une épaulette, un galon, un bouton de mon uniforme, mais tout a disparu, je n'ai que ton portrait, c'est le scapulaire que j'ai toujours porté sur mon cœur, je dépose un baiser sur ton visage chéri, j'y laisse la trace de mes lèvres, tu y poseras les tiennes Yvette, en donnant une

pensée à celui qui t'aimait. On m'a promis de prendre ce portrait sur ma poitrine qu'il n'a jamais quitté et de te le faire parvenir avec la médaille que tu me donnas à mon départ de Ploermel.

La vie m'échappe,ce n'est que mon désir de te parler encore qui l'empêche de s'éteindre.

Adieu, ma Miette, ma chère Bretonne, ne pleure pas... je te dis de ne pas pleurer et les sanglots m'étouffent, ils couvrent ma voix mourante... j'avais pourtant encore bien des choses à te dire, mais, c'est fini... adieu.

Prie pour moi Yvette, Dieu ne refusera pas à tes prières de nous unir au ciel comme nous l'étions sur terre... n'oublie jamais qu'en mourant pour la France je meurs aussi pour toi, je vous confondais dans mon amour.

Encore un adieu Yvette... le dernier



Derniers détails sur la bataille de Beaumont

Nos derniers entretiens sur la bataille de Beaumont ont été consacrés à des souvenirs personnels, je crois devoir les compléter par une courte description des combats qui, dans l'après-midi du 30 août, se livrèrent entre Beaumont et la Meuse.

La bataille de Beaumont comprend deux phases. La première fut, comme vous le savez, une surprise, elle permit aux Saxons d'anéantir, presque sans coup férir les troupes du 5e Corps placées entre la forêt et le village. Cette attaque si imprévue commença à Midi et demie et se termina, une ou deux heures plus tard, par l'entrée des Saxons à Beaumont.

La deuxième phase, c'est-à-dire la véritable bataille doit s'entendre de la lutte que les débris du 5e Corps soutinrent contre l'armée allemande toute entière car, à cette heure, les Saxons avaient été rejoints par les Prussiens et par les Bavarois. Commencé vers trois heures, elle se termina vers sept heures par notre défaite, notre refoulement au delà de la Meuse et l'occupation du Pont de Mouzon par les Prussiens.

J'ai longuement raconté la surprise de

Beaumont, je vais, plus brièvement parler de la bataille. Je ne l'ai pas vue, n'ayant pas quitté Beaumont, je vais répéter en les résumant, les récits que m'en firent les officiers blessés que je soignais, je vais surtout vous donner les renseignements que je recueillis sur le champ de bataille lui-même, un jour où je le parcourus en compagnie du Lt-colonel du 30e de ligne, M. de Bobillier.

***

Une après-midi du mois d'octobre je passais à cheval sur la place de Beaumont, quelques blessés, entr'autres le colonel de Bobillier, y promenaient leur convalescence. — Si j'avais un cheval j'aurais grand plaisir à vous accompagner me dit le Colonel, nous irions ensemble revoir le champ de bataille et la ferme où j'ai été blessé. — J'offris au Colonel un cheval appartenant à mes amis les Drs Anglais (dans un instant je vous parlerais de ces Anglais) et le Colonel et moi nous dirigeâmes nos pas vers les lieux où, un mois auparavant, s'était livrée la deuxième phase de la bataille, celle que je vais raconter.

Nous prîmes la route de Letanne, hameau dont les maisons bordent la rive gauche de la Meuse. — C'est dans ce village, me dit le Colonel, qu'entra vers quatre heures le Prince de Saxe. En prenant cette position les Saxons nous enfermaient entre la Meuse et l'armée allemande. Cette armée décrivait un demi-cercle, les Saxons en formaient l'aile droite, les Prussiens le centre, les Bavarois l'aile gauche, la Meuse était

la corde qui soutendait ce demi-cercle et complétait notre investissement.

Avant de se jeter sur nous pour nous précipiter dans le fleuve, l'ennemi voulut se défaire de notre artillerie. Il disposait de vingt-cinq batteries, aussi lui fut-il facile de détruire nos canons très inférieurs en nombre et en portée. Mais le 5e Corps comptait de braves régiments et, malgré notre infériorité numérique et la perte de notre artillerie, nous étions résolus à combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Nous prîmes position sur les collines et dans les bois que vous voyez d'ici, nos feux arrêtaient l'ennemi, nous tenions bon depuis plus d'une heure, sans désavantage, sans perdre un pouce de terrain, brûlant de nous lancer dans une offensive que malheureusement notre petit nombre ne nous permettait pas. Bien au contraire, de Failly, jugeant la lutte trop inégale, nous fit reprendre la marche de retraite sur Mouzon, le pont qui, en ce point, traverse la Meuse était encore en notre pouvoir.

En ce moment, le Colonel et moi nous longions la Meuse et nous entrions dans le bois de Givodeau. Ce bois, dit le Colonel me rappelle un cruel souvenir c'est ici, qu'affaibli par la perte du sang qui coulait de mes blessures, je tombais de cheval, c'est au pied de cet arbre que je dis adieu à mes soldats qui voulaient m'emporter et que je leur ordonnais de m'abandonner.

Mes souvenirs personnels s'arrêtent là ajouta le Colonel, mais je vais vous raconter les dernières phases de notre agonie. — Le 11e et le 88e de ligne étaient laissés en ar-

rière-garde dans le bois de Givodeau, grâce à leur énergie et à la protection du bois, ils maintinrent l'ennemi assez longtemps pour permettre à de Failly de mettre un certain ordre dans sa retraite.

Alors aussi nous arrivait un secours inespéré, le général Lebrun, campé avec son corps d'armée sur la rive droite de la Meuse, voyait des hauteurs qui, en ce point, dominent le fleuve, notre situation critique et il venait à notre aide. — Déjà un brigade, c'était je crois, la brigade Cambriels, avait traversé le Pont, elle entrait en ligne et l'arrivée de ces troupes fraîches ranimait les énergies défaillantes, elle ramenait au combat ceux qui allaient l'abandonner.

Par malheur Mac-Mahon lui aussi se trouvait à Mouzon, or son seul objectif étant de hâter la retraite, il arrête les régiments qui marchent à notre secours, il dépêche à Cambriels un aide de camp avec ordre de le faire retrograder et de le rappeler sur la rive droite.

On nous sacrifiait; notre artillerie, aux trois quarts détruite, manquait de munitions, nos troupes étaient dispersées, sans cohésion,sans un commandement énergique propre à grouper et à diriger leurs efforts.— Les Prussiens se rendent compte de nos flottements et de nos hésitations, ils jugent le moment opportun pour nous écraser par une violente offensive et ils se lancent à l'assaut des positions que nous défendions depuis plus de deux heures. Accueillis par une vive fusillade ils reculent, reviennent dans les bois, ils appellent les Saxons à leur aide et, avant de reprendre l'offensive,

ils attendent l'arrivée de leurs alliés, toutefois leurs efforts réunis ne parviennent ni à nous écraser, ni à nous envelopper, ni à couper notre ligne de retraite.

Notre situation n'était donc ni désespérée, ni même très mauvaise, nous n'étions ni repoussés ni entamés, nous maintenions l'ennemi. la nuit approchait et nous allions effectuer une retraite régulière, nous pouvions du moins l'espérer.

Malheureusement si l'aile gauche et le centre du 5e Corps résistaient honorablement, il était loin d'en être ainsi de son aile droite, elle pliait, elle reculait, abandonnait toutes ses positions, perdait toute son artillerie, elle fuyait en désordre. — Acculés à la Meuse les fuyards se bousculaient, s'écrasaient, s'entassaient sur le Pont de Mouron, où se jettaient dans le fleuve et y trouvaient la mort. Devant cette déroute, le général Lebrun n'obéit plus aux ordres du Maréchal, il prend sur lui d'envoyer de nouveau le général Cambriels sur cette rive droite dont il revient. La brigade Cambriels repasse le pont, mais elle se heurte à une telle masse de fuyards que son offensive est brisée et, en ce moment quinze batteries allemandes (90 canons) prenaient position sur les hauteurs et creusaient dans nos rangs de sanglantes tranchées.

De Failly se voit perdu, l'ennemi s'avance vers le pont, s'il s'en empare, notre retraite est coupée, nous sommes pris. Une brigade de cavalerie, composée des 5e et 6e Cuirassiers, est massée sur le bord de la Meuse, de Failly leur ordonne de charger. — Je ne dépends pas de vous, général, ré-

pond le colonel du 6e Cuirassiers, je n'obéis qu'aux ordres de mon chef direct et il n'est pas ici. — Je viens à votre aide, reprends crânement le Colonel de Contenson et, se tournant vers ses soldats il leur crie : Cuirassiers suivez-moi... charge à fond... au galop et il s'élance le premier; cet élan de superbe bravoure entraîne le régiment, c'était le 5e Cuirassiers. —

Aussi héroïque que celles de Reischoffen et de Morsbrorn cette charge est encore plus inutile, les cavaliers ne sont pas arrivés sur l'ennemi qu'une grêle de projectiles renverse les chevaux, perce les cuirasses. Le colonel de Contenson est tué, ses officiers, ses soldats tombent autour de lui, les escadrons tourbillonnent sous la mitraille.

Quelques chevaux affolés font volte-face et, avec cet instinct d'imitation bien connu des cavaliers, d'autres chevaux les suivent, ils n'obéissent plus à leurs maîtres, ils sont emballés, une partie de la charge se retourne à fond de train vers le pont de Mouzon.— Ce pont est encombré de soldats s'entrecroisant dans des directions opposées, les uns fuyant vers Mouzon, les autres marchant en sens inverse vers la rive gauche de la Meuse. — Les chevaux tombent sur cette cohue, ils la culbutent, ils s'abattent, l'encombrement est inouï.

A droite et à gauche du pont d'autres chevaux se jettent dans la rivière, les uns disparaissent ensevelis dans les flots, d'autres atteignent la rive mais ils ne peuvent grimper l'escarpement des berges, le courant les entraîne vers les lignes Prussiennes où les tirailleurs les fusillent à bout por-

tant. C'est à peine si quelques cuirassiers pénètrent dans les rangs ennemis, ils y trouvent la mort en ne causant à leurs adversaires que des pertes légères. Le 5e Cuirassiers n'existe plus, il a été détruit dans la charge ou noyé dans la Meuse et son sacrifice nous a été plus nuisible qu'utile.

Au moment où le Colonel de Bobillier achevait de me raconter cette charge émouvante et lamentable, nous arrivions à la ferme de Villemontry.

Après un instant de silence, M. de Bobillier reprit ainsi sa narration. « Je vous ai dit, mon cher Docteur, que l'aile gauche et le centre du 5e Corps placés entre Beaumont, Letanne et la Meuse combattirent l'après-midi entière sans trop de désavantage. Vers 5 heures nous tenions encore, nous défendions avec succès cette ferme de Villemontry où nous nous trouvons en ce moment et où je fus blessé. Mais les diverses parties constituantes d'une armée sont solidaires et notre sort était lié à celui de notre aile droite. Or, je vous le répète, moins heureuse que nous, cette aile droite faiblissait, elle reculait et sa défaite rendait notre situation extrêmement périlleuse.

En effet, à cette aile droite du 5e Corps incombait la défense du pont de Mouzon, en abandonnant ce pont, elle nous enlevait notre seule voie de retraite. — Nous n'avions qu'une chance de salut, nous devions nous retirer précipitamment, gagner de vitesse les Prussiens et atteindre le pont avant qu'ils ne s'en soient rendus maîtres.

Nous effectuons notre retraite par éche-

lons, mettant à profit chaque accident de terrain, brûlant nos dernières cartouches et nos regards anxieux se portaient vers Mouzon dont l'ennemi approchait avec une effrayante rapidité. — Allions-nous être enveloppés et obligés de nous rendre ou de nous jeter dans la Meuse. C'était fort à craindre.

Par bonheur quelques bataillons, entr' autres plusieurs compagnies de mon 30e de ligne, s'étaient embusqués dans les maisons qui bordent le fleuve, ils comprirent qu'il fallait à tout prix retarder la marche de l'ennemi, garder le pont, au moins encore une heure, pour nous permettre de traverser la Meuse et de rallier sur la rive droite, sous la protection du fleuve et du gros de l'armée, nos débris épuisés et épars. — Ces braves gens retrouvèrent dans l'immensité du danger, dans la camaraderie des armes, le courage des anciens jours, ils se sacrifièrent pour nous sauver.

C'est grâce à eux, c'est grâce aux généraux de Failly, l'Abbadie, Abatucci qui, donnant l'exemple, combattent en simples soldats, au maréchal lui-même qui placé sur la rive droite de la Meuse, fait mettre en batterie l'artillerie de réserve, c'est grâce à tous ces concours que nous eûmes le temps de traverser la rivière. — Notre défaite, notre fuite furent déplorables mais moins deshonorantes qu'une reddition.

Il termina en ces termes : Il était sept heures du soir, nous venions à peine de passer le pont quand les Prussiens s'en emparent. Nous entrions à Mouzon, les Prussiens nous poursuivaient, nous leur faisons face

et devant nos feux et notre attitude ils reculèrent. Jugeant leurs succès suffisants ils ne renouvelèrent pas leur attaque, ils se bornèrent à barricader le pont et à cesser le feu.

La bataille de Beaumont était finie, commencée par une surprise, elle se terminait par un désastre.

Le 5e Corps avait perdu 4 ou 5000 hommes et à peu près toute son artillerie, il était démoralisé, désorganisé, éparpillé, ses débris erraient parmi les divisions du 7e Corps, il était enfin incapable de rendre le moindre service.

Tel fut le récit du Colonel de Bobillier, je l'ai abrégé, j'en ai supprimé bien des détails, il faudrait être militaire et avoir une carte sous les yeux pour en comprendre la signification et en apprécier l'intérêt.



Les Médecins Anglais

10 Septembre. — Deux grandes voitures sont arrêtées sur la place de Beaumont, des domestiques en livrée détellent les chevaux. — A côté des voitures se tiennent quatre Messieurs corrects, distingués, vêtus en gentlemen. Cette absence d'uniformes me surprend : depuis un mois j'ai vu les costumes militaires les plus variés, mais pas un habit bourgeois. — Je m'approche, j'entends des mots anglais, les voitures portent des inscriptions anglaises.

Etes-vous médecin, me demande un des Messieurs? Il s'exprime en français mais son accent ne laisse aucun doute sur sa nationalité britannique. — Certainement, Monsieur, lui dis-je, qu'y a-t-il pour votre service? — C'est nous, qui venons vous offrir les nôtres, nous aussi nous sommes des mépecins : la Croix Rouge anglaise offre notre assistance aux médecins français qui soignent les blessés de la bataille de Beaumont. — Celui qui me parlait était un homme jeune, à peu près de mon âge, il ajouta : Permettez-moi de vous présenter mes camarades, MM. Scott, Walker, Hastings et de me présenter moi-même, je suis sir Connoly Bloomfields, (ce nom se prononce Bloumfild) je dirige notre petite ambulance.

M. Bloomfield lui dis-je je ne suis pas qualifié pour vous recevoir, je vais vous conduire à mon chef, le Dr Pamard, il vous souhaitera le welcome et vous exprimera notre reconnaissance. Veuillez déjà accepter mes remerciements pour votre acte de confraternité; nous y sommes d'autant plus sensibles que notre situation est bien précaire et votre assistance va nous être précieuse.

Le Dr Bloomfield, chef de l'ambulance anglaise, était un gentleman de taille élevée, ses cheveux blonds, son teint clair, ses yeux bleus à reflets d'acier, ses traits distingués, étaient ceux du plus beau type anglais. La courtoisie parfaite mais hautaine de mon confrère d'Outre-Manche éloignait toute familiarité, elle semblait fermée aux expansions, ce fut ma première impression, elle devait singulièrement se modifier.

Au Quartier latin, sa « respectability » toujours en éveil, eut été qualifiée, par les uns, de poseuse, par les autres elle eut été admirée comme le plus parfait modèle de l'élégance Anglaise.

Si tout le monde connaissait le Professeur Guyon il me suffirait de dire que sir Bloomfield lui ressemblait. Chez tous deux le regard avait un cachet indéfinissable révélant l'homme supérieur; ce regard s'élevait, se portait au loin comme absorbé dans des contemplations inaccessibles à nos yeux et à nos pensées. Toutefois l'expression si délicieusement affectueuse de l'illustre chirurgien français était, chez l'Anglais, froide et dominatrice.

A cette exception près, c'étaient la même beauté dans les traits, la même taille élevée, svelte, élégante, la même courtoisie, la même correction dans le langage, la même noblesse de sentiments, c'était, enfin, cette distinction de race qui ne s'acquiert pas, qui ne se décrit pas, mais qui étend son charme sur tout ce qui l'entoure.

J'étais plus matinal que Bloomfield, aussi j'allais le prendre dans sa chambre, car nous commencions notre travail par les opérations décidées la veille et nous nous prêtions une mutuelle assistance. Il m'a souvent impatienté par les soins extrêmes qu'il donnait à sa personne et par la lenteur de sa toilette. Il me semble le voir effiler ses moustaches, diviser ses cheveux en deux parties égales, brosser ses mains avec de la pâte d'amandes, limer ses ongles, passer en revue tous les objets brillants qui garnissaient son nécessaire. Lorsque je voulais hâter ces impatientants préparatifs en demandant « Son Excellence sera-t-elle bientôt prête? » Mon élégant confrère me répondait en souriant : Oh yes, my dear » sans pour cela sacrifier le moindre détail.

Bloomfield apportait aux opérations et aux pansements la même délicatesse, la même propreté raffinée que nous trouvions alors trop minutieuses et qui sont devenues les règles capitales de la chirurgie moderne.

J'ajoute que Bloomfield était l'assistant de Sir Robert Lister, chirurgien déjà à cette époque très estimé en Angleterre et dont le nom devait, quelques années plus tard, devenir célèbre dans le monde entier.

Bien différent était M. Scott. Ce joyeux confrère d'Outre-Manche était un véritable gascon Anglais : plein d'humour il faisait, avec son chef sir Bloomfield, un contraste des plus plaisant.

M. Scott était un homme de taille moyenne et de chairs rebondies, son maintien plein d'importance et de satisfaction prenait, grâce à une casquette inclinée sur l'oreille, un air pimpant et fanfaron

Lorsque son chef lui adressait la parole, aussitôt en signe de respect, il touchait de son doigt le bord de cette casquette, avec tant de délicatesse qu'il n'eut pas blessé une mouche que le hasard aurait conduite en cet endroit. Ses traits, un peu vulgaires étaient éclairés par deux petits yeux gris, vifs, perçants, obliques comme ceux d'un renard et semblant rechercher l'impression que pouvait faire les discours de leur maître, car M. Scott était un beau ou du moins un grand parleur. Son double menton, soigneusement rasé était toujours cerclé d'un faux-col droit, haut, raide et luisant comme une plaque de zinc verni. Du confort que cet article de toilette pouvait procurer à son propriétaire, son aspect n'en donnait guère une grande idée, mais, en revanche, il indiquait la haute opinion que M. Scott avait de sa personne.

Lorsqu'il se présentait au rapport, c'est-à-dire lorsqu'il rendait compte à Bloomfield de l'état des blessés confiés à ses soins, il ne fallait pas craindre de mauvaises nouvelles. Le début du récit pouvait être inquiétant, mais nous savions que les complications effrayantes étaient de simples

précautions oratoires destinées à faire valoir le mérite de celui qui en avait triomphé et c'est avec raison que nous ne nous alarmions pas, tout en effet se terminait à merveille.

Aussi étions-nous sceptiques et assez indifférents aux discours de M. Scott, qui, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les profondeurs de ses poches, le nez au vent, les jambes fortement écartées, finissait par déclarer qu'il voulait être réduit en poudre ou pilé comme verre si jamais blessé avait été mieux soigné que ceux qui étaient confiés à sa haute science.

Il terminait d'ordinaire son rapport par cette question, quêteuse d'éloges, adressée à son chef. — Qu'en pensez-vous, sir Bloomfield? — Avec une nonchalance aristocratique et une parfaite indifférence aux succès de son assistant, Bloomfield faisant tomber du petit doigt la cendre de son cigare, répondait : Je préfère n'en rien penser du tout — ou encore, votre harangue, jeune homme, me semble se prolonger outre mesure. Cependant, si le compliment était inévitable il se bornait à ces simples mots : « vous m'étonnez beaucoup M. Scott. » Mais ni la voix, ni les traits du visage de sir Bloomfield ne témoignaient le moindre étonnement.

Le Dr Walker n'avait ni le prestige, ni l'originalité de ses camarades : on en avait fait le comptable de l'ambulance.

Quant à Hastings, c'était un adolescent, il ressemblait à une nurse blanche et rose, rougissant à tout propos, charmant dans sa candeur juvénile, il était sensible et af-

fectueux comme une jeune Alsacienne. J'ai terminé la présentation de mes confrères anglais, j'aurais maintes fois l'occasion de vous parler de ces excellents amis. Leur société me fut douce, réconfortante et leur concours bien précieux pendant les deux mois que nous vécûmes ensemble à Beaumont.



Une Visite à Sedan

8 Septembre. — Schwinder me remet une lettre constellée de timbres belges et allemands qui indiquent son long voyage. Cette lettre répond à ces quelques mots : « Je suis libre, mais prisonnier. » adressés à mes parents, le lendemain même de la bataille.

Si la satisfaction de mon père ne se laissait qu'entrevoir dans la douleur que lui causait notre désastre, ma tante et ma sœur témoignaient, sans réticences, leur joie de me savoir vivant.

Parmi les conseils et les recommandations dont elles étaient toujours prodigues, je retins surtout ceci : « Le Dr Darricau te prie de rechercher son beau frère, le Capitaine d'Andurain, dont on est sans nouvelles. »

J'étais très désireux de donner à M. Darricau, une preuve de mon estime et de ma reconnaissance, pour les soins dont il avait entouré ma jeunesse délicate, mais le Régiment de M. d'Andurain ne faisant pas partie du 5e Corps, je ne pouvais avoir de nouvelles de cet officier qu'en allant m'en enquérir à Sedan.

J'avais également appris, par des blessés en traitement à Beaumont, que, le capitai-

ne André de Roll avait été vu, le soir de la bataille, se dirigeant vers Mouzon ; ce n'était encore qu'à Sedan que je pouvais me renseigner sur son état. Mr de Roll était, à Urt, un de nos plus aimable voisin, j'aurais été particulièrement heureux de lui rendre service.

Cependant, sans l'espoir d'envoyer à Bayonne des nouvelles, que les hasards de la guerre me rendaient seul capable de recueillir, je n'aurais pas quitté mes blessés même pour quelques heures.

Que voulez-vous, la jeunesse ne s'éternise pas dans la peine.elle a l'heureux privilège de regarder en avant et, mon imagination était déjà partie, elle me disait : « Si je trouve MM d'Andurain et de Roll, ne pourrai-je donc pas faire quelque chose pour eux,améliorer leur situation,peut-être leur donner mes soins, et qui sait, favoriser leur évasion? »

A ce désir d'être utile s'ajoutaient de nombreuses considérations, celles-ci entr'autres—rendre service à ceux qui vous ont fait du bien,à ceux que vous avez connu dans les jours heureux et qui sont dans la peine, n est-ce pas pour un jeune homme une flatteuse entrée dans le monde? — Voir Mouzon,Bazeilles,Sedan encore palpitants de la bataille — Se créer des souvenirs ineffaçables. — Passer une journée à cheval dans la société de Bartharez, car je l'associais à mon excursion ! Et tout cela après avoir échappé au danger, alors que l'on croit l'orage dissipé pour toujours, que la vie vous reprend dans ses charmes : N'est-ce pas un faisceau de tentations

auxquelles on ne résiste pas? J'y cédais. Je décidais que j'irais à Sedan dès le lendemain même.

Je fis part de mon projet à Bartharez. Partons quand tu voudras, fut sa seule réponse. Je n'ajoutais rien; sans nous le dire nous pensions tous deux aux promenades que nous fîmes à Bitche et au Camp de Châlons. Nous étions alors joyeux, confiants, fiers de notre armée et, le lendemain, nous allions suivre les étapes où se déroula son calvaire.

⁂

A la pointe du jour, après avoir donné nos instructions à nos assistants, nous montâmes à cheval; au lever du soleil nous étions devant Mouzon. Nous dûmes nous arrêter au niveau du pont, on le réparait; des blessés français causaient avec les ouvriers allemands et, c'est là, où, pour la première fois, j'entendis parler du fameux passage de ce pont de Mouzon, enlevé à l'assaut par les débris du 88e de ligne.

LE PONT DE MOUZON.

Le 88e de ligne (ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire) avait protégé la retraite du 5e Corps en ne reculant que peu à peu et par échelons, pour donner aux fuyards le temps de franchir la Meuse. Le soir venu, ce régiment se dirige, lui aussi, le dernier, vers le Pont de Mouzon, mais il est trop tard, les Prussiens l'occupent, le 88e est coupé du reste de l'armée.

La nuit se passe à chercher un gué, il n'en existait pas. Le Lt-Colonel Demange,

qui remplace le Colonel de Courty tué à Beaumont, réunit ses officiers et leur dit : « Messieurs, notre situation est presque désespérée, faut-il nous rendre? Faut-il tenter de vive force, avant le jour, le passage du Pont? Le Colonel savait bien quelle serait leur réponse, mais, pour demander à ses soldats épuisés, cette marche à la mort, ce sacrifice à l'honneur, il croyait devoir s'appuyer sur le consentement de ses officiers, il voulait les associer à sa détermination.

Avant le jour, la colonne avance en silence, elle longe la Meuse; les Alsaciens, très nombreux dans ce régiment, sont groupés en avant, le capitaine Lordon, le lieutenant Kalberger marchent à leur tête.

Arrivés près du pont, les Alsaciens parent entr'eux, à haute voix, en allemand, pour donner le change sur leur nationalité et tromper les Prussiens qui gardent le passage. Arrivés à quelques pas du pont, nos soldats tous à la fois, à la baïonnette, s'élancent à la charge. Malheureusement, une barricade élevée pendant la nuit, coupe l'élan de l'attaque, elle permet aux Prussiens accourus de toute part, de fusiller les assaillants, de tirer sur eux à bout portant. Malgré cet obstacle imprévu, le régiment passa, mais à quel prix ! Son colonel, presque tous ses officiers, plus de deux cents soldats étaient étendus morts ou blessés. Quatre-vingt-dix soldats seulement, deux seuls officiers sauvant le drapeau, parvinrent à Mouzon et rejoignirent l'armée.

De ces deux officiers, l'un, bien jeune, portant encore l'uniforme de St-Cyr, était

notre compatriote, c'était le sous-lieutenant Lebrun, de St-Jean-Pied-de-Port. — Que je suis heureux de rendre cet hommage à la mémoire de mon cher beau-frère, de ce Colonel Lebrun qui, dès le premier jour de son entrée dans l'armée, se montrait le digne héritier de son oncle tué à la bataille de la Moskowa.

⁂

Nous avions, devant nous, la jolie ville de Mouzon, ses portes ogivales, ses remparts effrités par le temps, ses échauguettes qui montaient la garde depuis des siècles. Ses vieilles maisons étagées sur le versant de la colline, tournaient leurs façades vers la France, comme des fleurs qui cherchent le soleil.

Nous admirions les clochetons de son église gothique, ses voutes hérissées de figures de pierre, représentant des saints en prière ou des diables grimaçants, conceptions naïves des antiques architectures, telles d'ailleurs que vous en voyez sur les murs de notre cathédrale. Cette ville à passé féodal, avec ses créneaux, ses tourelles, ses murailles enlacés de lierre, creusés de mystérieuses oubliettes, me rappelait le Château de Bidache, elle m'entraînait dans le lointain des siècles et réveillait aussi mes souvenirs d'enfance.

Mais, ce qui surtout attirait nos regards, c'étaient, au dessus, au delà de la ville, la dominant en hauteur de citadelle, les Horgnes montueuses et escarpées. Nous nous rappelions qu'accrochés à leurs flancs, abrités par leurs rochers, les 20,000 soldats de

Dumouriez, arrêtèrent l'invasion des 80.000 Prussiens, conduits par Brunswick. Et ce glorieux souvenir nous faisait encore plus amèrement regretter de n'avoir pas, nous aussi, par un dernier effort, demandé à ces collines inexpugnables, l'appui qu'elles offrirent à nos pères.

Nous franchîmes le pont, nous traversâmes Mouzon et, continuant à longer la rive droite de la Meuse, nous entrâmes dans un village détruit, ses ruines fumaient encore, c'était Bazeilles. Puis-je traverser Bazeilles sans donner un souvenir à l'infanterie de marine?

BAZEILLES

Le soir de la bataille de Beaumont, les Allemands, poussant l'armée française vers Sedan, s'avançaient par toutes les routes convergeant vers cette ville.

Pendant la nuit du 31 août, les Bavarois avaient traversé la Meuse sur un viaduc et sur un de ces ponts de bateaux que les armées traînent à leur suite. Ils espéraient surprendre Bazeilles comme, la veille, les Saxons avaient surpris Beaumont. Un brouillard épais s'élevant, à l'aurore, des eaux et des vallées, les couvrait de son ombre et favorisait leurs desseins.

Les Bavarois ignoraient que le général Lebrun, chef de l'infanterie de marine, avait mis Bazeilles en état de défense, ils ne savaient pas que des barricades fermaient les rues et que la villa de Beurman était crénelée comme une forteresse. Ces obstacles inattendus arrêtent les soldats d'avant-garde, le général von der Thann fait avan-

cer de nouvelles forces. Il s'est déjà emparé dequelques maisons, lorsque, de toute part éclate la fusillade; les assaillants reculent, ils amènent des canons pour abattre les obstacles qui arrêtent leur assaut, les servants sont tués et, c'est à grand peine que les fantassins, attelés aux pièces, les empêchent de tomber entre les mains des Français.

La lutte continue ardente, acharnée, les habitants eux-mêmes défendent leurs foyers, les maisons sont prises, perdues, reprises. A huit heures toute l'armée Bavaroise est engagée, elle se maintient avec peine sur ses positions, elle va se replier, battre en retraite. Mais, précisément en ce moment si critique pour elle, se montre l'armée Saxonne, elle vient, à marche forcée au secours des Bavarois. Elle entre en ligne, elle déploie, sur les hauteurs, soixante bouches à feu qui couvrent d'obus le village et écrasent ses défenseurs.

C'est alors aussi que les Bavarois, ivres de sang et de fureur, commettent des atrocités indignes d'une nation civilisée. Ils fusillent les blessés, massacrent les habitants, ils n'ont d'égards ni pour l'âge, ni pour le sexe, ils incendient le village, ils brûlent les maisons épargnées par les obus.

Ces excès soulevèrent en Europe une réprobation universelle, ils ont laissé sur la victoire des Allemands, une tache dont ils ont vainement cherché à se laver.

Lorsque nous traversâmes ces ruines, les morts étaient enterrés, les habitants avaient disparus. — Des touristes Anglais parcouraient les rues désertes, ils y prome-

naient leur flegme, leur curiosité, leur manie de collectionneurs recueillant, çà et là, des pierres calcinées, des morceaux de fer tordus par le feu, des balles déformées et des fragments d'obus. Quelques Allemands, campés sur les ruines, leur vendaient des képis et des armes françaises. J'arrivais à la maison d'où partirent les derniers coups de feu, ce fait d'armes a été immortalisé par le tableau de Detaille, intitulé : « Les dernières cartouches. »

Cette maison vaste, isolée, placée au nord du village, offrit un refuge à une centaine de soldats de l'infanterie de marine et à quelques-uns de leurs officiers. Ils s'y barricadèrent avec la résolution de se défendre jusqu'à la mort : ils avaient crénelé les murs, ménagé des meurtrières, accumulé les meubles et les matelats contre les fenêtres et ils dirigeaient un feu continu sur leurs nombreux assaillants.

Le toit s'effondre, des lambeaux de muraille s'écroulent, les matelats flambent, les Français tiennent toujours, ils résistent à tout un corps d'armée, ils arrêtent sa marche. Mais le moment approche où cet héroïsme va devenir inutile, car les munitions s'épuisent, il ne reste que quelques cartouches, il n'en reste plus qu'une... Le capitaine Aubert se réserve l'honneur de tirer ce dernier coup de feu, dès lors tout est fini, il n'y a plus qu'à se rendre.

Le commandant Lambert couvert de sang, ouvre la porte, il présente sa poitrine à l'ennemi, il va être massacré, un Bavarois se jette au devant de lui et lui sauve la vie.

On conduisit au Prince Royal de Prusse les quelques officiers français épargnés par la mort : « Gardez vos épées, Messieurs, leur dit le Prince, je n'admets pas qu'on désarme d'aussi braves soldats ».

Mes yeux attristés contemplaient les ruines fumantes de Bazeilles, ils devaient plus tard, éprouver une émotion encore plus pénible devant Paris flambant sous le pétrole de la Commune.

Au moins, à Bazeilles, nous étions en face de l'ennemi, nous avions combattu vaillamment et n'avions cédé qu'aux efforts réunis des deux armées bavaroise et saxonne, mais à Paris !

A Paris nous nous déchirions de nos propres mains, sous les yeux des Prussiens contemplant le spectacle inouï d'un ennemi vaincu achevant lui-même sa ruine.

Comment la France a-t-elle survécu à une guerre aussi désastreuse, suivie d'une insurrection aussi sauvage que criminelle? — Fluctuar non mergitur. — Elle vacille, elle ne sombre pas, elle se relève.

* * *

Comme le jour de la bataille, la brume s'élevait sous la chaleur des premiers rayons du soleil et, c'est dans une vapeur de nuage, que nous entrâmes à Sedan.

Nous laissâmes nos chevaux dans une écurie du faubourg de Balan, nous n'avions rien à craindre pour eux, car des centaines de chevaux erraient en liberté autour de la ville et personne ne songeait à les prendre.

Sauf les blessés il ne restait plus de sol-

dats français à Sedan, leur dernier convoi était, la veille, parti pour l'Allemagne; le triste spectacle de ces malheureux prisonniers nous était donc épargné.

L'armée allemande campait autour de la ville, elle y attendait la signature d'une paix qui semblait à tous certaine et prochaine.

En quittant Balan où nous avions remisé nos chevaux, nous traversâmes les campements Bavarois. En ce moment le soleil avait percé les nuages, nous étions montés sur un rempart et, de là, nos lorgnettes exploraient les alentours de la ville; le pays était entièrement couvert de troupes de ligne, de masses de cavalerie, de parcs d'artillerie.

Quelques régiments manœuvraient dans la plaine, était-ce habitude, était-ce reproduction de quelque épisode de la bataille? Ils se déployaient en tirailleurs, se groupaient en carrés, sur lesquels courraient des escadrons de Hulans, la lance pointée en avant. Lorsque les cavaliers arrivaient près des fantassins et qu'ils étaient sur le point de les atteindre, ils faisaient une brusque volte-face et fuyaient, bride abattue, en agitant les fanions qui flottaient comme de petits drapeaux au haut de leurs hampes relevées.

Ces nuées de cavaliers semblaient appartenir bien moins à une armée civilisée, qu'à ces hordes sauvages de Scythes et de Cosaques qui, en 1814, lors de la première invasion,avaient laissé de si facheux souvenirs.

Nous entrons en ville, nous avançons avec peine car les rues, les boulevards sont

encombrés de militaires. Je les vois encore dans l'orgueil de leur victoire et l'arrogance de leur race, dans cette allure guerrière que leur donnaient leurs hautes statures, les éclats métalliques de leurs cuirasses, les panaches flottant au cimier de leurs casques. Pour tout autre qu'un Français, le spectacle eut été curieux car, ce jour là, dans Sedan, se coudoyaient les uniformes de toutes les confédérations, de tous les royaumes allemands. A la diversité des costumes, s'ajoutaient les différences de physionomie des races nombreuses qui, des confins de la Silésie et de la Pologne jusqu'aux bords du Rhin, s'étaient réunis comme jadis, le firent leurs ancêtres, les Teutons, pour fondre sur la belle proie qu'était notre France.

Les Prussiens se distinguaient entre tous les autres. Ils étaient chaussés de longues bottes remontant au dessus du genou, ces bottes, très souples, moulaient des extrémités puissantes et des attaches grossières, bridées par les gourmettes des éperons à la chevalière.

Ces militaires portaient la culotte colante, la tunique serrée, aux larges boutons lisses et plats, aux cols et aux manches bardés de plaques de métal, indiquant le grade comme le font les galons dans notre armée. A leur ceinturon était suspendue la longue rapière qui trainait et tintait sur le pavé son cliquetis metallique.

Le casque avait surtout un air martial, il défiait toute comparaison avec les autres coiffures militaires. Ce dôme de cuivre surmonté d'une pointe en paratonnerre, agrémenté de chaînettes dorées, résistait

aux mille incidents de la vie en campagne. Il pouvait se ternir mais il ne présentait jamais l'aspect sale et désordonné d'un képi taché par la boue, souillé par la poussière, défait par le ramollissement du drap ou par une fantaisie d'un gout douteux. Le casque moulé sur la tête, allégé par l'étendue de son point d'appui, se campait invariablement, de lui-même, dans une rectitude inébranlable.

A côté des Prussiens, leurs alliés les Bavarois, les Wurtembergeois, les Saxons, les Hessois, les Badois, faisaient une piètre figure de parents pauvres. Leurs costumes d'opéra comique montraient la corde, leurs kolbacks portant en effigie ou en enseigne une hideuse tête de mort, leurs casques en cuir bouilli à crête d'étoupe (dite chenille bavaroise) leurs immenses schakos à plate forme évasée d'où pendaient un pompon défréchi ou des plumes défrisées, leurs casquettes d'invalides ou de concierges leur donnaient un air grotesque, pompier, garde-nationale, et besogneux en diable. Mais en arrogance, il étaient montés au même diapason que les Prussiens.

Dans les régiments de cavalerie, qu'ils fussent Prussiens ou Confédérés, la fantaisie et la variété des costumes échappaient à une description d'ensemble. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y étaient reproduites, depuis la pelisse rouge des hussards de la Garde jusqu'à la tunique blanche des gigantesques cuirassiers; toutes les coupes de vêtements s'y retrouvaient depuis la veste étriquée à la toreador, s'arrêtant à la

ceinture, jusqu'à la longue houppelande à la slave, descendant jusqu'aux pieds.

Beaucoup de régiments allemands avaient, comme nos cavaliers, la pelisse hongrose et le shapka polonais, les mêmes vestes, les mêmes dolmans. Les seuls signes distinctifs entre les armées ennemies étaient le casque à pointe chez les Prussiens, le pantalon rouge chez les Français, mais dans le chatoiement des couleurs, dans la poussière, dans l'affolement et la rapidité des charges, que de confusions possibles. La plus malheureuse fut celle qui, à Gravelotte, fit massacrer les lanciers blancs de notre Impératrice par les chasseurs Français.

Chez tous les Allemands qui se pavanaient dans les rues de Sedan se révêlaient les préoccupations de la toilette et le souci de la tenue. Les barbes longues et soyeuses, les moustaches effilées et raidies par les pommades hongroises, les cheveux enduits, à l'excès, des huiles et cosmétiques si chers aux races du Nord, s'harmonisaient avec la fraîcheur des carnations tonifiées par les fatigues de la campagne, avec le poli et le miroitement des armes, avec cette propreté luxueuse, exquise dont les ordonnances allemandes ont le secret. Si vous ajoutez à cet ensemble, le sabre, tenu en balancier par une main gantée à la crispin, le regard insolent des yeux d'un gris d'acier, le lorgnon, le cigare, vous aurez le portrait des officiers qui promenaient leur orgueilleuse suffisance dans les rues de Sedan.

Il est vrai que, chez beaucoup des ces Allemands, le blond tournait au fauve, au

poil de carotte, à la queue de vache et la fraîcheur du teint n'était qu'une transparence rougeâtre, un pointillé de taches rousses, un cramoisi qui faisait redouter l'explosion ou l'incendie de ces visages apoplectiques. Quoiqu'il en soit, l'attiffement et le maintien mettaient en valeur les beautés et atténuaient les laideurs.

Tous ces Messieurs étaient manifestement enchantés d'eux-mêmes (ils n'en avaient que trop de motifs) et ils devaient regretter de ne faire la roue que devant leurs camarades mais les admirateurs français leur manquaient totalement, la population ne se montrait pas. Chassée de ses demeures elle restait tapie, cachée dans les réduits dédaignés par les vainqueurs.

Dans cette cohue qui se croisait avec des demi-voltes, des pirouettes, des inclinaisons de tête, des rectifications d'attitude, devant l'incessante, l'agaçante répétition du mouvement de la main droite portée au casque, parmi tous ces gens qui se saluaient avec un respect dosé suivant le grade, que nous nous sentions déplacés et mal à l'aise.

Au milieu de cette parade, rappelant bien plus une manœuvre codifiée que les gestes gracieux de la politesse, nous passions à la hâte, indifférents, en gens fourvoyés hors de leur monde. Parfois, devant nous, un officier s'arrêtait, surpris, attendant notre salut. Ce salut ne venait pas et notre brassard prévenait les explications. — En ce moment nous étions loin de regretter les galons que nous avions si vivement désirés, leur absence nous rendait indépendants. Ces révérences compassées, cérémo-

nieuses, se répétant à chaque instant dans un coudoiement de foule, donnaient à ces officiers l'air de cabotins prétentieux jouant Don César de Bazan, ils faisaient penser à la grande Duchesse. Mais, alors, ce spectacle que je n'aurais jamais cru pouvoir être infligé à un Français, me causait une humiliation dont je ressens encore l'amertume.

Avant d'accomplir ma mission, nous entrâmes dans un café de la place Turenne, un obus en avait troué le mur et, avait tué, dans l'endroit même où j'étais assis, le général Guyot de Lespart, que le 6 août, à Bitche, nous vîmes partir pour Reischoffen.

Etrange aspect que celui de Sedan, la bataille ne l'avait guère endommagé. Nous ne fûmes frappés par l'aspect d'aucune ruine, à peine voyait-on çà et là, des tuiles brisées, des trous et des brèches dans les murs, mais en revanche, jamais la physionomie d'une ville n'éprouva aussi rapide transformation. En dix jours, Sedan était devenue une ville allemande. Les enseignes françaises avaient disparu, elles étaient effacées et remplacées par des inscriptions allemandes indiquant des dépôts de vivres, de bière, de vêtements, de tabacs accumulés par des marchands que la perspective d'affaires fructueuses, avait attirés de tous les points de l'Allemagne.

Ici, un magasin de modes est devenu une brasserie, des sabres sont suspendus parmi des fleurs, des casques voisinent avec des chapeaux de paille. Plus loin, les tabacs, les longues pipes bavaroises peinturlurées de naïves Gretchens, les cigares de Brême et

de la Havane sont empilés sur les étagères pêle-mêle avec les objets de mercerie.

On chercherait vainement le plus petit espace inoccupé, Sedan est encombré non seulement de militaires, de blessés, mais d'une foule d'Allemands, hommes et femmes, qui sont venus rechercher leurs parents, soigner leurs blessés, voir leurs amis, ou seulement visiter, en curieux, le champ de bataille et la ville dont le nom va effacer celui d'Iéna.

Sur les places, sur les carrefours, les musiques entonnent des airs de triomphe dans lesquels revient sans cesse le « Wacht am Rheims » l'hymne imposant de la grande patrie allemande et le « Heir dir im siegerkranz salut à toi, au jour de la victoire. » Sur tous les visages rayonne une joie profonde, immense faite d'une victoire sans précédents, de trophés inouïs ,de l'espoir d'une paix glorieuse et d'un prompt retour dans les pays germains où se préparent des réceptions enthousiastes.

Ces manifestations d'une allégresse si contraire à nos sentiments, nous rendaient insupportable le séjour de Sedan, nous avions hâte de commencer nos recherches et nous nous rendîmes chez M. de Montagnac, délégué de la Croix Rouge, à Sedan.

LA BATAILLE

Une ambulance française semblable à la nôtre et placée sous les ordres du Prince de Sagan et du Dr Trelat, était à Sedan. Plusieurs de ses chirurgiens m'étaient connus, nous consultâmes leurs carnets, les

noms des officiers que je cherchais ne se trouvaientpas sur les listes de l'ambulance.

J'avais bien des heures devant moi, un de nos amis voulut diriger notre enquête.

Nous sortîmes de Sedan et nous dirigeâmes nos pas vers le Calvaire d'Illy cette colline fut le dernier boulevard de notre résistance. Jamais, peut-être, champ de bataille n'avait été labouré de plus d'obus et défendu avec plus d'acharnement.

Sedan me rappelait Bayonne, les fortifications à la Vauban, de ces deux villes, devaient être contemporaines. C'étaient les mêmes remparts masqués par des glacis gazonnés, les mêmes poternes flanquées de massifs de pierre, séparés pour se prêter un mutuel appui. Mais qu'il y avait loin de la citadelle de Sedan, fortin insignifiant et sans valeur défensive, à la forteresse majestueuse et inexpugnable qui domine Bayonne.

Les prairies qui entourent Sedan étaient inondées par la Meuse; on avait barré le fleuve pour le forcer à sortir de son lit et, à faire de ses flots, une ceinture liquide s'étendant sur une largeur de 4 à 500 mètres autour des remparts. Cette nappe d'eau ajoutait aux ouvrages de pierre et de terre, une troisième défense.

Ces remparts, cette rivière artificielle protégeaient Sedan, lorsque la portée de l'artillerie ne dépassait pas un kilomètre, mais que pouvaient-ils contre les canons modernes, qui lançaient des obus à plus de trois kilomètres.

Nous marchions sur la berge qui menait à Illy, notre camarade, nous racontait des

épisodes de la bataille, des charges, des défenses glorieuses, il en avait dans les ambulances, çà et là, recueilli les récits. Mais, au lendemain de notre défaite et sous les murs de Sedan, ces faits d'armes qui font aujourd'hui notre orgueil et notre espoir, glissaient alors sur nos tristesses trop saignantes pour être consolées.

Je vais, sans trop remuer ces affreux souvenirs, en parler avec vous, comme, sans doute après Iéna, les Prussiens parlaient entr'eux de leur défaite.

***

31 août. — Le soir. — Un aide de camp du général Vinoy annonce à Mac-Mahon que le 13e Corps d'armée, venant de Paris est arrivé à Mézières, ces troupes fraîches sont un point d'appui pour la retraite. — Cette nouvelle ne change en rien les projets du Maréchal, contrairement à l'avis de ses généraux (plus clairvoyants que lui), il persiste dans son illusion, il croit n'avoir à combattre qu'un ennemi égal ou inférieur en nombre, il veut la bataille, il continue à concentrer ses troupes à Sedan.—Elles y affluent de tous côtés, pendant la soirée et pendant la nuit, elles sont exténuées, elles meurent de faim, les soldats débandés qui ont échappé au désastre de Beaumont jettent leur désordre dans les régiments encore intacts, les fuyards se mêlent aux glorieux survivants de Wissembourg et de Reischoffen.

Toutes ces troupes s'entassent autour de la ville, entre ses murs, la Meuse et la Givonne, dans un espace insuffisant, restreint

par l'inondation, dominé par des hauteurs, véritable entonnoir impropre à toute manœuvre, sans abri pour la défense, sans liberté pour l'offensive, sans issue pour la retraite.

L'Empereur traîne dans les murs de Sedan sa misère physique et morale, les soldats passent, indifférents, à côté de ce fantôme de souverain, ils ne le saluent même pas. Tristes et découragés ils écoutent la dernière proclamation du dernier Napoléon. Qu'elle ressemble peu aux adieux de Fontainebleau.—C'est une oraison funèbre et elle se termine par le rappel, étrangement déplacé, des lois militaires qui punissent les défaillances.

Pauvres soldats vous avez cependant fait votre devoir, tout votre devoir, vous êtes allé jusqu'à l'extrême limite des forces humaines et, demain, plus de 10.000 d'entre vous, vont donner leur vie — Mais vous, Députés, aussi bien les Bonapartistes que les Républicains, vous qui refusiez au Maréchal Niel les subsides nécessaires à l'organisation de la garde mobile, vous qui accusiez le gouvernement impérial de vouloir transformer la France en une vaste caserne, et vous, généraux de cour, jaloux, incapables, politiciens qui avez si mal utilisé les qualités de vos troupes, c'est vous qui êtes les vrais, les seuls coupables et c'est vous que la France rendra éternellement responsables de nos désastres.



1er Septembre. — Vers 6 heures du matin, Mac-Mahon monte à cheval, il va étu-

dier le terrain où il veut se battre. Arrivé sur les hauteurs de la Moncelle, il s'arrête, un obus éclate devant lui, l'atteint à la hanche et le jette, évanoui, sous son cheval, dont les jambes sont brisées. Revenu à lui, le Maréchal transmet le commandement de l'armée au général Ducrot.

Voilà donc Ducrot enfin maître de se replier sur Mezières, c'est l'objectif sur lequel, depuis plusieurs jours, il a les yeux constamment fixés. Cette retraite peut encore sauver une partie de l'armée. Les ordres sont donnés, mais, cette manœuvre est à peine commencée, qu'un aide de camp du général de Wimpffen rejoint Ducrot et lui remet ce message : « Le général de Wimpffen arrive de Paris, il est désigné par le Ministre de la guerre comme le successeur éventuel de Mac-Mahon. Wimpffen revendique ses droits, et loin de vouloir battre en retraite, il prétend prendre l'offensive par Carignan, c'est-à-dire dans la direction diamètralement opposée à Mézières. »

Alors, avec un entêtement que l'ignorance de notre faiblesse et de la supériorité de l'ennemi, peut seul expliquer, Wimpffen résiste à toutes les prières, à toutes les considérations, il arrête la marche vers Mezières et il dirige l'armée vers Carignan, la confusion est à son comble. Il est donc vrai que la fortune aveugle ceux qu'elle veut perdre.

Peut-être, Messieurs, vous rappelez-vous qu'au Chesne, dans la matinée du 28 août, trois plans différents furent adoptés et abandonnés. Et bien, à Sedan, dans la ma-

tinée du 1er Septembre, le commandement va passer dans les mains de trois chefs dont les intentions sont absolument opposées. En effet :

A 6 heures, Mac-Mahon, croyant n'avoir à combattre que le Prince de Saxe avec 70.000 hommes,veut l'attendre à Sedan.

A 7 heures, Ducrot, reçoit de Mac-Mahon le commandement de l'armée et il ordonne aussitôt la retraite sur Mézières.

A 9 heures Wimpffen revendique le commandement dont l'a investi le Ministre de la guerre, il arrête la retraite sur Mézières et ordonne l'offensive sur Carignan.

Ballotée entre les ordres contradictoires des trois chefs, qui en trois heures, ont pris trois déterminations différentes, notre armée se heurte, se bouscule, s'entrecroise sur les routes qui rayonnent autour de Sedan, sur les chaussées qu'entourent les plaines inondées et elle est finalement obligée de subir l'attaque de l'ennemi dans la position militaire la plus défavorable.

Pendant ce temps, que faisait l'Armée allemande? Ferme en ses désseins, elle complétait par des marches forcées que la nuit n'arrêtait pas, le cercle qui allait nous étreindre,elle couronnait les hauteurs voisines de Sedan, de la formidable artillerie qui, devait nous écraser.

La bataille commença à l'aube du jour, je ne vais en mentionner que deux faits d'armes devenus légendaires — les charges de cavalerie — L'attaque de Balan.

Charges de cavalerie. — Il est midi, des centaines de canons allemands font conver-

ger leurs feux sur le Calvaire d'Illy, qui est notre dernier appui. Nous n'avons plus un canon en service, nos soldats sont décimés, la position est intenable, il faut l'abandonner à moins que l'on n'arrive à sabrer sur leurs pièces, les artilleurs allemands. Alors, comme Mac-Mahon à Reischoffen, comme de Failly à Mouzon, Ducrot appelle la cavalerie à son secours. Les chasseurs d'Afrique de Margueritte, les Hussards de Bauffremont et de Gallifet se lancent à trois reprises sur les batteries allemandes, des pelotons entiers culbutent dans les ravins et comme dans le chemin creux de Waterloo,les escadrons qui les suivent, passent sur eux et viennent se briser sur une muraille de baïonnettes. — Les lanciers, les cuirassiers de Bonnemain frémissent de fureur, ils veulent leur part de cette chevauchée de la mort, ils partent au galop de charge et meurent eux aussi. Leur bravoure, leur dévouement, leur héroïque folie n'ont ni empêché, ni retardé la défaite, ils ont arraché au Roi de Prusse, témoin de cette charge, un cri d'admiration et ils ont sauvé l'honneur de la cavalerie Française ! C'est bien quelque chose.

L'attaque de Balan. — Pendant ce temps, Wimpffen qui, s'il n'est pas un grand général, est au moins un brave soldat, veut tenter un dernier effort, il fait appel aux troupes débandées qui l'entourent, deux à trois mille hommes se déclarent prêts à le suivre. Ces braves gens appartiennent à toutes les armes, ce sont des zouaves, des tirailleurs, des cavaliers démontés, tous

animés de la même résolution : ils veulent traverser les lignes ou mourir — Soldats leur dit Wimpffen, j'invite l'Empereur à marcher avec nous, armez-vous, prenez les cartouches des blessés et des morts.

Mais l'Empereur qui vient de voir tomber un de ses aides de camp, ne se fait aucune illusion sur notre irrémédiable défaite, il est entouré de fuyards affolés, éperdus, qui jettent leurs armes, se précipitent dans les fossés, se cachent dans les maisons; les rues sont encombrées de blessés, de gros charriots, de lourds caissons passent sur ces malheureux, ils les écrasent, on n'entend que des cris de douleur et de rage et les obus pleuvent sur la ville comme sur le champ de bataille. Pour arrêter une effusion de sang aussi effroyable qu'inutile, l'Empereur fait arborer un signal parlementaire, mais, à peine le drapeau blanc est-il hissé sur la citadelle, qu'un général, indigné, l'abat à coups de sabre.

Ne voyant pas venir l'Empereur, Wimpffen, à la tête de ses soldats, se précipite sur le faubourg de Balan, les Bavarois fuient devant cette attaque impétueuse, ils ne s'arrêtent qu'au pied des hauteurs occupées par l'artillerie allemande. Les Français les poursuivent, mais dès qu'ils se montrent dans la plaine où ils sont à découvert, ils sont écrasés par les feux de toute une armée. Les obstacles du terrain arrêtent leur élan, leur offensive est brisée et les rares survivants se replient sur Balan. Le faubourg est en feu, les maisons s'écroulent et alors va s'engager la résistance

la plus désespérée, la lutte la plus inégale qui se puissent imaginer.

Nous n'avons pas une seule pièce de canon pour répondre à l'artillerie Prussienne, nos balles ne peuvent l'atteindre, tous ses obus tombent sur nous et cependant nos héroïques soldats restèrent deux heures sous cette pluie de feu.

Que peuvent les tirailleurs les plus braves s'ils ne sont pas appuyés par l'artillerie? Les conditions de la guerre ont bien changé, ce n'est plus l'infanterie qui est la reine des batailles, c'est l'artillerie et la nôtre était, sous tous les rapports, nombre, portée, rapidité du tir, qualité des obus, incomparablement inférieure à l'artillerie allemande.

Il est cinq heures, Wimpffen revient à Sedan, il n'a plus avec lui que quelques soldats.— 240.000 Allemands cernent l'armée française,500 pièces de canon la mitraillent.

L'Empereur fait, pour la seconde fois, hisser le drapeau blanc, et personne n'abat ce linceul qui est l'aveu de la défaite. Tout espoir est trop visiblement perdu.

L'armée Française est prisonnière !

*
* *

C'est à grand peine que je découvris le médecin Prussien pour lequel Schwinder m'avait donné une lettre de recommandation. Il m'accueillit courtoisement et me donna un officier d'administration pour guider mes recherches.

Mais ces recherches restaient infructueuses. M. de Montagnac, Directeur de la Croix Rouge à Sedan ne trouvait pas, sur ses listes de blessés, les noms des officiers

auxquels je m'intéressais, j'avais en vain visité bien des ambulances, feuilleté bien des registres et, j'allais renoncer à d'inutiles perquisitions, lorsque je fis une étrange rencontre.

On m'avait signalé une maison de la Place Turenne où, les Dames de la Croix Rouge allemande, avaient établi leur quartier général. J'y fus en me disant, mon enquête s'arrêtera là.

La Dame à qui on me présenta était une majestueuse douairière, une longue robe de velours noir, serrée à la ceinture par une cordelière de soie, enveloppait sa haute taille, une large croix en drap blanc s'étalait sur son corsage. — C'était d'un goût douteux et bien tudesque,

Cependant cette Dame à croix blanche me surprit moins par son costume théatral que par l'expression de sa physionomie et par les traits de son visage, ils me rappelaient ceux d'une dame, également allemande, qui vivait à Urt, dans notre intimité; une ressemblance aussi frappante permettait de supposer une parenté entre ces deux Dames. — Après la rencontre de Schwinder, à Beaumont, le hasard me ménageait-il, à Sedan, une surprise du même genre?

Pour en avoir le cœur net j'adressais cette question à l'imposante Prussienne. Madame veuillez excuser mon indiscrétion mais, vous ressemblez tellement à une Dame de ma connaissance, que je me permets de vous demander si vous vous nommez Barde wich? —Non, Docteur me répondit-elle mais j'ai des parents qui se nomment

ainsi, ils habitent Hambourg. — Ah, Madame, les Bardewich, qui vivent à Bayonne et à Urt sont originaires de Hambourg. — Est-ce possible, me dit-elle, c'est qu'une branche de ma famille s'est fixée à Bayonne, depuis longtemps nous n'avons pas de leurs nouvelles, la dernière lettre de mon cousin Charles Bardewich nous annonçait son mariage avec une nièce de Lamartine, Mlle Anaïs de Bonne; vous me feriez grand plaisir en me parlant de ces Bardewich devenus Français — Madame, je suis un solliciteur qui ne demande qu'à mériter votre bienveillance. Vos parents sont mes voisins, mes amis, vous avez prononcé le nom de Mlle de Bonne, je puis en quelques mots vous la dépeindre. — Je vous écoute avec un vif intérêt, me dit la Dame Prussienne.

Je commençais ainsi : Charles Bardewich s'était marié en Bourgogne, il revenait à Urt avec sa jeune femme, on les fêtait, ce jour là ils dînaient chez ma grand mère. — On avait dit merveille de la jeune Dame, sa parenté avec le chantre d'Elvire et de Graziella l'entourait d'une auréole poétique, sa fraîcheur, son enjouement, son charmant vsage, ses cheveux d'un blond cendré nous éblouirent et, dans le murmure des demi voix, Mme Bardewich entendit comparer sa grâce à celle des Marquises de Trianon qui servirent de modèles à Greuze et à Fragonard.

Voulut-elle justifier cette flatteuse impression, l'accroître ou simplement obéir aux usages mondains, je ne sais, mais quit-

tant son mantelet, elle se montra dans un décolleté qui offusqua ma grand'mère.

Sans s'arrêter à cette pruderie provinciale, sans se déconcerter sous des regards assez froids pour glacer ses blanches épaules, Mme Anaïs Bardewich nous dit, en souriant, le sourire lui allait à ravir « Messieurs, après dîner vous me prierez de chanter, j'en suis sûre, et je ne puis chanter avec une robe montante. » Plus tard, en effet, j'appris, en étudiant la physiologie de la voix, que la respiration thoracique favorise l'ampleur des sons.

A ces menus propos j'ajoutais maints détails sur l'existence des Bardewich. Je répondais aux nombreuses questions de la Dame Prussienne avec une complaisance dont j'allais être récompensé. Le moment était venu d'adresser la demande préparée par ma diplomatie et, venant enfin au but de ma visite, je dis : Madame, je suis à Sedan pour m'enquérir du sort de deux officiers Français, jusqu'à présent mes recherches sont vaines je vous prie d'y joindre les vôtres, elles seront probablement plus heureuses.

Elle me le promit très aimablement et, en effet, grâce à elle, j'appris bientôt que le Capitaine de Roll était à Magdebourg où sa jeune femme partageait sa captivité — On était sans nouvelles du Capitaine d'Andurain, j'en conclus qu'il s'était évadé ou qu'il était mort, cette dernière supposition était malheureusement la vraie.

Telle fut mon enquête, je l'ai racoenté trop longuement, mais faul il dédaignsr les

épisodes frivoles et légers parce qu'il ne sont que les parcelles de notre vie?

***

Pendant que nous préparons nos chevaux, pour rentrer à Beaumont, un sous-officier de hulans s'approche de moi, il énumère, en connaisseur, les signes de fatigne de mon cheval et me demande si je n'acheterais pas un cheval blanc pris par ses soldats sur le champ de bataille. Il m'en fait un tel éloge que je veux le voir, c'était, en effet, un des plus beaux types de la race arabe et si les Hulans le vendaient, c'est que les chevaux de couleur blanche ne sont pas admis dans l'armée allemande. Ce cheval me séduit, je le monte, sa souplesse, ses réactions douces et liantes diffèrent tellement de la raideur de mon pur sang que j'en demande le prix. Je craignais fort qu'il ne dépassât mes moyens, d'autant plus que les Hulans se concertaient et tardaient à me répondre — Nous en voulons 50 marks, me dit l'un d'eux — 50 marks? — Interprétant fort mal ma surprise, le vendeur fait aussitôt un rabais de 10 marks. — C'est entendu j'ai le cheval pour 40 marks (50 fr.). Dans leur joie, les Hulans me donnent, par dessus le marché, la selle et la bride et ils me promettent de ramener à Beaumont mon vieux cheval. Pauvre bête, je ne l'ai jamais revu, les infidèles Hulans l'envoyèrent, sans doute, rejoindre les chevaux qui, sans éveiller la moindre convoitise, erraient, en liberté, dans les plaines de la Meuse.

***

Lorsque, attardés par mon marché, nous quittâmes Sedan, la nuit tombait très noire. Nous savions que les bois donnaient asile à des évadés, à des rodeurs que la faim pouvait rendre dangereux. Nous ne les craignions guère, pourtant cette chevauchée nocturne à travers l'immense cimetière où étaient ensevelis nos soldats, notre gloire, notre avenir nous obsédait de funèbres pensées et nous primes le galop.

En ce moment la lune se levait, elle répandait sa clarté mélancolique sur ces prairies inondées de sang il y avait à peine quelques jours et déjà lavées par les rosées matinales. L'astre des nuits versait ses lueurs blafardes sur les vallées, ébranlées la veille par l'écho retentissant des bruits de la bataille, et déjà redevenues silencieuses dans le calme tranquille de cette nuit d'été.

Les gazons avaient bu le sang vermeil, ils y puisaient des teintes verdoyantes; les morts dormaient sous les tertres de terre, des branches de chêne, liées en croix, étaient le souvenir et l'adieu donnés à leur mémoire et la nature indifférente, immuable, continuait sa marche éternelle.

Quelques arbres brisés, quelques cadavres de chevaux pourrissant sur les prés, telles étaient, avec les ruines de Bazeilles, les seules traces de la lutte où, dans ce champ clos de 20 kilomètres, venaient de se déchirer les plus puissantes des Nations. Sous le sol que nous foulions, l'élite de leurs races était allé rejoindre, dans la poussière des siècles, les cendres de nos aïeux.

Comme nous sommes peu de chose sur cette terre et comme nous le sommes pour peu de temps !



L'Ambulance quitte Beaumont

Les Prussiens croyaient la guerre finie. — L'armée de Châlons était prisonnière, celle de Metz était enfermée dans un cercle infranchissable, les Allemands couvraient l'Est de la France, d'innombrables régiments, tous les Royaumes confédérés y accumulaient leurs landwerhs et leurs landstrums.

Deux armées marchaient sur Paris, elles allaient sans doute le trouver terrifié par nos défaites, désorganisé par l'effondrement du régime impérial, en proie à des dissensions politiques et à la guerre civile. Il n'en fallait pas tant pour faire croire à la fin de la lutte et, si la paix n'était pas déjà signée, c'est que la Prusse ne voulait traiter qu'avec un gouvernement suffisamment établi pour lui donner des garanties.

C'était là ce que nous disait Schwinder, ses paroles n'étaient que trop vraies et notre fin trop certaine. Cherchant sans doute à nous adresser une consolation impossible, Schwinder ajoutait : « Bien que la paix ne soit pas conclue, votre liberté est complète, nous respectons la Convention de Genève. »

Pourrions-nous revenir à Paris? lui demanda l'un de nous — Rien ne s'y oppose,

répondit Schwinder. Peut-être ne vous permettra-t-on pas de traverser les lignes allemandes, mais certainement on ne s'opposera pas à votre passage en Belgique et, les communications entre Bruxelles et la France, n'étant pas coupées, vous pouvez en quelques heures vous rendre à Paris.

Je n'attachais aucune importance à cette liberté qui, pendant nos repas, revenait sans cesse dans les conversations de mes camarades. Beaumont était encombré de blessés; qu'avions-nous à faire, libres ou prisonniers, sinon à les soigner. Mais la santé de Bartharez m'inquiétait, bien qu'il me fût pénible de me séparer de ce cher ami, je devais l'éloigner d'un milieu aussi malsain que l'était Beaumont, je voulais lui éviter les fatigues d'un service chirurgical, très lourd, très contraire à son rétablissement.

Je m'en ouvris à Schwinder, je lui fis part de mes craintes, il les comprit et il me promit une voiture pour conduire notre ami en Belgique.

Dans les situations sérieuses Bartharez m'écoutait, cependant lorsque je lui appris que Schwinder et moi nous jugions son départ indispensable à sa santé, il fut touché de notre sollicitude, il nous remercia, mais sans se résoudre à abandonner son poste. Il croyait, en partant, manquer à son devoir, il voulait attendre et je n'aurais probablement pas vaincu ses scrupules sans deux évènements bien imprévus qui me servirent à souhait; les voici : Une ambulance anglaise était arrivée à Beaumont et ce secours inspiré permettait à mes cama-

rades de satisfaire leur plus cher désir, celui de revenir à Paris.

De plus, à notre repas du soir, Pamard m'adressa à brûle-pourpoint cette question « Si je pars voulez-vous prendre la direction du service? Et, sans me laisser répondre à une proposition aussi inattendue, mes camarades ajoutaient : « le nombre des blessés a diminué, notre présence n'est plus indispensable, tu as dis maintes fois que tu ne voulais pas quitter Beaumont, tu peux avec l'aide des Anglais assurer le service. »

Je n'exprimais pas la surprise que me causaient ces paroles si différentes de mes désirs car je pensais à Bartharez qui ne pouvait se refuser à partir avec l'ambulance. Aussi je répondis sans hésitation : « Messieurs vous voulez partir, je resterai à Beaumont tant que ma présence y sera nécessaire; je crois pouvoir assurer le service grâce aux anglais, à deux aide-chirurgiens et à quatre infirmiers que vous allez me laisser. »

On me remercia avec effusion et, séance tenante, j'envoyais un mot à Schwinder, le priant de venir nous voir le soir même, car j'avais des questions importantes à lui adresser.

Il se rendit à mon invitation — Schwinder, lui dis-je, veux-tu te rappeler notre ancienne camaraderie? Que veux-tu dire répondit-Schwinder. Comment peux-tu' en douter, ne t'en ai-je pas donné des preuves, n'ai-je pas fait mon possible pour vous aider? Je le reconnais, lui dis-je, à ta place nous eussions agi de même.

Voici pourquoi je t'ai appelé, mes camarades veulent revenir à Paris, peux-tu leur procurer un sauf-conduit jusqu'en Belgique? — Mais certainement je le leur ai déjà offert — L'ambulance partie, me laissera-t-on la liberté de conduire les blessés à Bruxelles? Je n'en doute pas me répondit-il. — Merci, mon ami, s'il en est ainsi que tu le penses, procure nous le sauf-conduit et l'engagement écrit des promesses que je crois devoir demander à l'autorité Prussienne.

Schwinder nous quitta, il revint bientôt après avec ce papier qu'il avait obtenu du gouverneur de Beaumont : « Me conformant à la Convention de Genève j'autorise l'ambulance Française à se rendre en France, en passant par la Belgique. Le Docteur Moynac peut rester à Beaumont, il sera maître de ses actions, il pourra librement conduire en Belgique les blessés convalescents, mais incapables de reprendre un service militaire.

Signé — Général Dijon de Montbar.

Ce nom, Dijon de Montbar vous surprend sans doute. Il y avait ainsi dans l'armée allemande de nombreux officiers portant des noms Français, ils descendaient des protestants que la révocation de l'Edit de Nantes avait chassés de France et que la Prusse avait accueilli. Maintes fois le général Dijon de Montbar me le rappela, mais comme il avait perdu la délicatesse française, il ne se bornait pas à citer ce fait historique, il ajoutait : « vous nous avez chassés, nous revenons vous faire une visite »

ou encore : « Il est étrange, que ce soit moi qui porte le nom Français et vous, Docteur, le nom Allemand car le nom de Monach est très répandu en Prusse. » M. le gouverneur lui dis-je c'est un nom Alsacien, mon père en a fait un nom gascon. » Et à cela il répondait « Bien, bien, l'Alsace est allemande, nous reprenons ce qui nous appartient. » Le général ne mettait dans ses paroles aucune intention malveillante, il ne comprenait pas combien elles me froissaient.

Je reprends mon récit. A la lecture du sauf conduit je vis que, chez mes camarades, le désir du départ était encore plus vif que je ne l'avais cru car, sur l'heure et sans grande délibération, je vous l'assure, on décida :

Que le départ de l'ambulance aurait lieu le lendemain. Les blessés étaient confiés à mes soins, j'étais chef de service. A Bruxelles, Pamard s'entendrait avec M. Van Holsbeck, chef de la Croix-Rouge belge et il me ferait connaître les dispositions prises pour recevoir nos convalescents en Belgique.

Le lendemain l'Ambulance quittait Beaumont. La séparation m'eut été bien pénible si j'avais pu en prévoir la durée ; je l'évaluais à quelques jours, elle fut de cinq mois.

*
* *

Je revins dans ma chambre, j'avais hâte de feuilleter les carnets d'observations laissés par mes camarades et de réunir mes futurs collaborateurs pour nous concerter et préciser nos attributions.

Sur les carnets d'observations étaient inscrits les noms des blessés, le siège de leurs blessures, leur pronostic, c'est-à-dire une appréciation de leur gravité, enfin le traitement suivi jusqu'à ce jour où ils étaient confiés à mes soins. — Je vis avec plaisir que mes amis désireux de me faciliter un travail dont il se débarassaient avec tant de désinvolture, avaient multiplié les renseignements, mais j'appris en même temps que les blessés étaient bien plus nombreux que je ne le supposais.

Je convoquais les Médecins Anglais, le curé, quelques habitants et, séance tenante, nous arrêtâmes un programme qui précisait les fonctions incombant à chacun de nous. Je vous dirais plus tard ce qu'était cette organisation.

Vous devriez vous présenter au Gouverneur Prussien, me dit le curé, vous n'êtes pas prisonnier, mais votre liberté n'en est pas moins aliénée par une foule d'obligations qui vous font dépendre de l'autorité allemande. Cette visite ne me souriait guère mais je compris qu'elle était convenable, même nécessaire et j'écrivis aussitôt au gouverneur pour lui demander audience, il me l'accorda sur le champ.

J'aurais l'occasion de vous parler longuement de ce gouverneur, en ce moment je me borne à vous dire qu'il était de mauvaise humeur. Il voulut bien me l'apprendre et m'en donner les motifs, sans cela je ne m'en serais douté ni à l'expression de son visage épanoui, ni à la courtoisie de son accueil.

M. le Général, lui dis-je, je suis chargé

du service chirurgical des blessés Français. Voici ma délégation et je lui présentais le papier que m'avait laissé Pamard, c'était son titre de Chef d'ambulance, une sorte de brevet couvert des estampilles de la Société de la Croix-Rouge et du général en chef du 5e Corps. J'ajoutais que mes camarades voyant la guerre terminée, avaient mis à profit son sauf-conduit et étaient partis pour la Belgique.

Ainsi, Docteur, me dit le Général qui s'exprimait en français avec une parfaite aisance, vous croyez la guerre finie? Vous pourriez vous tromper. — Je le regardais avec surprise — Il continua en me disant, je partage votre étonnement; la bataille de Sedan et l'investissement de Metz ont détruit vos armées et cependant les dernières nouvelles font présager une continuation de la guerre, connaissez-vous ces nouvelles? — Pas le moins du monde, mon Général — Ah elles sont surprenantes. — J'écoutais avez anxiété, mais le Général ne semblait pas comprendre ma curiosité ou il n'était nullement pressé de la satisfaire.

Assis devant une table sur laquelle son ordonnance servait un plantureux five o'clock, il ouvrit une boîte de cigares et me la présenta — Je remerciais, sans accepter. — Après avoir satisfait les exigences de son appétit et de sa soif, le gouverneur (on l'appelait indifférement gouverneur ou général) voulut bien ne plus parler des cigares de Brême, de la bière de Munich, des saucisses de Francfort et, d'un ton calme, peu en rapport avec la gravité des évène-

ments qu'il m'apprenait, il commença en ces termes :

« Nous attendions chaque jour la signature de la paix. Il est vrai que lorsque votre Empereur remit son épée au Roi de Prusse, il répondit à notre souverain qui lui demandait. Est-ce l'épée de la France que rend votre Majesté? Non sire, ce n'est que la mienne, mais cette distinction ne pouvait modifier le cours des évènements. Nos armées marchaient sur Paris pour entrer dans cette capitale comme, après Iéna vous êtes entrés à Berlin, elles ne rencontraient aucune résistance et ne doutaient pas qu'à la première sommation, Paris ouvrirait ses portes.

Et bien je crois que nous sommes dans l'erreur et que la France se dispose à résister à la mode espagnole et à nous faire une guerre de guerillas. Voici en effet ce qui se passe et il m'apprit coup sur coup ces surprenantes nouvelles. — Malgré un bombardement qui a détruit la moitié de la ville, Montmédy refuse de se rendre et, pour éviter cette forteresse, nos troupes doivent faire un long détour. A Reims, un régiment de Dragons est attaqué par les habitants. Soissons est bombardé, mais son Gouverneur déclare que, si on lui envoie un parlementaire, il le pendra et comme la prise de cette ville nous causerait des pertes inutiles, nous nous détournons de Soissons comme nous l'avons fait de Montmédy, c'est encore un nouvel obstacle à notre marche.

Nos troupes d'avant-garde sont devant Paris, des Francs-tireurs les reçoivent à

coups de fusil, les ponts sont détruits, les routes barrées, les maisons barricadées. Enfin nous nous présentons devant Laon, la capitulation est signée, on nous ouvre les portes de la ville. Le Duc de Mecklembourg entre dans la citadelle et, au moment où le général Français lui rend son épée, la citadelle saute, le duc de Mecklembourg est blessé, le général Français est tué et c'est par centaines que se comptent les Allemands et les Français victimes de cette explosion. C'est, parait-il un artilleur qui, plutôt que de rendre un magasin de poudre confié à sa garde, y a mis le feu. Par ma foi, ce gardien était un fier soldat.

Et le général racontait ces épisodes de guerre avec autant de complaisance, j'allais dire de satisfaction, qu'eut pu le faire un Français. Il mettait en relief la crânerie de ces défenses, que dis-je il les admirait puisqu'il ajouta « l'artilleur qui a fait sauter sa poudrière est un héros, c'est ainsi que je comprends l'honneur militaire et je regrette qu'après Iéna nous n'ayons pas honoré notre défaite par de pareils actes de désespoir. »

Le langage de ce Prussien me causait la plus vive surprise; certes un homme bien élevé pouvait trouver des paroles courtoises pour un ennemi vaincu, mais chez ce général il y avait plus qu'un désir d'être aimable, il s'y joignait un sentiment qui m'échappait. Pensait-il que notre résistance rendait les victoires allemandes plus glorieuses? Je le crus, je me trompais, je découvris plus tard le véritable motif de cette attitude qui me semblait étrange.

En signe de congé, le général me salua en me disant : « Docteur, vous me remettrez chaque semaine un rapport sur vos blessés. — J'espère vivre en bons termes avec vous, nous nous rencontrerons souvent, prévenez mon salut. »

C'est ainsi que le gouverneur de Beaumont termina un entretien dont il avait fait tous les frais, car devant un accueil aussi inespéré, en présence d'un ennemi qui parlait comme l'eût fait un ami, je n'avais pas trouvé un mot à dire.



Un peu de Chirurgie

Messieurs il me semble, tant ces souvenirs sont présents à ma mémoire, que je vous raconte des évènements récents. Comment des faits aussi lointains peuvent-ils, sur quelques notes, répondre à mon appel? Je l'explique par la grandeur tragique des évènements, par l'entrainement d'une mémoire de médecin, par le retour fréquent de mes pensées vers ces heures émouvantes et surtout parceque, il y a quarante ans, j'étais à l'âge où les impressions gravent, dans la fraîcheur de la jeunesse, des empreintes ineffaçables.

Pendant plus de deux mois j'ai soigné les blessés de la bataille de Beaumont, je vais pourtant en parler peu car mes lecteurs ne sont pas médecins et, alors même que je m'adresserais à des confrères, ils ne trouveraient aucun intérêt dans des relations techniques, antérieures à la chirurgie moderne, ils n'ignorent pas ce qu'était la chirurgie ancienne.

Je n'ai pas le courage de parler des souffrances de nos soldats et pourtant nous savons bien que nous sommes tous destinés à la souffrance et à la mort. Pour ceux que la foi éclaire et illumine, qu'est-ce que souffrir? c'est payer à l'avance, la rançon du

bonheur — Qu'est-ce que mourir? C'est entrer dans la félicité éternelle.

Et vraiment ne vaut-il pas mieux tomber fièrement sur un champ de bataille, mourir pour son pays, que de trainer une vieillesse désillusionnée, solitaire, où chaque heure sonne une déchéance, où les journées s'envolent non plus joyeuses vers un avenir façonné à nos goûts, mais attristées par le regret de quitter tout ce que nous aimons, par nos adieux au parent, à l'ami qui nous précèdent dans la tombe.

Ce petit raisonnement sur notre triste condition devrait me mettre à l'aise pour parler des blessés mais je n'écris pas l'histoire et rien ne me défend de choisir dans mes souvenirs ceux qu'il me plait de raconter. Le désir de vous intéresser est le seul guide de ce choix, croyez-le,mais j'ignore vos gouts, ils sont sans doute très différents les uns des autres, veuillez donc comprendre mon embarras et excuser le décousu d'un récit où je vais, sans ordre, abandonner et reprendre des détails techniques

Je revois les mois de Septembre et d'Octobre de l'année 1870, le jour commence, mes amis les Anglais sont avec moi. Nous avons tracé, la veille, le programme de la journée,nous avons la conscience du devoir, l'orgueil de notre mission, le courage de l'entreprendre, la force de l'accomplir et, Dieu merci, bien souvent la joie de voir le succès récompenser nos efforts.

Que notre tache était grande et pénible. C'étaient des matinées de médecine opératoire, des après-midi de pansements, des

nuits de veille dans cette auberge où l'on savait qu'à toute heure on trouverait l'un de nous prêt à répondre à un appel.

Nous nous mettions au travail, dès la pointe du jour, en commençant par pratiquer les opérations décidées le soir, après notre dîner.

La salle d'opération était la chambre du blessé, parfois une grange, souvent une étable, elle laissait, je n'ai pas à vous le dire, fort à désirer, heureusement notre matériel chirurgical répondait à tous nos besoins, nous n'avions certes pas à souffrir d'une pénurie d'objets de pansement, loin de là, le fourgon de mon ambulance, l'approvisionnement entier des ambulances militaires du 5e Corps, abandonnées dans la retraite et dont Schwinder m'avait assuré la possession, enfin les caisses Anglaises nous les fournissaient surabondament.

Pamard m'avait laissé deux aide-chirurgiens et quatre infirmiers, ces Messieurs avaient-ils jugé leur présence inutile, trouvaient-ils peu d'argument dans ma société, ou des motifs pressants les rappelaient-ils à Paris? Je l'ignore, mais, deux jours après le départ de l'ambulance, ils me souhaitairent bonne chance et je les vis, partir à pied, sac au dos,sur la route de Mouzon. Je ne fis rien pour les retenir. Ainsi, les Médecins anglais et moi, nous allions, seuls, soigner les trois à quatre cents blessés qui, vers la mi-septembre, se trouvaient à Beaumont.

Plus matinal que mes camarades Anglais qui habitaient la même auberge que moi, je frappais à leur porte et je hâtais

la toilette minutieuse dans laquelle ils s'attardaient. Nos rôles respectifs avaient été déterminés une fois pour toutes. — Les Anglais les plus jeunes, Scott et Hastings, préparaient la table, les instruments, les objets de pansement et le blessé.

Je donnais le chloroforme et, lorsque le malade était endormi, je passais le mouchoir à Walker qui continuait l'anesthésie. — Bloomfield et moi nous agissions de concert, l'un de nous était l'opérateur et l'autre son assistant, soit à tour de rôle, soit en raison du service auquel appartenait le blessé; j'opérais mes malades, Bloomfield opérait les siens.

Notre manière de procéder, nos pansements étaient toujours les mêmes, nous lavions le champ opératoire à l'alcool ou avec une solution d'acide carbolique (acide phénique). L'amputation faite, nous ne cherchions pas, sauf d'assez rares exceptions, à rapprocher les lèvres de la plaie, la surface saignante restait découverte, nous la lavions avec les mêmes solutions, et si elle était pâle, peu vivante, nous la badigeonnions à la teinture d'iode. — Toute la région opérée (la plaie et ses environs), étaient recouverte d'une épaisse couche de ouate, fortement serrée, — S'agissait-il d'une fracture ouverte (c'était le cas le plus fréquent) nous la debridions, nous enlevions les esquilles, nous lavions toujours avec l'alcool, l'acide phénique et, le membre blessé entouré de ouate, était immobilisé par un appareil plâtré.

On ne touchait à ce pansement que si on y était contraint par la fièvre, la douleur

ou une suppuration assez abondante pour transpercer la ouate. Cette façon de procéder, si contraire à la pratique générale, qui faisait du renouvellement quotidien des pansements, une obligation formelle, surprit les Anglais. Ils ne tardèrent pas à en apprécier les avantages et à l'adopter non plus pour suivre mes conseils, mais par conviction.

Nous obtenions ainsi, soit, dans les cas rares où nous tentions la réunion immédiate, des guérisons sous un seul pansement, soit, dans les cas bien plus fréquents où nous laissions la plaie ouverte, des résultats qui démontraient la supériorité incontestable de notre façon de procéder. J'ajoute que Bloomfield, suivant les préceptes de son maître, utilisait l'acide phénique plus largement et mieux qu'on ne le faisait en France. Il avait en cet agent une confiance que je ne tardais pas à partager et c'est à l'association de nos connaissances que j'attribue nos succès, alors surprenants et qu'aujourd'hui on trouverait, avec raison, plus que modestes.

Après la séance opératoire, nous nous divisions en deux groupes, pour nous rendre dans les quartiers du village qui formaient nos services respectifs. Hastings, l'anglais le plus jeune, ne me quittait pas, j'en avais fait mon assistant.

A midi, autour d'une table fort bien servie, (les Anglais savent se soigner), nous nous entretenions de nos blessés et nous prenions rendez-vous, pour l'après-midi, auprès de ceux qui appelaient particulièrement notre sollicitude. Ces consultations

de nos jeunes expériences étaient soigneusement étudiées.

Imprégnés des leçons de nos maîtres, habitués par les concours à une exposition élégante et facile, champions des deux Ecoles, anglaise et française, qui, à cette époque de tâtonnements, cherchaient leur voie dans des sentiers différents, nous plaidions pour le triomphe de nos idées, avec ardeur, mais toujours avec courtoisie.

Nos discussions, émaillées des termes techniques et des noms propres dont les jeunes gens aiment à faire l'étalage, n'étaient, bien entendu, comprises ni par le blessé ni par les assistants. Leur confiance en une science aussi mystérieuse n'en était que plus grande et notre prestige, notre autorité ne faisaient qu'y gagner. Je le répète, Bloomfield était l'assistant de Sir R. Lister, chirurgien anglais qui devait s'illustrer par la découverte de la méthode et du pansement qui portent son nom. J'étais l'interne de Maisonneuve et je suivais les leçons de Guerin, les deux chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, les plus réputés. J'avais huit années d'études médicales, années pendant lesquelles (rien ne vous oblige à le croire) nous travaillions de cinq heures du matin à neuf heures du soir, ne prenant que quelques heures de distraction dans l'après-midi du dimanche.

Cela soit dit en passant, pour ne pas vous laisser supposer que nous n'avions que notre bonne volonté à offrir aux blessés, nous mettions aussi à leur service la science de l'époque dans son intégralité.

Je le croyais alors, j'en suis aujourd'hui

encore plus certain. Nous étions des novateurs ou plutôt, nous étions Bloomfield et moi, les élèves des chirurgiens précurseurs de la Science moderne.

Je ne serais que trop enclin à prolonger une conversation chirurgicale sans intérêt pour vous. Le meilleur moyen de réprimer ces écarts et de ne pas m'attarder sur un terrain que je veux parcourir sans faire l'Ecole buissonnière consiste, à vous donner simplement le programme de notre technique ; le voici :

1° Préparation des instruments et des objets de pansement dans un ordre invariable (condition indispensable à la rapidité de l'opération).

2° Lavage du champ opératoire et de la plaie avec de l'alcool, une solution phéniquée, ou badigeonnage à la teinture d'iode.

3° Rapidité de l'opération.

4° Enveloppement à la ouate, accumulée en couches épaisses et fortement serrée.

5° Pansements rares.

Il y manquait, hélas l'asepsie de nos mains, de nos instruments, de nos pansements, personne au monde n'en soupçonnait alors l'importance capitale. Mais, cette réserve faite, il faut remarquer que les solutions antiseptiques avec lesquelles nous lavions largement les plaies, imprégnaient nos mains,nos instruments elles les purifiaient et vraiment on trouverait de nombreux points de ressemblance entre notre façon de procéder et la technique moderne.

Nos chefs pressentaient l'existence de poisons infectants les surfaces saignantes,

ils cherchaient à détruire ces principes nuisibles par des agents auxquels encore aujourd'hui on demande ce service et ils protégeaient les plaies par la ouate qui, de nos jours, les habille toutes. Mais ces pratiques, fruits de leur seule expérience et appliquées d'une façon empirique, laissaient bien des portes ouvertes à l'infection dont la graine était mystérieuse.

Plus tard seulement, presque de nos jours, on découvrait la bactériologie et cette nouvelle science démontrait l'existence des microbes, elle les cultivait, elle révélait leur évolution, leurs sécrétions, le mécanisme de la suppuration, celui de l'infection et elle nous apprenait aussi, comment se défend notre organisme. C'était enfin sur des bases scientifiques et tangibles qu'elle édifiait la chirurgie moderne, une des plus grandes merveilles de notre époque, pourtant si fertile en conquêtes que nos aïeux croyaient irréalisable.

Quoiqu'il en soit, nos résultats furent loin d'être aussi lamentables que ceux qui affligèrent les ambulances de Paris, ils leur furent même tellement supérieurs que lorsque, après la guerre, Bloomfield dans « the Lancet » et moi dans « la Gazette de chirurgie » nous publiâmes nos rapports sur le service chirurgical de Beaumont, on les accueillit avec un froid scepticisme, on se borna à nous trouver très experts dans l'art de dresser les statistiques.



Les habitants de Beaumont

Nous terminions nos journées par une inspection générale. J'avais simplifié ces visites du soir en faisant marquer sur la porte de chaque maison, non pas la température des blessés, ce mode d'examen, cette source de renseignements étaient alors inconnus, mais un signe conventionnel, auquel nous avions donné une signification déterminée.

Sur chaque porte étaient tracées, à la craie, autant de lignes horizontales qu'il y avait de blessés en traitement dans la maison; chaque blessé avait sa ligne. — On ne touchait pas à cette ligne si l'état du blessé restait le même; mais s'il s'aggravait on ajoutait au trait horizontal, un second trait, plus ou moins oblique, suivant la gravité que l'on voulait signaler — Un trait vertical indiquait le décès.

Dans le quart de cercle compris entre ces deux lignes extrêmes, la verticale et l'horizontale, on pouvait varier l'inclinaison du trait indicateur de façon à exprimer tous les degrés de l'aggravation et, un simple coup d'œil jeté sur la porte, nous disait si notre visite était inutile, nécessaire ou urgente.

A vrai dire ces journées consacrées à la

chirurgie, la satisfaction que, jeunes hommes, nous éprouvions à appliquer en toute liberté, sous notre seule responsabilité, les connaissances acquises dans nos études et, à obtenir des succès au moins égaux à ceux de nos maîtres, la camaraderie qui s'était établie entre nous, le repos, l'abondance, la sécurité succédant aux fatigues, aux privations, aux dangers, tout s'unissait pour nous rendre la vie douce et heureuse.

Elle l'était pour les Anglais, mais moi, Français, pouvais-je écarter de ma pensée les horribles scènes de la bataille, oublier notre défaite et m'illusionner sur le sombre avenir de mon pays ! Encore, pendant le jour, j'étais distrait par le travail, mais, chaque soir, le retour de la nuit accentuait ma tristesse. J'allais alors, en ami, rendre visite aux blessés, je connaissais leur état d'âme et, suivant la porte à laquelle je frappais ,je savais que j'allais entendre des paroles de consolation et d'espoir, ou m'associer à des tristesses semblables aux miennes.

Hastings, mon assistant que, dans mes bons jours, j'appelais Miss Hastings n'aimait pas à me voir triste et, ce charmant jeune homme avait trouvé le moyen de me consoler. Lorsque mon humeur n'était pas à son goût, il me quittait au moment où nous entrions chez un blessé, il ne me disait pas le motif de son absence, mais, bientôt après, il revenait accompagné de Walker, ils portaient tous deux un gros paquet.

Walker était l'économe de l'ambulance anglaise, je signais un reçu à ce comptable scrupuleux et alors, heureux comme des

enfants dans l'attente d'une surprise, nous sortions du panier, des conserves, des vins, des gâteaux, des cigares, c'étaient les présents que nous faisait l'Angleterre. Mes amis avaient la prévenance de les remettre entre mes mains, pour me laisser le plaisir de les offrir moi-même.

Bloomfield avait prié Sir Lister d'employer son influence à notre profit et, grâce à lui, la Croix Rouge Anglaise faisait à Beaumont, une très large part dans la distribution de ses charitables envois.

Nous les partagions entre les blessés et les habitants, car ces pauvres gens étaient, eux aussi, bien à plaindre. Chassés de leurs demeures, dépouillés de leur linge, de leurs vivres, de leurs moissons, ils erraient, hâves et décharnés, dans les rues de Beaumont, en quête de quelques débris d'aliments capables de soutenir leur triste existence.

Dussé-je paraître puéril et sentimental, je vais vous raconter un fait très simple et nullement exceptionnel, il dépeint bien la misère de ces pauvres gens. — Un soir, je m'étais attardé, et je regagnais, à la hâte, l'auberge où nous prenions nos repas, lorsque, sous les arcades de la place, je heurtais légèrement une enfant d'une dizaine d'années, elle s'affaissa comme si je l'avais violemment frappée ou comme si sa chute était volontaire. — Veux-tu faire attention, petite sotte? lui dis-je — Je vous demande pardon, Monsieur, me répondit la fillette, je suis tombée par faiblesse. Ne vous fâchez pas, ne m'en veuillez pas, je ne sais que devenir et elle sanglottait. — Immédiatement radouci je lui dis, qu'as-tu

donc, pauvre petite, à pleurer ainsi, as-tu pris mal? où vas-tu? — Elle me répondit timidement ,comme honteuse de sa confidence : « Je vais chercher du pain et je n'en trouve pas, on ne veut pas m'en donner pour les deux sous que je présente et maman m'a dit que ces deux sous étaient sa dernière ressource, je n'ose rentrer à la maison. » — Dis-moi où tu demeures, ma fille, et reviens chez toi, je vais porter du pain à ta mère. — Surprise et ravie, la pauvre enfant, toute confiante, me présentait ses deux sous. — Messieurs si, à la campagne, vous avez assisté à un repas de fête, peut-être aurez vous remarqué certains convives faisant deux parts du gâteau qui leur est servi. Et bien, en paysan d'Urt que je suis, je fis comme eux. Pendant le dîner ,je remplis mes poches d'une foule de provisions, et je me rendis à l'adresse indiquée.

La pauvre enfant grelottait à la porte de sa demeure, elle m'attendait, elle n'avait pas osé affronter le désespoir qui, elle le pressentait, eût accueilli son retour, si, au lieu de pain, elle n'avait apporté que ma promesse.

Depuis le jour de cette rencontre, les Anglais et moi nous fîmes dans nos repas, la part des pauvres. Nous avions chacun nos protégés et, pour eux, nous imposions à notre appétit, quelques privations bien légères et bien largement payées par les plus touchantes reconnaissances.

Le malheur nous rapprochait de ces paysans infortunés : je comparais mon sort à leurs angoisses, le dénuement dont ils

mouraient, à l'abondance presque luxueuse dans laquelle nous vivions, je mesurais l'inégalité de nos conditions et, à ma pitié venait se joindre un autre sentiment, il me semblait entendre, en moi, une voix profonde me disant que j'avais à me faire pardonner mon bien-être.

A l'Hôpital j'avais vu bien des malades se succéder dans les mêmes lits, j'avais eu pour eux cette bienveillance banale, lointaine, dont on éparpille l'aumône sur les pauvres gens couchés côte à côte, perdus dans leur foule et dans la froide et lugubre immensité de ces salons de la misère. — Etres infortunés qui n'ont plus d'autre nom que celui de la maladie inscrit à leur chevet.

Confondu moi-même dans l'escorte d'un chef, devenu plus tard son aide de camp, je devais exécuter ses ordres, préparer son travail, l'assister dans ses opérations. Mon attention se détachait du malade, elle ne voyait, elle n'étudiait que son mal.

J'en étais arrivé à faire presque abstraction de la pauvre créature humaine, immobilisée dans ce lit d'hôpital comme un objet d'étude numéroté dans une vitrine de musée — La souffrance était la donnée du problème à résoudre, c'était l'équation dont la science devait me donner la solution, le malade était le champ de manœuvre où allait briller le chirurgien.

Et, en cela ,je pensais et j'agissais comme tous mes camarades, comme mon chef et, qu'elles me le pardonnent, comme les bonnes-sœurs elles-mêmes. En effet, la volonté peut surmonter les plus extrêmes fa-

tigues, elle peut vaincre toutes les répugnances, mais elle est incapable de réveiller les sensibilités émoussées par la répétition quotidienne des mêmes scènes, par les mêmes cris de douleur et de désespoir, les mêmes appels à l'espérance, les mêmes adieux à la vie.

Mais à Beaumont, ah, c'est là où pour la première fois j'approchais réellement les blessés et les pauvres, c'est là où je pénétrais l'intimité de leur vie, où je fus le confident de leurs pensées. Si à l'hôpital, j'avais forgé des armes, le moment était venu de m'en servir non plus sous l'aile et la direction d'un chef, mais avec mes propres forces. J'étais sur le terrain d'application des théories de l'Ecole, je me trouvais seul à seul en face des difficultés de la pratique. Une obligation nouvelle se dressait devant moi, c'était la responsabilité de mes actes, une sensation inconnue faisait battre mon cœur, c'était la pitié, sœur de l'amour.

Ah que je bénissais mes longues veillées d'étude, elles me donnaient à cette heure non pas une confiance irréfléchie et vaniteuse, mais l'appui d'une conscience honnête qui peut se dire : « Si je me trompe, si je ne conserve pas des existences qui pouvaient être sauvées, ce n'est pas ma faute, c'est que Dieu ne m'a pas suffisamment bien doué, mais je n'ai pas de reproche à me faire puisque j'ai cultivé, de mon mieux les faibles moyens dont il m'a gratifié. — Si, à côté des gens qui meurent de faim, la Providence me donne du pain, j'aurais au moins partagé ce pain avec ceux qui n'en ont pas.

Ces pensées et ces actes calmaient mes inquiétudes, ils éclairaient mes jugements et affermissaient ma main.— Le soir, je n'étais plus le chirurgien de ceux que j'allais visiter, j'étais leur ami secourable et compatissant. J'étais le Français tendant la main à d'autres Français. J'effaçais les distances qui nous séparaient, je cherchais à soutenir, à consoler des frères, accablés comme moi par les malheurs de la guerre, mais qui, plus que moi, souffraient pour notre même patrie, pour notre chère France. Cette œuvre de Vincent de Paul, de Sœur de Charité me grandissait à mes propres yeux, elle exaltait ma sensibilité et elle éveillait en moi des émotions si douces que je me reprochais de ne pas mieux les mériter.

Lorsque je rentrais au logis, je n'avais plus le cœur gonflé, je m'endormais dans le calme, la sérénité qui récompensent les bonnes œuvres et j'entendais encore, dans un bourdonnement confus de rêve, les paroles naïves et sincères qui me remerciaient en me disant : « Bon Monsieur, nous prierons pour vous. » Pauvres soldats, pauvres gens comme nous nous aimions !

* * *

Sans la générosité des Anglais et sans la présence des blessés que seraient devenus les malheureux habitants de Beaumont? Les blessés étant prisonniers, l'ennemi devait les nourrir; le pays, complétement dévasté, n'offrait aucune ressource, c'était l'Intendance prussienne qui assurait notre alimentation, par des convois de vivres venant je ne sais d'où.

Chaque semaine, j'adressais au Gouverneur de Beaumont, un rapport indiquant le nombre des blessés, il le signait, l'envoyait à Sedan et, pendant sept jours, notre ravitaillement était établi sur le chiffre donné dans mon rapport. La signature du Général garantissait l'authenticité du nombre des blessés en subsistance.

Or, la plupart des blessés ne consommaient pas la totalité de leur ration et j'avais soin de retarder la déclaration des décès, j'allais même jusqu'à les oublier. Les habitants vivaient ainsi de la charité de leurs hôtes vivants et de l'héritage de ceux qui nous avaient quittés.

Au début, j'hésitais à prolonger, sur le papier, les existences finies, mais bientôt, ému par les souffrances dont j'étais le témoin enhardi par la courtoisie du gouverneur , qui mettait, avec empressement et sans le moindre examen, sa signature au bas de mon rapport, je devins moins timide, et je me lançais sans scrupules, dans ces virements de provisions et dans mes statistiques de fantaisie.

Tout le monde m'en sut gré, le gouverneur lui-même en signant mon dernier rapport, me dit avec un sourire significatif : « Docteur, nous nous sommes associés dans l'accomplissement d'une œuvre charitable dont je ne pouvais prendre l'initiative. » Ainsi, ce brave homme, en ne lisant pas mes rapports, se doutait cependant de leur inexactitude et, s'il les signait sans les vérifier, ce n'était ni par confiance, ni par indifférence, c'était par pitié pour les habitants dont il voyait la détresse sans avoir

le pouvoir de la secourir officiellement.— Je ne voulus pas lui cacher ma reconnaissance et je lui dis : Général je vous remercie, laissez-moi, en ce moment, me rappeler votre origine Française. » Il me tendit la main et je la serrais cordialement.

Ah, c'est que vraiment la détresse des habitants de Beaumont était extrême, un exemple vous prouvera l'étendue de leûr dénuement. — J'eus, un jour, la curiosité d'entrer dans la maison où la bataille me surprit pendant que je faisais ma toilette. La pauvre femme, qui m'avait donné de l'eau et une serviette, était étendue sur le sol, elle me reconnut, elle esquissa un faible sourire et d'une voix éteinte, joignant les mains comme pour rendre grâce, elle me dit : « Pauvre Monsieur, je vous croyais mort. » — Ma foi non, je suis bien vivant mais que faites-vous donc ainsi couchée par terre? Pourquoi ne vous levez-vous pas ? — Je ne saurais,,mon bon Monsieur, je n'ai plus de paille pour me coucher et je meurs de faim, il y a si longtemps que je n'ai rien mangé. Alors la malheureuse, croyant que je venais encore lui demander de l'eau et des serviettes fit un effort pour se lever, pour me servir, mais elle retomba en m'adressant un regard qui semblait me prier d'excuser sa faiblesse.

Je courus à l'auberge chercher du bouillon et je le présentais à la bouche de cette pauvre femme, pendant que ma main soulevait sa tête et que la pitié m'inspirait de consolantes paroles.

Jamais sans doute dans sa vie pauvre et isolée, cette infortunée n'avait été l'objet

d'une semblable attention, car jamais je n'ai vu la reconnaissance s'exprimer d'une façon plus touchante. Etais-ce l'infime condition de cette paysanne ou l'étendue de sa détresse qui grandissait, à ses yeux, mon assistance si naturelle et si modeste, je ne sais, mais des lèvres se posèrent sur ma main et je vis s'élever vers moi, un regard si attendri, que je me sentis ému devant cette femme qui me révélait le charme ineffable de la charité.



Un officier Saxon

Il était une visite que je n'oubliais pas, je la trouvais agréable et utile. Le blessé, auquel je m'intéressais d'une façon si spéciale, était l'officier saxon qui, sous mes yeux, à l'école des Sœurs, eut le coude brisé par une balle.

Cet Allemand m'avait prié de lui continuer mes soins, il refusa de se laisser transporter à Pont-de-Mousson où l'armée Prussienne concentrait ses ambulances, il voulut attendre à Beaumont sa guérison complète.

Cet officier originaire de Dresde, se nommait von Bothmer, sa distinction, sa fortune, la déférence que lui témoignait le gouverneur, m'apprenaient sa haute situation. Il était l'aide de camp d'un général qui portait le même nom que lui. Je trouvais dans sa société, non seulement de l'agrément, mais de précieuses informations sur les évènements militaires. Sa blessure présentait aussi un grand intérêt chirurgical, c'était une plaie du coude avec fracture des os et ouverture de l'articulation.

Je me rappelle combien je fus perplexe dans le choix d'une détermination. Fallait-il amputer le bras? Pouvait-on empêcher l'infection d'une articulation ouverte? Et,

en admettant ces questions résolues, l'ankylose du coude n'était-elle pas inévitable?

Permettez-moi, à propos de cet officier, d'ouvrir une parenthèse, et de donner quelques détais sur une pratique que j'adoptais dans tous les cas semblables à celui dont je vous parle. — Le traitement des fractures articulaires est difficile car il doit satisfaire deux obligations diamétralement opposées. Il faut immobiliser les fragments pour obtenir leur soudure, il faut remuer l'articulation pour prévenir sa raideur et, la liberté des mouvements a presque l'importance de la consolidation osseuse, elle est du moins toujours très désirable. Ne soyez donc pas surpris de la divergence des opinions émises sur le traitement des fractures articulaires — Les uns immobilisent la fracture jusqu'à sa consolidation parfaite. — D'autres la massent et la mobilisent dès les premiers jours. — D'autres, moins radicaux, cherchent à saisir l'heure précise où il convient de remplacer l'immobilisation par le mouvement. On ne saurait moins s'accorder.

Le jour vint pour mon blessé où, sous peine d'ankylose, je devais commencer à imprimer des mouvements à une articulation, dont les os brisés, me semblaient assez fortement soudés, pour résister à la mobilisation du coude. Malheureusement, (le fait est à peu près constant) la douleur, provoquée par mes manœuvres, fut plus forte que la volonté du patient et je dus, séance tenante, recourir au chloroforme.

Grâce à ce sommeil artificiel, je remuais le coude aussi aisément que s'il se fut agi

des os d'un squelette. Au réveil je fis une piqûre de morphine et tout se passa à notre entière satisfaction.

Le lendemain, l'officier s'attendait à me voir répéter la séance de la veille, mais, bien que n'ayant jamais vu d'accidents chloroformiques, j'étais loin d'ignorer leur possibilité et j'avertis M. de Bothmer du danger auquel il s'exposait. — Il en fut surpris et affligé, car le chloroforme ne l'avait ni effrayé, ni incommodé, mais sans anesthésie, le mouvement était insupportable, il fallait donc se résoudre à l'ankylose.

Devant sa déception je lui proposais une chloroformisation incomplète, à la Reine, comme nous le disions alors. Les demi-mesures sont,en général, mauvaises, je dus poursuivre jusqu'à la dose entière, je fis de même les jours suivants, sans inconvénients et avec le meilleur résultat.

L'officier conservait un bras qui lui permettait de reprendre le service militaire, il en fut d'autant plus heureux qu'il l'avait moins espéré et il ne savait comment m'en remercier.

Voici un exemple de ses prévenances. Un soir, suivant son habitude, il me lisait les feuilles allemandes, ce jour-là elles relataient le premier combat livré aux portes de Paris, à Chatillon, elles plaisantaient la précipitation qu'avaient mis les Parisiens à se sauver et elles comparaient ces recrues, habillées en zouaves, à des lièvres revêtus de peaux de lions.

Voulant effacer ce que ces reflexions moqueuses avaient de pénible pour moi, M. de Bothmer mit la conversation sur la ba-

taille de Wissembourg où il avait gagné la croix de fer et le grade de capitaine. Il commença en ces termes :

« Le 4 août, à Wissembourg, nous allions nous mesurer pour la première fois avec l'armée française. Sa valeur légendaire, les souvenirs du premier Empire, de la Crimée, de l'Italie, hantaient nos mémoires, mais, dans cette première rencontre, nous possédions sur vous un double avantage, l'imprévu de notre attaque et le nombre de nos soldats. La fortune nous offrait une occasion exceptionnellement favorable, il fallait la saisir.

C'est qu'une première victoire nous était particulièrement précieuse. Dans nos rangs, au moins autant que dans les vôtres, les Français passaient pour invincibles, un revers eut accrédité cette opinion et il nous créait un danger spécial, il pouvait affaiblir, peut-être dénouer les liens d'une alliance entre Allemands, aujourd'hui rangés sous le même drapeau mais qui, quatre ans auparavant, à Sadowa, s'étaient battus les uns contre les autres. Nous devions donc vaincre ou mourir, nous y étions résolus et les Français ont prouvé, qu'ils étaient animés des mêmes sentiments. Ah, cher Docteur, nous avons le droit de nous enorgueillir de nos victoires car vos soldats étaient incomparables.

J'étais l'aide de camp du général Bothmer, mon oncle, et c'est nous qui, vers huit heures du matin, eûmes l'honneur de tirer les premiers coups de canon. Nous n'avions devant nous que peu de Français, cependant ils nous tenaient en échec, et avant de

prendre l'offensive, nous attendîmes l'entrée en ligne d'une division allemande qui, en ce moment, passait la Lauter et celle d'une armée prussienne dont le Prince Royal nous annonçait l'arrivée. Vers 11 heures, ces renforts nous ayant rejoints, nous attaquions Wissembourg de trois côtés à la fois, j'étais devant la porte de Landau, un régiment de tirailleurs algériens la défendait et, à lui seul, repoussant tous nos assauts, il tenait en échec un corps d'armée et 66 bouches à feu. Pour triompher de cette poignée de braves, le général de Kirbach dut les cerner, le nombre de ses troupes lui permettait cette manœuvre, et les Français enveloppés, décimés, ne répondaient plus que faiblement à notre formidable artillerie. Entourés par une armée entière, ils reconnaissaient sans doute leur impuissance et renonçaient à une lutte aussi inégale.

Nous le crûmes et alors, nous aussi, nous diminuâmes l'intensité de nos feux, attendant pour les éteindre, l'apparition du drapeau parlementaire. Mais, c'est en vain que nos regards fouillaient un horizon que n'obscurcissait plus la fumée du combat, le drapeau blanc n'était pas arboré. Qu'attendait-on? Nous n'allions pas tarder à le savoir. Loin de songer à se rendre, les Français se concentraient, ils se groupaient pour tenter un effort suprême. — Soudain, nous entendons sonner leurs clairons, leurs tambours battent la charge, nous voyons les tirailleurs se lever dans les ruines fumantes, ils bondissent au-dessus des cadavres, franchissent les obstacles, ils se précipitent sur

nous avec un élan auquel nos soldats, qui se croyaient victorieux, ne résistent pas et c'est nous qui plions, qui fuyons, en abandonnant même un canon. Les Français traversaient nos lignes en ne nous laissant d'autres trophées que leurs morts et leurs blessés.

Pendant que nous nous emparions de la porte de Landau, celles de Haguenau et de Bitche tombaient aussi en notre pouvoir, Wissembourg succombait, mais, la ville prise, les Français n'abandonnaient pas la lutte. Le Geissberg, hauteur voisine, tenait toujours, les Français s'y attachaient désespérément, ils résistaient à deux corps d'armée, ils repoussaient leurs assauts, nos officiers tombaient, nos drapeaux passaient de main en main, toute la colonne d'attaque était mise hors de combat, le général de Kirbach était blessé et nous allions nous retirer, lorsque des batteries allemandes réussirent à atteindre le haut de la colline dite « des trois peupliers » cette artillerie décida notre victoire. Les Français se rendaient.

Lorsque commença la bataille ils étaient 1200 et lorsque nous nous emparâmes du Geissberg, nous n'y trouvâmes qu'un canon démonté et 200 soldats sans munitions; 20.000 Prussiens avaient combattu une journée presque entière pour triompher de 1200 Français. Nous étions victorieux, mais quel était l'avenir que nous présageait une victoire aussi chèrement achetée?

Si pendant toute une journée une seule division Française avait tenu en échec une armée allemande, si elle se retirait, en sau-

vant ses drapeaux et sans être inquiétée, quel serait le sort des combats livrés à forces égales?

Tel fut le récit de l'officier saxon.

Dans cette nuit d'octobre, auprès du foyer où la destinée rapprochait deux adversaires devenus des amis, nous n'avions plus à interroger l'avenir, les batailles du mois d'août l'avaient inscrit dans l'histoire et, tous deux, nous gardions le silence que nous imposait la divergence de nos pensées.

Lui, l'Allemand, au comble de ses vœux, se félicitait d'avoir eu à combattre les Français dans des conditions de nombre, d'imprévoyance, d'épuisement qui leur enlevaient toutes chances de succès. Moi, le Français, du fond de ma détresse, je déplorais l'infériorité des chefs, l'accumulation des fautes, le concours inouï de circonstances fatales qui s'étaient réunies pour nous infliger des désastres imminents.

M. de Bothmer resta à Beaumont jusqu'à la fin d'octobre. Après m'avoir fait ses adieux, il me remit une lettre en me disant : « La guerre continue, si vous vous trouvez dans une situation difficile, ou dans la nécessité de recourir à des Allemands, faites parvenir cette lettre à un officier, elle lui apprendra ce que vous doit un de ses camarades. » Et avec une délicatesse très distinguée, au lieu de m'offrir des honoraires, (il savait que je ne les accepterais pas), il me pria de distribuer aux blessés de Beaumont, en souvenir de leur compagnon d'ambulance, la somme dont il voulait rémunérer mes soins.

Je n'ai pas eu l'occasion d'utiliser cette lettre, je l'ai conservée, en voici quelques lignes :

« A la bataille de Beaumont le Dr Monach m'a sauvé la vie, Faites pour lui ce que vous feriez pour un frère d'armes. Le capitaine von Bothmer vous en sera particulièrement reconnaissant. »



Un Enterrement

30 Septembre. — Le temps est très beau, le soleil resplendissant. — Ma tournée chirurgicale achevée, je rentrais à mon domicile, le curé m'y attendait. — Cher Docteur, me dit-il, je viens vous adresser une prière, je vais, comme chaque jour, célébrer des enterrements, mais aujourd'hui, pour la première fois, je puis donner à cette cérémonie un caractère plus respectueux, car, dans les ruines de l'Eglise, nous avons pu relever un autel. Ne voulez-vous pas vous joindre à moi et à quelques habitants que j'ai convié ,pour rendre ensemble à nos soldats un dernier hommage? Je vous prie de prononcer quelques mots sur la tombe où l'on va ensevelir les quatre militaires qui sont morts hier.

Je n'avais rien à refuser à cet excellent curé dont le dévouement, la compatissante bonté s'étaient toujours montrés à la hauteur du devoir. Il avait, c'est un hommage que je me plais à lui rendre, trouvé dans son cœur de prêtre et de Français, la volonté et la force de nous assister jour et nuit. Son concours m'était précieux, son désir répondait à mes sentiments, j'accédais, avec empressement, à sa demande.

Mes camarades, les Médecins anglais,

assistaient à notre conversation, ils voulurent m'accompagner, d'autant plus que, parmi les morts qu'on allait ensevelir, se trouvaient deux hommes auxquels ils avaient donné des soins.

La cérémonie avait lieu à midi, quelques pas séparaient l'Eglise des maisons mortuaires.

Le prêtre célèbre la messe et nous nous rendons au cimetière où on avait creusé une fosse très large et bien peu profonde. Auprès d'elle les cadavres étaient étendus les uns à côté des autres. Leurs uniformes étalés recouvraient leurs corps, on avait laissé les visage découverts. Je connaissais les noms de ces soldats, il me semble les voir. Le premier, celui qui était couché au bord de la fosse, se nommait Ritter, c'était un Alsacien à barbe blonde, ses paupières étaient restées entr'ouvertes, elles laissaient voir ses yeux, leur nuance d'un bleu tendre, très pâle, peignait bien la douceur et la bonté de l'âme alsacienne : ces yeux me rappelaient les yeux de ma sœur.

Puis venaient deux cadavres aux traits fortement accentués c'étaient ceux de Pougam et de Kerguïstel, deux énergiques et fiers bretons, deux sous-officiers de ce fameux 88e de ligne qui avait tant fait pour l'honneur du drapeau. Le dernier des cadavres était celui d'un Provençal nommé Raimbaud, son corps était frêle et délicat comme celui d'un enfant, son charmant visage, affiné par la mort, semblait sourire encore au soleil de Provence, au souvenir d'une Mireille ou d'une Magalie.

Je me plaçais à leurs pieds, le curé et les

assistants se tenaient à leur tête, les Anglais m'entouraient, et, bien ému, je prononçais ces quelques mots :

« Soldats qui mourrez pour la France, un compagnon d'infortune vous dit adieu. Loin, bien loin, dans des villages d'Alsace, de Bretagne, de Provence vos mères prient sans doute pour vous, elles ignorent que c'est à vos âmes que s'adressent leurs prières. Ici-bas elles ne vous reverront que dans leurs souvenirs, elles vous retrouveront au ciel, que Dieu les aide à supporter le plus grand, le plus douloureux des sacrifices,la perte d'un fils.

« Pour avoir donné le jour aux vaillants soldats que vous étiez, ces mères françaises doivent elles aussi avoir l'âme haute, la noblesse de votre mort sera leur consolation. — En vous appelant à elle, la Providence a, peut-être, été plus clémente pour vous, qu'en nous épargnant, elle ne l'est envers nous.

« Notre pays a demandé votre sang, vous l'avez courageusement versé, au nom de la France, un frère d'armes vous glorifie.

« Vos familles vous ont donné à la patrie, elles ne peuvent pleurer sur vos tombeaux, en leur nom, un ami vous adresse le dernier adieu. »

Je pris une motte de terre et je la jetais sur les cadavres de ces soldats. Il me semblait que cette terre de France pour laquelle ils mouraient, était un salut et un hommage dignes d'eux.

Le prêtre et les assistants s'inclinèrent. — Les Anglais m'embrassèrent, ils étaient émus, ils pleuraient avec moi. En ce mo-

ment, j'étais, aux yeux de ceux qui entouraient cette fosse, le représentant de la France, de ses soldats, de leurs familles et c'était à mon pays, et à mes compagnons d'armes que s'adressaient ce salut et cette étreinte fraternelle.

*
* *

Comment pouvais-je, encore palpitant des scènes de la bataille, m'attendrir devant les dépouilles de ces modestes soldats? Je ne sais, mais j'étais bien triste.

Bloomfield, voulant m'enlever à mes sombres pensées, décida que tous ensemble, nous irions à Belval, visiter les quelques blessés du combat de Nouart, qui se trouvaient encore dans le château de M. Mathis.

Nous traversâmes le champ de bataille, il avait, sauf au niveau des tombes dont les reliefs restaient dénudés, repris sa fraîcheur de prairie. Je crus revenir à la matinée qui précéda la surprise de Beaumont, je crus revoir ces soldats qui cheminaient en chantant, dans l'espoir de quelques heures de repos, alors que, quelques heures à peine, les séparaient de l'éternel repos.

Les blessés qui se trouvaient au château de Belval étaient en convalescence, nous dinâmes ensemble, je m'attardais auprès d'eux et, la nuit était profonde, lorsque je montais à cheval pour revenir à Beaumont. Mes camarades étaient déjà partis, Hastings seul m'avait attendu. Etant mon assistant il se croyait obligé de ne jamais me quitter.

Nous cheminions dans la forêt obscure

et silencieuse. Perdu dans mes pensées, je marchais lentement et Hastings n'osait prendre les devants, il me suivait pas à pas, bien que cette promenade nocturne fut manifestement peu à son goût.

Nous sortîmes des bois et, le long des arbres, dans la plaine, nous vîmes se profiler dans la nuit qui tombait, les tertres grisâtres sous lesquels reposaient nos soldats. Sur le relief de ces tombes voltigeaient des feux follets, si nombreux qu'il éclairaient la plaine et semblaient faire à la lisière des grands chênes une bordure lumineuse.

Hastings me demanda quelle signification nous attachions, en France, à ces lueurs falottes qui, dans les nuits d'été, voltigent sur les tombes et poursuivent ceux qui en approchent. Je lui répondis que dans les nuits chaudes et humides, le phosphore des os et des centres nerveux, se dégage des cadavres en décomposition et produit des lueurs phosphorescentes, semblables à celles que donnent les allumettes mouillées. — En passant près des feux follets, la colonne d'air déplacée par la marche, les entraîne dans son sillon, et ils ont l'air de vous poursuivre.

Hastings ne voulut pas me contredire mais, sans doute, il continua à les attribuer à une cause plus mystérieuse et à y voir un phénomène moins naturel. Ce fut ma dernière visite au château de Belval, je n'ai plus revu la forêt de Bois-de-Dame où s'étaient cachés les Saxons pour nous surprendre. Mais je ne puis penser à Belval et à ses bois, sans associer à leur souvenir, celui

des Saxons,celui de nos malheureux Français et aussi la vision de ces feux follets, brûlant le soir en signe de deuil, sur les tombes de nos soldats, comme le font les cierges et les flammes de Bengale dans les chambres mortuaires.

Et, si c'est en rêve que je revois Belval et sa forêt, ces lueurs bleuâtres et vaporeuses, me semblent bien être, comme le croyait Hastings, les âmes de nos soldats qui s'envolent au ciel.



Le Gouverneur de Baumont

Le général Dijon de Montbar, gouverneur de Beaumont, était Chevalier de St-Jean, vieille institution allemande remontant au Moyen-âge et dont rien en France ne peut donner une idée.

Cet ordre, composé des grands propriétaires terriens, formait une aristocratie féodale à côté de l'aristocratie militaire. Les Chevaliers de St-Jean n'étaient pas soldats mais ils jouissaient d'une considération, ils possédaient une autorité devant lesquelles s'inclinaient tous les Allemands, quels que fussent leur rang et leur grade. — Quand on parlait à un Chevalier, on l'appelait, mon général. — En Allemagne et en Russie, le titre de général n'est pas exclusivement militaire.

En temps de guerre, les Chevaliers de St-Jean, suivent l'Etat-major du Corps d'armée ou servent leurs vassaux. Il faut vous dire qu'en Allemagne, les recrues d'une même province, au lieu d'être disséminées dans des régiments différents, sont concentrées dans une même division. Chez nous, il en est ainsi des troupes qui forment la réserve.

Pendant la campagne, les soldats peuvent librement s'adresser à leur Chevalier,

lui exposer leurs besoins et recevoir son assistance. Le Chevalier est leur protecteur puissant et connu, le représentant de leur famille, de leur village, presque un ami, très au-dessus d'eux par son rang et sa fortune, mais très près d'eux par sa familiarité, l'intérêt qu'il leur témoigne et par la communauté de leur lieu d'origine.

Ce rôle paternel, si opposé à l'autorité raide et dédaigneuse des chefs militaires, est tellement apprécié des soldats allemands, qu'en toute circonstance, ils ont recours à leur Chevalier; j'ai vu des blessés que sa visite comblait de joie, j'ai vu les plus arrogants Prussiens, les Hussards rouges de la Garde, s'incliner devant ses désirs à peine formulés.

Comme la plupart des officiers allemands, le Général de Montbar parlait le Français, et il s'exprimait dans cette langue avec une aisance et une distinction exceptionnelles. C'était vraiment un excellent homme, surtout avec moi. — Ses exigences s'étaient bornées à me demander de prévenir son salut, comme il avait le double de mon âge, cette politesse ne compromettait guère ma dignité, j'y ajoutais de la déférence, je la devais à une bienveillance dont le général multipliait les preuves.

Nos relations étaient donc très courtoises et, d'une telle simplicité qu'elle se bornaient, de ma part, à lui adresser, une fois par semaine, la liste de mes blessés, de la sienne, à signer ce rapport, qui était la base de notre ravitaillement, et à l'envoyer à la Commandature Prussienne, établie à Sedan. De plus, lorsque je conduisais des

blessés en Belgique, le général me donnait le sauf conduit qui m'était nécessaire pour traverser les lignes allemandes.

Sauf le quart de minute consacré à la signature qu'il apposait sur mon rapport, sans jamais le lire, le général était libre de ses mouvements, il ne leur demandait rien d'excessif. Ses journées, toujours les mêmes, étaient consacrées aux soins de sa personne, qu'il nous présentait sous des aspects divers : d'abord dans l'élégant négligé du matin, vers le milieu du jour dans la tenue de campagne, enfin le soir, à l'heure du dîner auquel il conviait souvent le Curé, le Maire, les officiers allemands de passage à Beaumont, il s'épanouissait dans un uniforme chamarré de dorures et de décorations.

Il me semble voir le général assis au soleil, la tunique déboutonnée, les jambes écartées, un pot de bière est à portée de sa main. Cette main, n'abandonne le verre, que pour caresser une barbe majestueuse, qui descend en auvent jusqu'aux décorations étalées sur la poitrine. Cette barbe, a absorbé toute la sève capillaire, car le crâne est poli, dénudé comme un caillou du Gave.

Perdus dans le vague,les yeux du général suivent peut-être une pensée, ou, plus probablement, la fumée bleuâtre d'un cigare de la Havane.— Cent kilos se reposent dans une béatitude de digestion et de gloire.

Maintes fois, dans la journée, je passais devant la maison de M. de Montbar; lorsqu'il était de bonne humeur, ce qui lui ar-

rivait souvent, il m'arrêtait et nous causions.

Sa conversation était fort intéressante, elle me renseignait sur les grandes existences allemandes,leurs chasses, sur la culture de leurs terres et l'exploitation de leurs bois. Le général avait un esprit tour à tour caustique et bienveillant, mais, sa verve mordante ne s'exerçait que sur les Allemands et surtout contre les Anglais qu'il n'aimait guère, il n'avait pour les Français que des paroles flatteuses. Etait-ce par délicatesse, par besoin de rehausser la valeur du vaincu pour exalter la gloire du vainqueur, c'est possible. Et cependant je crois plutôt que,formé par la fusion des deux races, le général croyait réunir en lui,les qualités qu'elles se partagent. Peut-être avait-il raison, mais, en cela, il me rappelait certaine fable où une chauve-souris, orgueilleuse d'une conformation, qui réunit les attributs des habitants de l'air à ceux des animaux qui vivent sur la terre disait : « Je suis oiseau, voyez mes ailes, je suis souris, voyez mon corps. », De même, à n'en pas douter, le Général pensait : « Je suis Français, voyez mon nom, je suis Prussien, voyez mon casque. » Tour à tour devant le Français humilié et vaincu, il avait l'orgueilleuse satisfaction de se dire : « Je suis le Prussien triomphant » et, devant les façons de parvenu et la vulgarité des hobereaux allemands, il se félicitait d'être le Français de vieille roche. Quel parti, Bartharez, en fin gascon, eut su tirer de ce Franco-Prussien !

Je m'expliquais maintenantl 'attitude,

étrange chez un ennemi, qui, à ma première entrevue avec le général, m'avait si fortement surpris. Ses égards, ses prévenances dont les unes, invitations à dîner, me gênaient, dont les autres, signatures des rapports, m'enchantaient, venaient de l'ancien Français rentrant en maître dans un pays d'où on avait chassé ses ancêtres, jouissant du triomphe, mais, sentant battre dans son cœur, le vieux sang de ses pères. — Son amabilité était la vengeance élégante d'un gentilhomme du grand siècle.

Si j'en avais douté, j'en aurais eu la preuve dans la façon autoritaire dont il traitait les Allemands et. dans son attitude froide et hautaine, envers les Anglais. Bloomfield, à qui d'ailleurs il parlait rarement et toujours sur un ton maussade, me disait : « Si les Chevaliers de St-Jean sont la fine fleur de l'aristocratie allemande que doit être le reste : It is very disgasting, indeed, c'est, en vérité, tout à fait dégoûtant. »

Messieurs, j'ai cherché par tous ces détails à vous dépeindre la situation d'un jeune chirurgien français jeté par les malheurs de la guerre, dans un milieu absolument exceptionnel. Tous mes souvenirs, depuis notre organisation chirurgicale jusqu'à la misère des habitants de Beaumont, depuis l'assistance anglaise jusqu'à la bienveillance Prussienne (comme l'association de ces mots me semble dissonante) tous ont répondu à mon appel et, si ma plume inexpérimentée, n'a pas su en retracer fidèlement les images et les faire revivre telles que je les revois, du moins ma mémoire,

plus exercée, m'en a fidèlement rappelé les grands traits.

*
* *

J'eus, à mon tour, une occasion de rendre service à M. de Montbar, ce fut pendant une nuit du mois d'octobre.

Les émotions des premiers jours s'étaient calmées, je dormais d'un profond sommeil, il pouvait être deux ou trois heures du matin, lorsque je suis éveillé par un grand vacarme, par des appels criés en Allemand, par des coups violents frappés à la porte de l'auberge. — Je cours à la fenêtre, la rue est pleine de Prussiens, ils sont au moins une trentaine, sans armes, la plupart n'ont même ni tunique, ni casque. Dès qu'ils me voient, ils me crient : « Offnen sie mir schnell, vir sind ferfolgt; Ouvrez-nous vite, nous sommes poursuivis. »

Qui diable pouvait poursuivre ces maîtres du pays?... En même temps l'aubergiste était entré dans ma chambre et, tremblant de frayeur, il me demandait : « Que faut-il faire? Ouvrez-leur, lui dis-je, ils vont enfoncer la porte, elle ne résistera pas à leurs coups de pied. Il hésitait, je descends, j'ouvre, et les Allemands se précipitent dans l'auberge. A peine entrés, ils referment la porte et la barricadent avec les meubles de la salle. Deux soldats, les seuls armés, montent dans ma chambre, ferment la fenêtre et y creusent des meurtrières.

Je les questionnais en vain, ils devaient pourtant comprendre ces mots : « Vas ist, qu'y a-t-il? Vas geht for, que se passe-t-il? Mais, le danger était trop grand, ou, ces

soldats, qu'en toute autre circonstance on eut pris pour des voleurs, me jugeaient trop mince personnage, pour se croire obligés de me donner la moindre explication.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. De nouveaux appels se font entendre dans la rue, je reconnais la voix du général, il m'appelait et me suppliait de le recevoir. Je veux lui ouvrir, les soldats s'y refusent, ils sont trop heureux d'avoir barricadé l'auberge pour consentir à défaire leur rempart improvisé. Enfin je répète avec une telle insistance, que celui qui appelle est un Chevalier de St-Jean, qu'ils se décident, et ce ne fut pas une petite affaire, à déblayer la porte.

Le général se précipite dans la salle, il n'est qu'à demi vêtu, un habit civil, passé sur la chemise, laisse voir des jambes noires et velues, sans mot dire, il monte dans ma chambre, jette son habit ,se couche dans mon lit et ordonne aux Prussiens d'aller au plus vite rétablir la barricade.

Qu'y a-t-il, donc mon Général? Sans me répondre, il place un doigt sur ses lèvres, c'est me dire qu'il faut me taire. Le général avait éteint la bougie, un profond silence succédait au vacarme, rien ne bougeait, on craignait, à n'en pas douter, d'éveiller l'attention d'un ennemi.

Je ne savais que penser. Assis à côté de mon lit occupé par le général, j'attendais qu'il voulut bien m'éclairer sur cet étrange événement. Enfin, n'entendant rien, et jugeant nécessaire de me faire connaître la situation périlleuse dans laquelle je devais jouer un rôle, le général me dit tout bas :

« Nous sommes en grand danger, nous allons être attaqués par les zouaves. » — Par quels zouaves, lui demandai-je? — Par ceux me dit-il, qui, en ce moment, massacrent la garnison de Stenay, les soldats qui sont dans l'auberge leur ont échappé, les zouaves les poursuivent, il est surprenant qu'ils ne soient pas déjà ici.

Dieu veuille qu'ils arrivent, pensai-je en moi-même, mais, se coucher dans mon lit, me semble être une singulière façon de se préparer à les recevoir. Or, je devais, paraît-il,prendre ma part dans cette singulière défense, car le Général ajouta : « vous comprenez, cher Docteur, qu'il serait fâcheux d'être tué à la fin de la guerre, au moment où la paix va être signée, vous allez, n'est-ce pas m'éviter ce désagrément?

Je ne demande pas mieux, mon Général, c'est entendu, je vous fais prisonnier. — Vous n'y êtes pas ,mon cher Docteur, pour le moment, je suis votre client. Lorsque les zouaves me trouveront au lit, qu'ils vous verront auprès de moi ils me prendront pour un blessé, vous aurez le soin de le leur dire et de répéter souvent mon nom, Dijon de Montbar.

Le jour commençait à poindre, aucun zouave n'avait paru et j'appris alors la cause de cette alerte. — Après la bataille de Sedan, un convoi de prisonniers que l'on conduisait en Allemagne, passait aux environs de Montmédy, place forte encore en notre pouvoir.Dans le convoi, se trouvaient des zouaves qui connaissaient cette région,ils s'évadèrent et se réfugièrent dans Montmédy.

Or Montmédy est près de Stenay, cette dernière ville était occupée par une garnison prussienne qui, se croyant en pleine sécurité, dormait en paix, sans se garder. Les zouaves, réfugiés dans Montmédy, furent sans doute avertis de cette négligence, il y virent, en vieux soldats d'Afrique, l'occasion d'un joli coup de main. Profitant d'une nuit noire, ils avaient surpris la garnison de Stenay, sans coup férir, s'étaient emparés d'une centaine d'Allemands, d'un général et d'une caisse contenant 80.000 marks (100.000 francs). Les Prussiens qui s'étaient réfugiés dans mon auberge (Beaumont est à 10 ou 12 kilomètres de Stenay), leur avaient échappé à grand peine, ils n'avaient eu le temps ni de s'armer, ni de se vètir complètement, ils se croyaient poursuivis, ainsi s'expliquait leur effroi et la mise en défense de l'auberge.

Mais les zouaves ignoraient que Beaumont n'était pas gardé, ou bien en raison de leur petit nombre, ils étaient une vingtaine, et de la difficulté de conduire leurs prisonniers, ils ne poursuivirent pas les fuyards, et rentrèrent avec leur prise à Montmédy. Cette capture aida puissamment la défense de la forteresse, dont les Prussiens ne s'emparèrent pas. Ils l'attaquèrent plusieurs fois,mais,sans insistance, pour ne pas tuer leurs compatriotes, prisonniers que l'on conduisait aux endroits les plus exposés.

Le lendemain, les Prussiens envoyèrent de Sedan, une nouvelle garnison à Stenay et un régiment de hulans à Beaumont.

Ces hulans faillirent nous faire un mauvais parti, aux Anglais et à moi. — Voici dans quelle circonstance.



Les Hulans.
Un Convoi de Convalescents

Lorsque l'après-midi était belle, les Anglais, grands amateurs de sport, se promenaient à cheval. Ils avaient, à bien bon compte, acheté d'excellents chevaux aux paysans, qui après la bataille, en avaient recueilli autant qu'ils en pouvaient nourrir. Mes amis n'avaient eu que l'embarras du choix, jamais cavaliers ne se trouvèrent à pareille fête.

Mon goût pour l'équitation, passion de mon enfance, s'était vivement réveillé, j'avais, pour la satisfaire, un cheval arabe d'une beauté et d'une bonté rares, aussi lorsque mes camarades me proposaient d'aller courir un canter de quelques kilomètres, je ne crois avoir jamais refusé leur invitation.

Les environs de Beaumont se prêtaient admirablement à des excursions. Ils nous offraient des routes désertes, des sous-bois gazonnés, des prairies nues, vastes comme un champ de course, et nous pouvions varier nos promenades car, soit que nous dirigions nos pas vers Stenay ou Mouzon, vers Pouilly ou Belval, nous trouvions partout

un sol élastique pour nos chevaux, de riants paysages pour nos regards.

Un jour, Walker qui, la veille, s'était ravitaillé au dépôt anglais établi à Arlon, nous invita à goûter, il avait découvert, entre un bois et la Meuse, une prairie tout à fait confortable pour un five o'clock. — Nous partîmes au pas, nous portions, à tour de rôle, un panier chargé de provisions et nous arrivâmes à la fameuse oasis. Les chevaux sont attachés aux arbres, nous entourons Walker qui, avec la majesté d'un maître d'hôtel et, en mettant des poses entre chaque exhibition, sort du panier un jambon, un pâté, une bouteille de Porto, des cigares et à quatre reprises, nous saluons de hourrahs l'apparition des ces « harnois de gueule. »

Expansions fâcheuses, car elles furent entendues par une patrouille de hulans qui passait aux environs. Ces batteurs d'estrade voulurent savoir ce que signifiaient ces cris, étranges dans un lieu aussi solitaire. Telle du moins fut notre pensée lorsqu'au loin, sur la prairie, nous vîmes des cavaliers au galop, le pistolet au poing, courant vers nous avec l'intention évidente de nous charger.

A peine, nous étions nous réfugiés dans le bois, que les Hulans étaient sur nous, c'est-à-dire à moins de 200 mètres et alors, brusquement, ils s'arrêtent, tournent bride et détalent plus vite encore qu'ils n'étaient venus. Ils avaient dû voir mon cheval blanc, il leur avait fait croire que des Français étaient cachés dans le bois (il n'y a pas de chevaux blancs dans l'armée allemande)

cette crainte les avait empêché de nous attaquer; peut-être étaient-ils allés chercher du renfort.

L'heure n'était pas aux reflexions, nous abandonnons le goûter et, à bonne allure, nous revenons à Beaumont. Le gouverneur était, comme toujours, assis devant sa porte, nous lui contons l'aventure, il plaisante notre frayeur et il envoie un domestique à la recherche du panier. Entre temps, il fait remarquer aux Anglais, peu expansifs dans leurs remerciements, toute l'importance de sa protection, il devait bientôt m'en donner une preuve plus appréciable.

Je revenais de Namur où j'avais conduit des blessés, l'aubergiste, souriant, m'accueille par ces mots : « J'ai fait, Monsieur, en votre absence, une bien bonne affaire. — Tant mieux, je vous en félicite. — Je veux dire que c'est vous qui avez fait la bonne affaire. — Expliquez-vous, mon ami. — Venez voir et, sans autre explication, il voulait jouir de ma surprise, l'hôtelier ouvre la porte de l'écurie. — Deux énormes chevaux, ont pris la place de mon petit arabe, qui a disparu. — Eh bien, où est donc mon cheval? — Il doit être loin à cette heure, me répond l'aubergiste; pendant que vous étiez à Namur, des officiers de Hussards ont traversé Beaumont, ils ont vu votre cheval et m'ont demandé à qui il appartenait, « c'est le cheval du médecin français » leur ai-je répondu. Ils se sont longtemps concertés, ils ont sorti le cheval, l'ont monté, finalement ils l'ont pris, en disant que ce n'était pas un cheval de médecin. Mais, en échange, ils vous ont laissé

ces deux Meklembourgeois; attelés à un coupé, ces chevaux feront honneur au docteur, ce sont là leurs paroles, ils m'ont chargé de vous dire que c'était un cadeau que vous faisaient des Hussards de la garde et, en riant ils ont ajouté, « vous y joindrez nos amitiés. »

J'étais furieux et j'éprouvais un si vif regret, que je fus aussitôt conter ma peine au gouverneur, il ne pouvait la comprendre. Comment, me disait-il, on vous donne deux chevaux de cuirassiers contre un poney et vous vous plaignez? — Mais calmez-vous, les Hussards sont à Stenay, votre cheval vous sera rendu. — Et il en fut ainsi. — Si, en ce moment, j'avais pu témoigner ma reconnaissance au général, en le déclarant malade ou blessé comme, dans la crainte des zouaves, il m'en avait prié, j'aurais juré qu'il était mourant.

UN CONVOI DE CONVALESCENTS

Pamard m'avait écrit que, la Croix-Rouge Belge, recevrait tous les convalescents, que je conduirais en Belgique. Le moment était venu d'utiliser cette offre, plusieurs blessés étaient en état de supporter le voyage, ils voulaient partir, en nous quittant ils rendaient aux habitants du village, leurs lits dont ils étaient depuis longtemps privés et ils allégeaient notre travail. Je fixais le jour du départ.

Par une belle matinée d'octobre, quatre grands chariots sont rangés sur la place de Beaumont : ces voitures agricoles employées d'ordinaire, au transport des moissons, vont aujourd'hui, au lieu des gerbes de blé

et des foins des prairies, recevoir des blessés et les conduire en Belgique.

Nous avons désigné les soldats qui composeront ce premier convoi et bien avant l'heure fixée pour le départ, ils sont réunis sur la place. Les habitants, devenus leurs amis, les accompagnent, les soutiennent, ils leur font, dans les voitures, des couchettes de paille, ils les enveloppent dans des manteaux de cavalerie ou dans des couvertures données par les Anglais, ils les entourent des attentions familiales que l'on prodigue à l'enfant délicat qui part pour un long voyage et, plus émus qu'ils ne veulent le paraître, ils multiplient les recommandations : « Soyez prudents, ne nous oubliez pas, écrivez-nous. » — Les soldats qui vont partir serrent les mains de ces compagnons des mauvais jours; ils les embrassent, ils échangent des sourires et des adieux avec leurs camarades qui, trop faibles pour quitter leurs chambres, se sont mis aux fenêtres et, de là, leur souhaitent un bon voyage, leur disent au revoir, car pour eux aussi, sonnera bientôt l'heure du départ.

A voir leur joie, on ne se douterait pas que ces soldats viennent de traverser les plus terribles épreuves, que leurs blessures sont encore ouvertes ou à peine fermées, que leurs membres emprisonnés dans le plâtre, sont ankylosés ou perdus. S'il y a encore, sur les traits de ces visages, quelque douleur profonde, elle cherche à se cacher. S'il coule quelques larmes, elles sont sans amertume. S'il y a quelque tristesse dans cet adieu à Beaumont, l'hôpital de

guerre dont les habitants ont été les sœurs de charité, cette tristesse et ces larmes sont le remerciement que de pauvres soldats reconnaissants adressent à des amis encore plus pauvres qu'eux.

En ce moment, la place du village où se promènent ces militaires les uns clopin-clopant, d'autres le bras en écharpe ou la tête embéguinée dans une coiffe de nonne, rappelle l'Esplanade des Invalides, mais, au lieu des invalides ridés de la vieille Garde, on ne voit que des visages, auxquels un mois de repos et de soins, a rendu, avec la fraîcheur de la santé, ces belles ardeurs qui colorent la jeunesse et réchauffent jusqu'aux cœurs refroidis des vieillards qui la regardent.

Les habitants aiment ces blessés, à vivre ensemble dans une communauté de toutes les heures, il s'est établi entr'eux une intimité qu'ils soupçonnaient à peine, la séparation la leur révèle et ce départ est mélangé de joie et de regrets.

Les Anglais et moi nous avons consacré la nuit entière à disposer les chariots, à exciter la lenteur proverbiale des paysans et surtout à panser les blessés.

Nous avons renouvelé les atteles, les cuirasses de plâtre qui immobilisent les membres brisés, nous avons recouvert d'épaisses couches de ouate les cicatrices délicates, les plaies encore saignantes, nous avons enveloppé les têtes balafrées par les coups de sabre, dans des bandes de tarlatane ou de flanelle. Ces pansements soignés amortirront les cahots de la route, ils endormiront la méfiance des Prussiens, car nous devons

traverser Sedan, il ne faut pas éveiller des soupçons et exposer les blessés à une inspection qui pourrait leur faire prendre la route de l'Allemagne.

Neuf heures sonnent à l'horloge de l'Eglise, c'est l'heure fixée pour le départ. Les chevaux attelés aux voitures, font tinter les grelots de leurs colliers. Walker, Hastings et moi nous sommes en selle, nos chevaux aiguillonés par le froid, grattent le sol de leurs sabots ferrés à neuf.— En route.— Après avoir entendu tant de cris de détresse, Beaumont retentit d'exclamations joyeuses.

Tantôt nous courons, en éclaireurs, au devant des voitures, plus souvent nous marchons au pas, à leur côté. Nous racontons les combats, livrés, dans les vallées et sur les bords de la Meuse, dont nous longeons la rive.--- Mouzon et le 88e.—Bazeilles et l'infanterie de marine. — Balan, Wimpffen, Sedan et l'agonie de notre armée.

En traversant ces lieux témoins de nos défaites, en entendant nommer les Régiments dont ils firent partie, nos blessés se disaient entr'eux d'autres noms, ceux de leurs camarades disparus, ils rappelaient des souvenirs de garnison et de campagne, leurs marches dans l'Argonne, les scènes de la bataille. Dans ce retour vers le passé la joie du départ s'était envolée, de nouveaux sentiments s'éveillaient dans ces cœurs de soldats, ils regardaient l'avenir,ils ne pensaient plus aux douceurs de la vie que leur promettait un séjour en Belgique, les fatigues, les dangers, les blessures étaient ou-

bliés , ils ne voyaient que le drapeau relevé, ils n'entendaient que la voix du canon d'alarme appelant les fils de France au secours de la patrie envahie et, leurs âmes généreuses et guerrières, n'avaient plus qu'une pensée, rejoindre Faidherbe au Aurelle de Paladinne,elles n'avaient plus qu'un désir, retourner au combat.

Il était midi lorsque nous entrâmes à Sedan, M. de Montagnac nous y attendait, il était seul.



J'ouvre une parenthèse et je franchis 40 ans.— Il n'y a pas longtemps, un Dimanche, les rues, les promenades, les carrefours de Bayonne, sont gardés par des sentinelles d'un nouveau genre, par les Demoiselles de la Croix Rouge, elles appartiennent à tous les rangs de la société, elles ont toutes la même jeunesse, le même joyeux entrain.

Ces messagères de la Croix-Rouge tiennent à la main une petite fleur bleue, elles vous l'offrent et, avec une grâce pleine d'assurance, elles la piquent à votre boutonnière, elles font tinter une tirelire et, vous la présentent, en disant : « Monsieur, pour les blessés du Maroc, donnez ce que vous voudrez. » Vous glissez votre offrande, un sourire vous remercie.

La bouquetière s'est à peine envolée, qu'une de ces compagnes vous arrête, elle aussi vous offre une fleur, elle insiste avec un excès d'aplomb d'une si aimable naïveté, que vous acceptez encore la petite fleur bleue et les fleurs s'ajoutent aux fleurs, elles forment un bouquet.

Jamais, d'ailleurs, quête ne fut plus élégante : une fleur, une offrande, un sourire s'échangeant sous un drapeau, s'envolant vers des frères et leur disant : « Je pense à vous. »

Mesdemoiselles, à vous, qui ne marchiez que sous l'ombre maternelle, on a dit : Allez seules, sous le couvert de la charité, dans les rues de la ville, quêtez, soyez aimables, c'est pour les blessés. — Vous avez la bonne volonté, la gentillesse, l'esprit nécessaires à des quêteuses, de celà nous sommes sûrs : mais, saurez-nous nuancer l'amabilité, la maintenir sur cette lisière imprécise qui sépare l'excès du défaut? Saurez-vous n'être ni trop timides, ni trop hardies et voguer entre ces deux écueils? — Comment avait-on pu douter, du tact et de la finesse, de Gasconnes et de Béarnaises? Vous avez répondu à ces craintes par une victoire, par une recette de 10.000 francs amassés, à peu près, sous par sous.

Pour vous en remercier, un Membre du comité de la Croix-Rouge, peut vous dire ceci : Le lendemain de la fête, un paysan portait encore sur sa blouse, les marguerites que vous y aviez piqué, il n'osait, ni ne voulait quitter ce souvenir, symbole gracieux, mais obscur, dont la signification lui échappait. On lui en donna une explication si conforme à sa pensée, si peu surprenante à notre époque fertile en décorations qu'il prit pour réelle, l'allégorie que voici : « La Demoiselle qui vous a donné ces fleurs, vous a armé Chevalier de la Croix Rouge et du Printemps. » Cette charmante illusion vous nous l'avez donnée à tous, jeunes et

vieux, citadins et villageois. Merci mesdemoiselles.



Je me suis rappelé cette petite fête bayonnaise en écrivant notre arrivée à Sedan où M. de Montagnac était seul à nous attendre : Il n'y avait dans cette ville que des dames de la Croix Rouge allemande. Cete première étape, de beaucoup la plus longue, avait été parcourue sans incidents, pas un blessé n'en avait été incommodé, ils étaient tous très disposés à faire honneur au repas qu'on leur préparait. Au lieu de rester à leurs côtés, il valait mieux les précéder et prendre, à la gare de Florenville, les dispositions nécessaires pour les recevoir.

Las de marcher au pas, comme nous l'avions fait de Beaumont à Sedan, nous mî mes nos chevaux au galop. La route était douce et unie, elle traversait les Ardennes majestueuses comme les futaies de Fontainebleau, jonchées en ce moment des feuilles dorées de l'automne, et bordées de sorbiers encore chargés de leurs grappes rouges.

Des vols de grives se levaient devant nos chevaux et, dans l'excitation de la course, nos fâcheux souvenirs s'envolaient, eux aussi, comme les gentils oiseaux qui fuyaient à notre approche.

Mais voici un poteau, il sépare la France de la Belgique, nous passons la frontière. Des cavaliers montent la garde, ils nous accueillent en amis, nous accompagnent à Florentville, ils nous aident à préparer

les vagons. C'est, en dînant, dans la société des officiers belges, conviés à notre repas, que nous attendons nos blessés.

Ils arrivent, nous les installons dans les vagons. En route pour Bruxelles.

⁂

Ces digressions, ces impressions de voyage offrent peu d'intérêt, mais en racontant ces heures de mon existence, j'ai voulu conserver à mon récit, son seul mérite, l'exactitude et je n'ai pas cru devoir en effacer les quelques sourires dont la fortune nous faisait l'aumône.

Pendant cette guerre, notre vie fut pleine de contrastes, nous connûmes tous les extrêmes, les nuits passées en plein air, à côté des feux de bivouacs et le luxe des châteaux, les fréquentations les plus humbles et les sociétés les plus distinguées, l'abondance et la misère extrême, la faim. Un jour c'est la mort qui nous frôle, c'est un adieu désolé à la vie, le lendemain, c'est l'avenir qui s'ouvre paré des riants espoirs de la jeunesse.

Mais, de même qu'une peine de cœur couvre, d'un voile noir, toutes les heures du jour et de la nuit, de même la défaite planait sur nous, et alors même que notre pensée en fuyait le souvenir, elle nous enveloppait dans son manteau de deuil.



Les Médecins Prussiens

L'aubergiste me remet la carte du gouverneur sur laquelle sont écrits ces seuls mots : « Je vous prie de venir me voir le plus tôt possible. » Je me rends aussitôt à cette invitation.

Le gouverneur est dans son salon, en compagnie de trois militaires allemands, et, les présentations m'apprennent, que ces officiers sont des médecins. Ils viennent inspecter les blessés en traitement à Beaumont et désigner ceux qui peuvent être envoyés en Allemagne. C'est, le premier acte d'autorité et de surveillance, exercé sur mon service chirurgical.

Tant que les Prussiens avaient cru à une paix prochaine, ils s'étaient fort peu occupés des convois de blessés convalescents, qui traversaient Sedan, pour se rendre en Belgique. Il parait qu'aujourd'hui il n'en était plus de même.

En tout autre moment cette inspection m'eût été indifférente, elle me causait ce jour-là, une vive contrariété, et cela pour un motif que je vous apprendrais dans un instant. — Par bonheur, j'eus la présence d'esprit de me ménager un délai, il allait me donner le temps de réfléchir et, peut-être, de parer un coup si imprévu.

Messieurs, dis-je aux Prussiens, je ne conteste pas votre droit, je veux bien vous montrer les blessés et vous servir de guide, ainsi que vous m'invitez à le faire, mais, ayez l'obligeance de m'accorder quelques instants, je désire annoncer votre visite aux médecins Anglais qui dirigent avec moi le service chirurgical, ils vous donneront, sur leurs blessés, des renseignements que j'ignore.

Le Prussien le plus élevé en grade, me répondit : « Monsieur, c'est à contre cœur, veuillez le croire, que je fais une enquête, si contraire aux egards que nous nous devons entre confrères. Ma mission me sera moins pénible, si je puis vous faire oublier son caractère inquisiteur, par un acte de courtoisie et une preuve de déférence. Choisissez votre heure, je l'accepte. — J'avais affaire à un homme bien élevé, je remerciais, je fis prévenir les Anglais et je courus chez le colonel Berthe, c'était lui qui était la cause de mes préoccupations. Le colonel Berthe avait été blessé au genou, une balle lui avait brisé la rotule. J'avais extrait cette balle, la plaie avait évolué à souhait, et la cicatrisation ne laissait, après elle, qu'une légère raideur de l'articulation du genou, cette imperfection n'empêchait pas la marche et d'ailleurs, la liberté des mouvements, revenait avec une rapidité, qui laissait espérer une guérison complète.

Souvent, j'allais passer la soirée chez le Colonel Berthe, je lui donnais des nouvelles de la guerre, je lui apprenais la formation d'une armée sur la Loire. Or, précisément la veille du jour dont je vous parle, le co-

lonel m'avait prié de le comprendre dans le premier convoi de blessés que je conduirais en Belgique, son intention était de rejoindre au plus tôt l'armée de la Loire, de reprendre du service et cette inspection allait renverser ses projets. Que faire? Comment le soustraire à l'enquête? Son grade le désignait à l'attention des Prussiens et, la guérison parfaite de sa blessure, ne pouvait être dissimulée. Le colonel allait donc être envoyé en Allemagne, ce n'était pas douteux.

Aussi, lorsque je lui appris la visite, si inopportune, qu'allaient lui faire les médecins prussiens, il en éprouva un vif chagrin, une amère déception. Ne pouvez-vous pas me cacher, me faire évader, me demandait-il avec anxiété? Hélas c'est impossible, lui dis-je, le gouverneur n'ignore pas votre existence, votre nom et votre grade sont inscrits sur la porte de votre demeure; vous êtes, avec M. de Bobillier, les seuls colonels en traitement à Beaumont. Enfin, tout espoir n'est pas perdu, je vous laisse, je vais chercher et réfléchir. Je croyais bien en lui parlant ainsi ne lui adresser que de simples paroles de consolation.

J'aimais ce militaire énergique, il pouvait rendre de grands services dans une armée en formation, je désirais vivement assurer sa liberté, et je n'en voyais pas la possibilité.

Je me rendis à l'auberge où m'attendaient les Anglais. Ils connaissaient fort bien le colonel, ils se plaisaient à parler anglais avec lui, ainsi partageaient-ils mon ennui. Mais, de nos doléances communes,

ne jaillissait aucun trait de lumière, lorsque Bloomfield, jusqu'alors silencieux et pensif, se leva brusquement, comme s'il venait de trouver la solution du problème. Toutefois, il ne crut pas devoir nous faire des confidences, car il se borna à nous dire : « Je veux que l'inspection de mes blessés soit précédée d'un dîner auquel je vais, de ce pas, convier les Prussiens : je me charge de l'invitation et de la confection du menu ». Je crus que, le seul but de ce repas, était de nous assurer les bonnes grâces des Prussiens inquisiteurs, leur empressement à accepter l'invitation me fit espérer une enquête bienveillante et Prussiens, Anglais et moi nous nous mîmes à table, dans les meilleures dispositions de confraternité et d'appétit.

Le repas était excellent, la tisane de Champagne coulait à pleins verres, les heures s'envolaient et, dans la fumée des cigares, nous ressemblions bien plus, je l'avoue, à de joyeux compagnons, réunis en une fraternelle agape, qu'à des adversaires dont les uns, les vainqueurs, allaient, dans un instant, imposer aux vaincus, l'humiliation d'une enquête. — Le plus jeune des médecins Allemands déclarait que les savants, tels que nous, devaient planer dans des régions sereines, inaccessibles aux profanes, il ne disait pas ce que l'on découvrait du haut de cet observatoire; je ne m'en étonnais pas, me rappelant que la science allemande est souvent brumeuse. — D'après Scott, cette guerre était la dernière convulsion, d'un monde, qui s'écroulait pour faire place, à une ère de félicité et de fra-

ternité et il en saluait l'aurore, qu'il voyait se lever à l'instant même, en vidant une coupe de wisky. — Walker, en homme d'ordre, en vigilant comptable, inscrivait les conserves, les bouteilles, les cigares qui se succédaient sur la table, mais il s'embrouillait dans des additions qu'il refaisait avec une inlassable opiniâtreté.. Mes voisins commençaient à me paraître passablement originaux et, des teintes fantastiques, coloraient leurs visages enluminés.

En revanche, mon intelligence faisait de merveilleux progrès et, si tout à l'heure je n'avais rien compris aux théories de nos invités, je les trouvais, maintenant, claires et limpides comme le cristal et l'eau de roche. Nous parlions Allemand, Anglais, Français et, notre modestie n'était nullement blessée, des compliments et des protestations d'amitié, dont nous nous accablions dans ces diverses langues. Toutes les réflexions des convives me semblaient prodigieusement spirituelles et, mes reparties du plus heureux à propos.

Péut-être ma gaité m'eut-elle parue déplacée pour la circonstance et surtout pour ma situation, si l'atmosphère, dont les bouffées caressantes endormaient ma raison, n'en avait, en même temps, écarté le souci des convenances.

Qui eut pu se douter qu'une embuche se cachait sous ces dehors de fête et, que des projets ténébreux, se tramaient sous les protestations de confraternité?

N'allez pourtant pas croire que nous voulions attenter à la vie de nos confrères allemands et, que notre banquet, rappe-

lant ceux des Borgia, allait se terminer par la fameuse exclamation : « Messeigneurs vous êtes tous empoisonnés ». — Ce fut moins dramatique, mais plus gai.

Bloomfield seul, en homme insensible aux vulgaires plaisirs de la table, mangeait peu, buvait encore moins et, ne disait rien, il méditait, il murissait son plan. — Le moment de le réaliser était sans doute venu, car se levant de table, et avec ce flegme britannique qui ne le quittait guère, cet Anglais trouble-fête nous rappela nos devoirs par ces mots qui tombèrent, en douche d'eau froide, sur notre béatitude : « Messieurs, il est tard, allons voir les blessés. » Nous les avions complètement oubliés.

Sans répondre à l'invitation de Bloomfield, sans quitter son fauteuil, le major Prussien se tournant vers moi, me demanda négligement : « Vos blessés sont-ils gravement atteints? » — « Malheureusement oui, » lui répondis-je. — Ah, reprit-il aussitôt, excusez cette question, j'oubliais qu'en ce moment, elle est, de ma part, un peu indiscrète. Vous êtes maître de vos blessés. — Il réfléchit un instant et, parut avoir trouvé une solution heureuse, car, c'est d'un air satisfait, qu'il me dit. — Je crains qu'à cette heure, notre visite ne dérange ces pauvres gens, n'est-ce pas votre avis? Je me hâtais d'ajouter que c'était tout à fait mon sentiment. — Eh bien, mon cher confrère, veuillez me donner des feuilles de papier, je les signerais en blanc et vous y inscrirez, plus tard, les noms des blessés que vous désirez envoyer en Belgi-

que.— Zum Teufel, par le diable, ceux qui nous ont chargé d'inspecter des confrères nous prennent-ils pour des espions ou pour des commissaires de police? Ils se trompent étrangement. S'ils ne savent pas que, les médecins sont des gentilshommes, je vais le leur apprendre. Passez-moi les papiers blancs, mon cher ami, j'en vais signer autant que vous le voudrez.

Les jeunes médecins allemands, enchantés de ne pas quitter la table, témoignaient à leur chef l'admiration que leur causait ses nobles façons et ses procédés de haute société.

Bloomfield triomphait. — Son plan avait réussi ! Le major, sans avoir vu un seul blessé, écrivait son nom au bas des feuilles blanches.

Cependant le moment vint où nous dûmes nous séparer, ce fut à regret. J'aidais mes confrères à monter à cheval, nous nous serrâmes la main comme de vieux amis, il nous quittèrent en nous disant : « au revoir, à Sedan, nous vous invitons à dîner à notre mess et les voilà partis, au galop, dans la nuit profonde.

Les malheureux vont se casser la tête, dis-je aux Anglais et, par ma foi, j'en aurais du regret, car ils ont été vraiment courtois, aimables et ils ont fait à votre dîner, mon cher Bloomfield, un honneur dont l'aubergiste nous donnera la mesure. — S'il y a un Dieu pour les ivrognes qu'il veuille bien veiller sur ceux-ci, je ne le trompe pas sur la qualité des clients que je confie à sa sollicitude. Mais quel est le saint, qui

nous aidera à payer, sans sourciller, la note coquette qui nous attend?

My Dear, me dit Bloomfield, n'ayez pas plus d'inquiétudes pour nos confrères que pour ma bourse, car, c'est elle seule qui règlera la note. Le whisky donne au cavalier, l'insouciance et l'abandon qui lui sont peut-être plus utiles que la vigueur et l'adresse et si, parfois, j'ai vu partir mes guinées avec un certain regret, ce n'est certes pas à cette heure où elles m'ont permis de délivrer le Colonel, de vous être agréable et de jouer un tour aux Prussiens.

J'ai souvent eu l'occasion de reconnaître la vérité des paroles de Bloomfield, non pas, veuillez le croire sous l'influence de l'alcool, mais lorsque, en pleine liberté d'esprit, j'étais en difficulté avec un cheval.

Le repas coûteux, dont Bloomfield voulait faire tous les frais, montrait, une fois de plus, l'indifférence de ce gentleman pour les questions d'argent : la générosité était une des élégances de mon noble ami.

Aussitôt après le départ des Prussiens, je courus chez le Colonel et je lui décrivis l'adroite et plaisante manœuvre qui assurait sa liberté, il en fut ravi.

Le lendemain matin nous partions ensemble pour la Belgique. J'eus la prudende de passer par Carignan et d'éviter Sedan. Je perdais ainsi le déjeuner de revanche offert par les Prussiens, et je l'avoue, ce ne fut pas sans regret. Après avoir eu pendans plus d'un mois, l'occasion de vivre jour et nuit, dans une société Française d'élite, j'étais curieux de m'initier à la vie des officiers Prussiens, de les observer de

près, de connaître leurs sentiments, de visiter leurs ambulances et, le sacrifice était plus grand que je ne le crus alors, puisqu'il me prive du plaisir que j'éprouverais aujourd'hui, à vous raconter le dîner d'un Français dans un mess Allemand.

Le Colonel Berthe traversa la Belgique, il rejoignit l'armée de la Loire. C'est, avec la grade de Général, qu'il fit cette seconde campagne et c'est à la tête d'un corps d'armée, qu'il termina sa belle carrière militaire.

L'AGENT DE MM. LANDRÉ

Un soir, assis au foyer de l'auberge, je pensais à mon départ très prochain, j'inscrivais le nom des blessés que j'aménerais avec moi, en Belgique et, de ceux, que je laissais à Beaumont. Les Anglais,m'avaient offert d'y rester tout le temps nécessaire, et je les attendais pour une dernière délibération.

Sur ces entrefaites, quatre individus de mauvaise mine entrent dans la salle, l'un d'eux à les mains attachées, il est évidemment le prisonnier des trois autres, il s'assied au coin du feu et ses gardiens se font servir à souper. Leur repas terminé, ils mettent la main sur l'épaule du captif et lui disent :« Levez-vous, le moment est venu. » Le malheureux, tremblant de frayeur, m'implore d'un ton suppliant. « Sauvez-moi, Monsieur, on veut me pendre et, pourtant, Dieu sait si je suis innocent., » — N'en croyez rien, me dit l'exécuteur des hautes œuvres, c'est un espion. Nous l'avons surpris cherchant des chas-

sepots et en offrant un grand prix, il veut ainsi, s'emparer des fusils et découvrir ceux qui les cachent, pour les livrer aux Prussiens; mais nous, qui sommes des évadés de Sedan, nous allons l'en empêcher.

La physionomie et l'accent étranger de l'homme qu'on allait pendre, me faisaient une mauvaise impression, et je crus, qu'en effet, ce pouvait bien être un agent de la Prusse. Cependant, par pitié, par répugnance pour une justice aussi sommaire, je lui demandais : Pour qui cherchez-vous des chassepots? Pour les MM. Landré, me répondit-il. — Où sont ces Landré? — à Bayonne. — Connaissez-vous Bayonne? — Certainement, Monsieur, j'en arrive. Et bien, mon garçon, je suis de Bayonne, je connais les Landré, je vais bien voir si vous dites vrai et, je lui pose une foule de questions auxquelles il répond de telle façon que je ne doute plus, c'est bien pour les Landré et, pour la défense nationale, qu'il achète des chassepots.

Laissez partir cet homme, dis-je aux gardiens et rendez-lui sa bourse, c'est un des nôtres. Cela ne faisait nullement l'affaire des gaillards qui venaient de souper aux dépens de leur prisonnier. Non seulement ils ne m'obéissaient pas, mais ils prenaient un ton si déplaisant, que je leur dis. Délivrez cet homme sur le champ, ne me réduisez pas à la honte de livrer des Français, mais, ma parole, si vous ne décampez au plus vite, j'appelle à l'aide les Prussiens qui logent dans l'auberge (je disais ceci pour les besoins de la cause, il n'y avait

aucun Prussien à Beaumont, et y en eut-il eu que, je n'ai pas besoin de l'ajouter, je ne les aurais pas appelé.) En ce moment, les Médecins anglais entraient dans la salle, les justiciers ou plutôt les fripons, les prirent pour des Allemands et ils filèrent, avec une promptitude qui ne leur laissa pas le temps de rendre la bourse du prisonnier, auquel, du moins, j'évitais le désagrément (expression de M. de Montbar) d'être pendu.



Mon départ de Beaumont

1er Novembre. — Il restait encore à Beaumont une centaine de blessés, mais la plupart d'entr'eux pouvaient supporter le transport en Belgique et les Anglais avaient l'obligeance de continuer leurs soins à ceux que je n'allais pas amener avec moi. — Une armée se concentrait sur la Loire, je devais la rejoindre et m'unir à ce suprême effort de ma patrie. C'est le cœur gros que je me préparais à partir, j'avais pour ces militaires que je soignais depuis deux mois, non seulement l'affection du chirurgien pour ses blessés, mais aussi l'attachement d'un camarade pour ses compagnons d'infortune, et l'amitié d'un soldat pour ses frères d'armes. La résignation, la candeur de ses pauvres fils des champs, leurs nobles sentiments, leur détresse,leurs souffrances si vaillament supportées, leur reconnaissance pour mes soins tout s'unissait pour me rendre pénibles la séparation et l'adieu.

C'était aussi, à grand regret, que je quittais les médecins anglais, ces amis dévoués qui, pendant deux mois,au lit des blessés, à table, sur les routes, avaient vécu avec moi toutes les heures du jour. Je vous ai

raconté quelques-unes de leurs attentions, j'en pourrais citer bien d'autres.

J'étais surtout attaché à Hastings, mon assistant, mon compagnon de tous les instants. J'avais à peine huit ans de plus que lui et il me parlait avec l'affectueuse déférence qu'un fils a pour son père.

Ce jeune homme venait des montagnes de l'Ecosse, il appartenait à une famille bien modeste, car il m'avoua que ses appointements d'assistant étaient destinés à subvenir aux frais de ses études. Nos prodigalités devaient fortement contraster avec l'économie de sa maison paternelle, car elles étaient sans cesse l'objet de surprises qui nous mettaient en joie.

Les Anglais riaient de la naïveté du jeune Ecossais et leurs plaisanteries faisaient rougir les joues de la jeune miss — c'est ainsi que j'appelais ce pauvre Hastings — Il se promettait de venir à Paris, je devais lui apprendre l'anatomie. Ah que j'eusse été heureux d'accueillir mon assistant de Beaumont mais je ne devais plus le revoir. Comme mon cher Bartharez, il mourut peu de temps après la guerre; la tuberculose les enleva tous les deux.

Je pris congé du Curé, l'abbé de Fourny, homme distingué, relégué à Beaumont dans une sorte de disgrâce. Etait-il trop Gallican, ou trop Romain? Je ne m'en souviens plus, mais je n'oublie ni son caractère, ni son dévouement. Il me donna, au moment du départ, une lettre pour mon père, elle lui parlait de ma conduite à Beaumont. Mon père d'ordinaire si réservé dans ses éloges, me témoigna en la lisant, une

satisfaction à laquelle je n'étais pas habitué.

Enfin, parmi les habitants, je comptais aussi de nombreux amis. Ces pauvres gens dont la guerre avait détruit le foyer, s'étaient montrés, surtout les plus humbles, compatissants et dévoués. .

L'heure du départ était arrivée; nous installâmes les blessés dans les voitures. Leurs conducteurs, ayant déjà fait le voyage, n'avaient nul besoin d'être guidés, je leur donnais rendez-vous à Marbehan (frontière belge),c'est là que je devais les rejoindre. Ils partirent au pas, de grand matin.

Je montais à cheval, après avoir pris avec les Anglais, mon dernier repas à Beaumont; mes amis voulurent m'accompagner jusqu'à Carignan.

Il était midi lorsque nous quittâmes le village. Arrivé au détour de la route, au haut de cette cote d'où l'on découvre les Ardennes la Meuse et sa vallée je me retournais sur la selle et, la tête découverte, j'adressais un salut, un dernier adieu à ce pays et aux soldats dont je voyais les tombeaux se dessiner au loin, en petites buttes blanches, dans les prairies, sur la lisière de la forêt de Belval.

Nous avions dépassé le sommet de la colline et nous descendions vers la Meuse. Mes yeux ne voyaient plus Beaumont mais ma pensée ne pouvait s'en détacher et, je laissais flotter les rênes sur le cou de mon cheval, qui, sans être guidé, marchait à la suite des autres chevaux.

Inquiets de mon silence mes camarades dans l'espoir de me distraire, me firent re-

marquer que nous traversions le bois où les Hulans avaient interrompu le gouter offert par Walker, je leur répondis à peine quelques mots. Alors Bloomfield mettant son cheval â côté du mien, me dit «. Me cachez-vous une peine? S'il est en mon pouvoir de vous venir en aide, comptez sur moi, parlez à cœur ouvert, c est un ami, c est un frère d armes qui vous écoute. »

Je crus sortir d un rêve, je me sentis pénétré de reconnaissance pour cet Anglais qui, habituellement si froid, devenait si chaudement cordial, sa sympathie me touchait d'autant plus, qu'étant étranger, les malheurs de la France ne l'atteignaient pas j'y répondis par ce souhait, véritable expression de l'état de mon âme. « Ah Bloomfield, Dieu vous épargne la douleur de voir votre pays sombrer dans la défaite. » Je retombais dans ma tristesse et, nous continuâmes à marcher sans rien nous dire, mes camarades, compatissants, respectaient mon silence.

Nous étions arrivés à Carignan — Avant de nous séparer, nous nous embrassâmes avec une effusion de jeunes gens, en nous donnant rendez-vous à Londres et à Paris ... dans des jours meilleurs. Hastings, très ému, revint encore me serrer la main. J'avais été paternel avec ce charmant jeune homme, plus affectueux avec lui que ne l 'étaient ses camarades, notre séparation lui rappelait peut-être son adieu aux montagnes d'Ecosse et, loin de cacher l'émotion et le chagrin que lui causait mon départ, il les laissait paraître, avec l'abandon et l'ef-

fusion, d'un cœur jeune et aimant que la vie n'a pas encore froissé.

En me quittant, il m'adressa dans sa langue, ces paroles douces comme une caresse « think of me, my darling, my dear friend » pense *de* moi, mon bien cher ami, phrase anglaise, plus pénétrante que notre « pense *à* moi ». Je ne sais si quelques larmes n'accompagnèrent pas nos adieux.

Bloomfield restait à mon côté, il voulait me parler, il hésitait à le faire, qu'avait-il donc à me dire? Nos camarades s'étant éloignés, il s'approcha de moi, lui l'homme du monde, était visiblement embarrassé, c'était la première fois, que je voyais une attitude gênée, chez ce gentleman, dont l'aisance correcte était souvent un peu trop britannique. Enfin, et sa voix trahissait un effort pénible à sa délicatesse, il me dit « My dear Moynac, la Croix Rouge anglaise me charge de vous offrir ceci » et il me tendait un rouleau de pièces d'or.

Dans ma surprise je ne fis d'abord qu'un mouvement de tête, en signe de refus. Après un court silence, je fixais sur ce noble Anglais mes yeux reconnaissants et je lui dis « mon ami, je suis touché de votre offre, mais je ne me méprends pas sur sa provenance, c'est vous, Bloomfield qui voulez me venir en aide. Ah, merci, merci, mais si ma main serre avec effusion votre main généreuse, elle ne s'ouvre pas à une aumône.— Adieu Bloomfield, je n'oublierais pas cette dernière preuve de votre affection. »

Mes amis reprirent la route de Beaumont, je les regardais s'éloigner et, au loin,

je les voyais encore se retourner sur leurs chevaux et agiter leurs mouchoirs.

Je continuais à me diriger vers la Belgique, sans presser mon cheval, au pas, seul, dans la nuit qui tombait.

Depuis ce jour bien des années se sont succédées, mes amis ont disparu avec elles et cependant, en écrivant ces lignes, je crois revivre ces heures de ma jeunesse, revoir mes amis, leur parler et, comme autrefois, je ne puis me décider à les quitter... Excusez-moi.

Il était six heures du soir lorsque j'arrivais en Belgique à la gare de Marbehan. Les blessés étaient déjà confortablement installés les uns dans des wagons, les autres dans des prolonges tapissées d'une épaisse couche de paille. A mon tour j'entrais, avec mon cheval, dans un wagon de marchandises, c'était, parait-il, commettre une grave infraction à la police des chemins de fer belges, car le chef de gare m'intima l'ordre de descendre et il le fit sur un ton qui ne souffait pas de réplique « Seriez-vous le comte de Flandre, me dit cet homme dépourvu de politesse, que je ne permettrais pas à un cheval de monter dans le train. »

J'étais un bien petit garçon à côté de ce comte de Flandre, dont j'ignorais l'existence, et que l'on prenait à témoin, pour couper court à mes instances. Que faire? Abandonner mon cheval? Je n'en eus même pas la pensée. Je passais la nuit dans une auberge, le lendemain matin je vendis ma cantine à l'aubergiste, il eut la cruauté de ne m'en donner que 10 francs et je

pris avec mon cheval la route de Bruxelles. On m'indiqua le chemin à suivre, il traversait les Ardennes belges, je m'y lançais à la grâce de Dieu, avec l'énergie et la confiance de ma jeunesse et j'entrais bientôt dans la forêt de St-Hubert.

Je n'ai jamais vu d'aussi beaux chênes, ils avaient des siècles d'existence; ils remontaient probablement à l'époque légendaire où, le patron des chasseurs, courrait les cerfs peuplant les bois qui,aujourd'hui, portent son nom et s'appellent les forêts de St-Hubert. Qui m'eut dit que les hasards de ma vie chirurgicale me feraient un jour connaître, soigner pendant de longues années et jusqu'à son dernier soupir, leur bonne maîtresse.

J'arrivais à un vaste carrefour où aboutissaient,en rayons convergents,les longues allées de la forêt. Des rouliers étaient arrêtés dans cette clairière, ils avaient dételés leurs chariots, attachés leurs chevaux aux branches du taillis et, ils se reposaient sur l'herbe, autour d'un grand feu où cuisait leur repas, je leur demandais de vouloir bien m'indiquer ma route.

Ces braves gens étaient serviables. Monsieur, me dirent-il, vous êtes dans la forêt de St-Hubert, devant vous s'ouvre la route de Bruxelles,et le chateau que vous voyez, à l'extrémité de cette avenue, est le château d'Howorth. Leur repas était prêt, ils m'invitèrent à le partager et, je trouvais chez ces charretiers, la courtoisie dont le chef de gare de Marbehan était si totalement dépourvu.

***

Dix ans plus tard. — Octobre 1880. — Biarritz, une petite maison à côté de l'Hôtel d'Angleterre. Quatre heures de l'après-midi, une première journée d'automne. Le vent de sud apporte d'Espagne un bien-être de chaleur douce, dans une clarté d'Orient. Ce mistral s'est attiédi sur les cîmes neigeuses des Pyrénées et sur la fraîcheur des flots de la mer de Gascogne.

Près de la fenêtre, une Dame, la Baronne de Brienen contemple avec le ravissement d'une convalescente, la mer, le phare, les rochers, le soleil couchant. Leur vue, lui cause une émotion profonde, car elle a craint de ne plus les revoir, elle est encore sous l'étourdissement de l'accident qui, depuis de longs jours, la tient prisonnière, les membres murés dans le plâtre. C'est aujourd'hui que les appareils ont été levés, la réparation est complète, inespérée.

Une Dame de compagnie, un chirurgien, s'associent à la joie de la pauvre blessée, devenue expansive, rayonnante, transfigurée par la résurrection. — On porte le thé, les cigares, les blondes cigarettes d'Orient; ces Dames m'offrent des cigares, elles allument des cigarettes, ce qui confirme mon opinion sur leur nationalité que je suppose allemande ou russe.

C'est dans l'atmosphère d'un bien-être fait d'une crainte dissipée, de l'éloquence du paysage, d'une victoire ou la nature seule a été vaincue, que s'engage la conversation entre ces trois personnes qui ont lutté ensemble et qui, à cette heure, jouissent d'une guérison inespérée.

La soirée est admirable, elle s'éclaire

d'une lumière transparente, douce comme celle d'une veilleuse à parois d'opale; nos yeux charmés se promènent des flots à la plage, des rochers escarpés qui hérissent la grève aux nuages dorés qui flottent dans le ci l — Nous parlons des stations en renom, des Rivièras, des plages normandes et de celles du Nord, d'Ostende, de Blankerbergue, mais notre accord est unanime — Rien ne vaut Biarritz. —

Connaissez-vous la Belgique? me demanda la Baronne — Si je la connais, Madame, certes oui,et je racontais,avec de nombreux détails,comment pendant la guerre, repoussé de la gare de Marbehan, j'avais traversé tout le royaume à cheval, dinant avec des rouliers, et dans le plus complet dénument.

Ces Dames m'écoutaient sans m'interrompre, mais en se regardant avec de petits airs assez étranges.Cette conversation par clignements d'yeux et sourires, croisant, en aparté, mon récit qui n'avait rien de plaisant et auquel d'ailleurs elles semblaient vivement s'intéresser, me surprenait chez des personnes d'une aussi haute société. Je terminais, un peu court, en disant que je gardais un mauvais souvenir de la Belgique.

J'espère vous faire revenir sur cette impression, me dit la Baronne. Je suis Belge, mon père est le comte d'Howorth, le château et la forêt de St-Hubert m'appartiennent, j'y invite le comte de Flandre, je vous y invite aussi. Un romancier hésiterait devant l'invraisemblance d'une semblable rencontre.

Chère Dame, elle m'a toujours continué

sa confiance. Elle avait acquis la petite maison où elle fut soignée et guérie, elle en avait fait un palais; il porte aujourd'hui le nom d'Hôtel de Brienen — nous y avons bien souvent parlé des Ardennes belges et du château d'Howorth.

Je n'ai pas profité de l'invitation, je ne suis pas revenu à St-Hubert, je n'ai pas chassé dans ses bois, mais la Baronne n'oubliait pas sa promesse, elle voulait effacer le souvenir de mes mauvais jours passés en Belgique « allez à St-Hubert, me disait-elle, vous y serez accueilli aussi bien qu'y est reçu le comte de Flandre » Je n'en doutais pas, mais je ne bougeais pas.

C'est alors, comme compensation, que Mme de Brienen me fit cadeau de Royale peut-être la plus belle chienne de France, elle l'acheta à M. de Vezins, je n'ose dire à quel prix. Cette Royale était une chienne française, d'une beauté exceptionnelle et de la race la plus pure, elle contracta en Vendée, chez M. de Chabot, une alliance digne d'elle et c'est à Urt, que le mariage vendéen donna naissance à une lignée qui a disparu, comme hélas aussi, a disparu la pauvre Baronne. Mais, vraiment, je m'éloigne trop de la guerre.

⁂

Je reviens au 2 Novembre 1870. — Ce jour-là j'étais loin de prévoir le revirement qui, plus tard, s'opérerait dans ma destinée. Je parcourais, sous un ciel charbonneux, un pays noir, j'étais sans le sou, seul avec mon cheval, marchant souvent à pied, à côté de lui, pour me réchauffer et pour soulager la

pauvre bête. Je l'aimais, ses yeux de gazelle me regardaient avec une expression si douce, si résignée que, je m'apitoyais sur son sort autant que sur le mien, je lui parlais, je le consolais, je caressais sa crinière, je promenais ma main sur son encolure, nous étions malheureux tous les deux et le malheur rend compatissant.

Ce cheval avait accompli le pélerinage de la Mecque, à ce que disait un signe cabalistique, gravé au feu, sur son épaule. C'était un titre de noblesse, auquel en ce moment j'attachais de l'importance, car il annonçait une endurance, que j'allais soumettre à une rude épreuve. Le brave animal répondit à mon espoir et nous arrivâmes, sans encombre, à Bruxelles.



En Belgique

Le lendemain de mon arrivée à Bruxelles, je fus remercier M. Van Holsbeck et prendre congé de lui. Nous nous rendîmes ensemble, à l'ambulance où l'on avait recueilli mes blessés. A ma vue ces braves gens manifestèrent leur joie, ils me témoignèrent leur reconnaissance avec une effusion qui disait le plaisir qu'ils éprouvaient à me revoir, le mien n'était pas moins vif.

J'avais, de plus, grand besoin de faire une visite, intéressée, au Directeur de la Croix Rouge Française, en résidence à Bruxelles. La société me devait trois mois d'appointements, soit neuf cents francs. Escomptant ce ravitaillement, je n'avais fait aucune économie, je ne tardais pas à me repentir de cette juvénile imprudence.

Lorsque je présentais à M. le Délégué, une note que j'avais acquittée à l'avance, ayant eu soin d'écrire bien lisiblement, en chiffres et en lettres, le montant de mes honoraires, et de la signer de mon nom, encadré d'un paraphe calligraphié, ce monsieur voulut bien prendre le petit papier, y jeter un coup d'œil et, me le rendre aussitôt, en me disant : « Je n'ai pas d'ordres, vous serez payé à Paris, après la guerre. »

J'était si surpris, si désappointé, l'ex-

pression est tout à fait de circonstance, si peu fait au rôle de quémandeur, que je n'osais ni insister, ni découvrir à ce banquier, ce qui, d'ailleurs, m'eut humilié en vain, le triste état de mes finances. Et, cependant, si jamais argent fut bien gagné, c'était celui qu'on me devait pour ces trois mois de campagne. Si jamais ma bourse fut plate, c'était bien en ce moment, où ma main comptait et recomptait, cinq francs qui se promenaient dans ma poche, pendant que toute mon activité intellectuelle, se heurtait à un problème qu'elle ne pouvait résoudre, celui de rentrer en France en ne dépensant que cinq francs.

Le délégué aux finances, voyant que je restais planté devant lui, sans rien lui dire, mais sans faire mine de me retirer, me fit, bien moins par commisération que pour se débarrasser de ma présence, l'aumône d'un conseil : « Jeune homme, me dit-il, vous êtes arrivé à Bruxelles sur votre cheval, continuez ainsi jusqu'à Anvers. Dans cette ville, vous vous embarquerez sur le premier navire en partance pour la France et, arrivé au Havre, vous trouverez de l'argent, je l'espère, et vous règlerez votre voyage, je vous le souhaite bon. »

C'est une maladie fort désagréable que la « faulte de monnoie ». A cette heure j'en étais atteint et je n'y voyais aucun remède, je ne possédais que mon cheval et, eussé-je trouvé un acquéreur, que j'aimais trop ce compagnon de route, pour me résoudre à le vendre. J'achetais un peu d'avoine pour lui, quelques sous de pain pour moi, c'était tout ce que me permettaient mes

22

moyens et je pris, avec mon ami, je parle de mon cheval, la route d'Anvers.

Le temps était fort beau, mon cheval plein d'ardeur. En ce moment des deux influences héréditaires qui, en directions différentes, ballotent ma vie, c'était sans doute le sang maternel, gascon, qui battait plus fort que le sang alsacien de mon père car je me sentais gai, confiant, et, dans ce pays de noir de fumée, je voyais tout en rose. Je ne mettais plus en doute qu'à Anvers, un capitaine de navire voudrait bien me prendre à son bord, avec mon cheval, nous y serions logés, nourris et arrivé au Havre, c'était bien le diable si je ne trouvais pas le moyen de me procurer de l'argent. Mille combinaisons se présentaient à mon esprit, après tout, me disais-je, en souriant à cette idée, à défaut d'un autre domicile, j'entrerais à l'hôpital, n'est ce pas un peu « mon chez moi? »

J'étais donc au Hâvre, en pensée, et je traçais mon itinéraire, de cette ville à Tours. Les lignes de la Normandie et de l'Orléannais étant interceptées par les Prussiens, il fallait continuer par mer jusqu'à Bordeaux et pourquoi, étant si près de Bayonne, n'irai-je pas embrasser mes parents? Comment n'y avais-je pas déjà pensé? — A vivre avec les militaires, on devient stratégiste, j'avais donc, moi aussi, conçu un mouvement tournant, si habile et surtout si agréable, que dans ma joie, je donnais un coup d'éperon à mon cheval, c'est ainsi que je lui fis part de mon projet, il le comprit à merveille et il partit au galop.

J'entre à Anvers et, sur la jetée qui borde l'Escaut, j'avise une auberge de très modeste apparence. Une enseigne en fer blanc est pendue au-dessus de la porte, avec ces mots en exergue : « Auberge du Bon Flamand » ici on loge à pied et à cheval ». C'était tout à fait mon affaire.

J'installe mon cheval à l'écurie, je lui fais donner de l'avoine, alors, quittant mes gants de peau de daim et ma pelisse brodée d'Astrakan, je prends un bouchon de paille et je procède à un vigoureux pansage.

Les gens de l'auberge regardaient, avec surprise, ce cavalier si différent de leurs hôtes habituels, ce voyageur sans bagages, venant Dieu sait d'où, ne commandant ni son dîner, ni sa chambre, et déclarant qu'il va coucher à l'écurie. Mais, je dois l'avouer, si l'étonnement se peignait sur leurs visages, leur curiosité n'était pas indiscrète, ils ne disaient rien. Nous étions bien loin de la Gascogne !

Le pansage terminé, je quitte l'auberge en annonçant que je vais faire un tour de promenade, si j'avais ajouté que c'était pour me donner de l'appétit, je me serais notablement éloigné de la vérité, j'aurais au contraire bien voulu faire taire une faim qui me tenaillait ferme.

Parbleu, la science est une belle chose et, dans ma situation critique, elle me vint à l'aide, en me rappelant une leçon du Professeur d'hygiène sur les qualités du pain qui est un aliment complet, ainsi le disait cet homme, savant en chimie.

Je vais en faire l'expérience me dis-je, et

j'achète un gros pain, le plus commun de tous, mais offrant ainsi le double avantage d'être le moins cher et le plus nourrissant.

Mon pain à la main, je m'assieds sur la terrasse d'un café placé en face de la fameuse cathédrale d'Anvers. Le pain et le café vont me nourrir,la vue de la Cathédrale gothique me donnera des jouissances d'art et peut-être des pensées de résignation chrétienne, elles ne sauraient venir plus à propos. Je faisais des progrès en philosophie et c'était au moment où je n'allais plus en avoir besoin.

Des Messieurs, installés à une table voisine, ne me quittaient pas des yeux. Tremper du pain dans son café est-ce donc un spectacle assez curieux pour faire oublier les convenances? L'insistance de ces badauds devenait fatigante,je voulus y mettre un terme, et, prenant l'offensive, je leur dis : « Messieurs désirez-vous me parler? mon visage devait leur dire combien peu j'éprouvais ce désir. — Cela nous ferait en effet le plus grand plaisir me répondit, très poliment, l'un de ces messieurs, Vous venez sans doute de France et nous aimons beaucoup les Français. — En effet, Monsieur, je viens de France, veuillez attribuer aux fatigues du voyage et à son excitation la vivacité de mon interpellation. — Nous comprenons votre lassitude, me répond le monsieur, et nous voudrions, à notre tour, nous faire pardonner notre indiscrétion, en vous priant de partager le repas qu'on va nous servir. L'invitation était franche, et elle venait si à propos, que je l'acceptais sans façons. On dînait bien dans ce café, il

se trouve en face de la Cathédrale : si vous allez à Anvers, je vous le recommande, il est vrai,qu'après 40 ans, les bonnes traditions peuvent être perdues.

Pendant le repas,ces Messieurs m'adressaient une foule de questions sur Paris — Où en était-on? Tiendrait-on encore longtemps? Percerait-on l'investissement? Qu'en savais-je ! Je répondais suivant mes espérances. Mes hôtes, me voyant persister dans le vague le plus nuageux, se persuadaient que je ne voulais pas m'ouvrir à eux et ils demandèrent du Champagne. Cette dernière cartouche allait enfin délier ma langue. En effet, je leur fis mes confidences, elles n'avaient rien de mystérieux, c'était tout simplement mon désir de rentrer en France et j'ajoutais : « vous seriez Messieurs, bien aimables si vous m'indiquiez un navire en partance. » Nous le ferons avec plaisir, me répondit l'un d'eux, je suis armateur, un de mes bateaux part demain pour leHâvre et je vous offre le passage à son bord, pour vous et pour votre cheval, je vous l'offre à titre gracieux.

Vous ne pouvez douter, ajouta-t-il, de notre sympathie pour la France, ne craignez donc pas de vous ouvrir à nous, parlez-nous de Paris, sans réticences. Vous pouvez le faire en toute confiance, nous ne vous interrogeons pas dans un but militaire ou politique, nous sommes négociants et nous avons le plus grand intérêt à savoir si Paris est encore en état de tenir, si des négociations sont entamées pour la signature de la paix, comptez d'ailleurs sur le secret le plus absolu.--Messieurs,leur dis-je,

j'ai le regret de ne pouvoir vous éclairer, mais comment diable puis-je savoir ce qui se passe à Paris que j'ai quitté dans les premiers jours du mois d'août, j'arrive de Sedan. — Ils me regardaient d'un air absolument étonné. — Si vous en doutez, allez à l'auberge du Bon Flamand vous y verrez mon cheval.

Voici d'où venait cette singulière méprise : le matin même un ballon, qui ne pouvait être parti que de Paris, avait atteri à quelques lieues d'Anvers, on me prenait pour un aéronaute, et ces Messieurs espéraient apprendre par moi des nouvelles utiles à leurs affaires, tel était le but de leurs amabilités.

Voyant leur désappointement, j'ajoutais : « Messieurs, vous avez été induits en une erreur dont je suis parfaitement innocent, je n'ose dire que j'en suis peiné car on ne regrette pas une soirée passée dans votre société, veuillez croire que mon seul embarras est celui de ne pouvoir vous rendre votre politesse, j'en serais, pour le moment fort empêché,mais si un jour vous venez à Paris, je serais heureux de vous acceuillir avec la courtoisie que vous venez de me témoigner.

Les Anversois eurent l'esprit de rire de leur déconvenue, ils ne se montrèrent pas moins empressés à me servir et l'armateur m'offrit de nouveau, le passage pour moi et pour mon cheval, sur un de ses bateaux « La belle Gabrielle » qui partait pour le Hâvre, le lendemain même. Il poussa l'obligeance jusqu'à me procurer un box pour mon cheval.

Cette Gabrielle de nauséuse mémoire, pas belle tant s'en faut, n'était qu'une grande barque, pontée, à voiles, cinq hommes et le capitaine composaient son équipage. On me conduisit à une cabine, elle ressemblait au casier d'une armoire et, la seule idée de m'étendre dans ce coffre, me causait une pénible oppression.

Au moment du départ, se présenta un voyageur, c'était un journaliste nommé E. Tarbé,on lui offrit la seconde cabine, espèce de tiroir placé au-dessus de celui qui m'était destiné. Tarbé l'accepta, il devait être aussi pressé de partir que je l'étais moi-même.



La traversée de la Manche

Bâti sur les bords de l'Escaut, Anvers est situé à une assez grande distance de la mer. Le vent ne nous était pas favorable, il ne soufflait même pas, aussi notre bateau, sans déplier ses voiles, se laissait paisiblement entraîner vers la Manche où le portait le courant du fleuve.

Cette façon de voyager n'eut pas été du goût de gens pressés, mais nous ne l'étions guère. Il s'établissait une telle harmonie entre la placidité des campagnes Flamandes, le calme majestueux de l'immense fleuve, les derniers rayons du soleil se couchant dans les brumes bleuâtres et la marche de notre bateau qui se laissait glisser sur l'eau, sans même nous bercer dans son déplacement insensible, que, la lenteur de notre progression, si différente de la rapidité des locomotions modernes, ne nous causait ni déception, ni surprise. Nous voguions sur des eaux flamandes et, dans cette nature endormie, le bruit des hélices, le souffle des machines, nous eussent choqués comme des anachronismes.

Nous nous abandonnions au charme de cette atmosphère reposante et, après mes journées agitées, mes émotions, mes fatigues, je remerciais la Providence de m'ou-

vrir enfin un horizon serein et de m'y porter sur des flots si paisibles.

Tarbé, mon compagnon de voyage, était loin de partager ma quiétude, la perspective d'affronter la Manche sur un bateau aussi frèle l'inquiétait. Quant à moi, j'avais échappé aux dangers d'une bataille, je ne songeais guère à ceux que pouvait offrir une traversée.

Je ne redoutais même pas le mal de mer, je m'y croyais réfractaire, car je n'en avais jamais été incommodé, alors qu'enfant, dans mes promenades avec mon ami de Valmont, nous franchissions la barre de l'Adour sur le remorqueur que commandait son père et, je ne supposais pas la Manche plus houleuse que le golfe de Gascogne.

Ma confiance semblait s'accroître des craintes de mon compagnon, je parvins à le tranquilliser et il se montra ce qu'il était, c'est-à-dire l'homme aimable et spirituel qui devait, plus tard, faire la fortune du journal « Le Gaulois ». Nous étions jeunes, seuls Français sur cette barque étrangère, enveloppés dans la même infortune, il ne fallut pas longtemps pour nous rapprocher, pour nous féliciter du hasard qui nous avait réunis. Nous formions mille projets sur cette campagne de la Loire que nous allions faire ensemble et, lorsque nous entrâmes dans nos cabines, nous étions déjà camarades.

Je m'étais endormi, ayant dans l'avenir une confiance qu'embellissait mes rêves, lorsque je suis éveillé par de violents soubresauts, par un malaise inexprimable, je me jette hors de mon lit, me demandant si

nous nous engloutissons, si nous nous effondrons sur des brisants. Etouffé, écœuré, je grimpe sur le pont.

La lune, dans son plein, éclairait les flots, leurs reflets argentés s'étendaient au loin, à perte de vue. Nous étions arrivés à l'embouchure de l'Escaut, estuaire tellement vaste que nous ne distinguions pas les rives du fleuve, seules quelques lumières semblables à des phares, scintillaient à l'horizon, c'étaient les feux de la ville de Flessingue. Au devant de nous, comme pour nous interdire l'entrée de la mer, s'élevait une barre immense, mouvante, formée de vagues gigantesques. Dans leur fureur commune, chacune d'elle semblait être animée d'une fureur spéciale. Ourlées d'écume, découpées en festons de dentelle, les cîmes de ces lames dépassaient la hauteur de nos mâts, elles s'avançaient en grondant, atteignaient notre bateau, mais au lieu de l'engloutir, elles le faisaient dresser comme un cheval qui se cabre pour le laisser brusquement retomber dans le vide, et après avoir pointé vers le ciel, l'avant de la *Gabrielle* piquait vers l'abîme.

Descendez dans la cabine, me dit le capitaine, vous allez être enlevé par une lame. Que cela m'était égal, pour rien au monde je ne serais revenu dans cette cabine, elle me donnait l'impression d'un cercueil. On jugea prudent de m'attacher aux bastingages, on fit bien car, maintes fois, les vagues passèrent sur moi. Mais je ne sentais ni le froid glacial de cette nuit de Novembre, ni l'eau qui traversait mes vêtements, j'avais perdu l'instinct de la conservation

et, la sensibilité à toute autre souffrance qu'à celle du mal de mer.

Tarbé, lui aussi, était monté sur le pont et, à mon côté, presque anéanti, il ne quittait pas des yeux les lumières de Flessingue, dont nous étions éloignés d'un kilomètre, il demanda au capitaine la grâce d'y être débarqué. Le loup de mer s'éloigna, en haussant les épaules, comme si on lui eut adressé une de ces questions auxquelles on ne répond pas. — Un matelot, plus compatissant, s'approcha de nous — En avons-nous pour longtemps avant de franchir la barre? lui demanda Tarbé. — Je n'en sais rien, dit le marin, nous resterons ici jusqu'à ce que le vent change de direction — Alors c'est l'inconnu, dit Tarbé, et bien, mon ami, si vous me menez à Flessingue je vous donne 500 francs.

Est-ce vrai, vous m'offrez 500 francs pour vous conduire à Flessingue? — Je vous en donne ma parole — Monsieur, la mer est grosse, j'accepte tout de même votre offre, j'embauche un camarade et je demande le canot au capitaine. Celui-ci avait entendu la conversation, il dit à Tarbé. — Réfléchissez, Monsieur, vous allez courir un danger, mais si vous persistez dans votre intention, je ne puis priver mes matelots d'une semblable aubaine, ils n'ont jamais eu l'occasion de gagner 500 francs, c'est bien la somme que vous leur proposez ? — J'en donnerais davantage si je le pouvais, dit Tarbé, car je vais mourir si je reste sur ce bateau.

C'est entendu, je fais mettre le canot à la mer, dit le capitaine. Tarbé me proposa d'y prendre place avec lui. J'étais tellement

brisé, engourdi, à bout de forces que je trouvais moins pénible de rester sur le navire, m'abandonnant à ma destinée, me confiant à la grâce de Dieu, que de faire un effort quelconque, je remerciais mon nouvel ami, je lui dis adieu et lui souhaitais un bon voyage.

Le canot sautait comme une coquille de noix, je le suivais vaguement des yeux, aussi indifférent à son sort que je l'étais au mien. — Son voyage fut heureux, il nous revint, nous n'avions guère changé de place. Le vent continuait à nous être contraire, à souffler devant nous, « vent debout » répétait le capitaine, et notre navire louvoyait sans parvenir à franchir les montagnes mouvantes qui nous séparaient de la pleine mer. Que de fois, placé sur l'Estacade qui enserre l'Adour et la prolonge dans l'Océan, j'ai vu les lames du golfe repousser les eaux du fleuve gascon, comme à Flessingue, j'avais vu la Manche, se dresser devant l'Escaut.

Enfin, nous entrâmes au Havre, ces trois jours de mer m'avaient plus fatigué que ne l'avaient fait mes deux mois de campagne. On sortit mon cheval et j'éprouvais une amère déception. Comme les chevaux arabes, ce bel animal portait la queue horizontalement, c'était une de ses plus grandes beautés, et, sous le roulis, elle avait si souvent frappé les parois du box, qu'elle s'était brisée et ne tenait plus que par quelques lambeaux déchiquetés.

Bien souvent, pendant le voyage, j'étais allé voir le pauvre animal, lui donner du pain, il ne vomissait pas, j'en concluais

qu'il n'avait pas le mal de mer, j'ignorais que le cheval ne vomit jamais.

Je le pris par la bride, je n'osais plus le regarder et, tous deux, vacillants comme dans l'ivresse, nous nous rendîmes à l'hôpital. Cet hôpital fut mon hâvre de grâce, je demandais l'interne de service, je fus reçu par le Dr Caylus, je l'avais connu au Quartier Latin, il m'accueillit en frère, m'installa à la salle de garde et me combla de prévenances.

Dans mon chagrin et mon dépit j'avais laissé échapper des paroles pouvant faire croire que j'éprouvais le désir de me défaire de mon cheval. Caylus, voulant me rendre service,se mit en quête d'un acquéreur, et il me présenta le colonel Mocquart. J'étais sans ressources, la vue du pauvre animal m'attristait et, à la hâte, comme honteux de mon action, je dis au Colonel : « Donnez-moi de ce cheval ce que vous voudrez, mais je ne m'en sépare qu'avec votre parole de ne pas le vendre et, de le tuer d'un coup de revolver, lorsqu'il ne vous servira plus. » Le Colonel prit cet engagement et me donna 400 francs, en me disant : « Si ce cheval n'était pas abîmé, il vaudrait deux ou trois mille francs. »

Je me suis, maintes fois, reproché cette vente, elle m'a donné les remords d'une trahison. J'ai possédé bien des chevaux, aucun, tant s'en faut, ne m'a inspiré l'amour que j'avais pour ce bel animal pour ce compagnon de misère dans mes jours les plus noirs.

Plus que jamais, j'éprouvais le besoin de revoir mes parents, avant de me lancer

dans de nouvelles aventures. Ce projet formé sur la route d'Anvers, abandonné dans la société de Tarbé, était devenu, depuis son brusque départ, ma pensée dominante. Je ne pouvais d'ailleurs, me rendre à Tours, qu'en passant par Bordeaux. Un bateau était en partance pour cette ville, je m'embarque et, sur une mer calme comme un lac, nous longeons les côtes de France, glissant sur l'onde, doucement porté sur les flots par le grand vapeur qui, bien différent de la Belle Gabrielle, marchait avec une vitesse que, cependant, je ne trouvais jamais assez grande.

En entrant dans la Gironde, nous entendîmes des salves d'artillerie, et le fort, qui les tirait, était pavoisé. Ces drapeaux, ces coups de canon annoncent une victoire, nous agitons nos mouchoirs, nous adressons aux soldats que nous apercevons sur les glacis de la citadelle, nos acclamations enthousiastes, ils y répondent par des hourrahs. Nous apprîmes, à Bordeaux, la victoire de Coulmiers et la prise d'Orléans. D'Aurelle de Palladines marchait sur Paris, c'est ainsi que l'Armée de la Loire entrait en campagne.

Je courus à la gare et j'arrivais à Bayonne au moment où minuit sonnait à l'Eglise de St-Esprit, un petit hôtel était encore ouvert, j'y passai la nuit, enivré d'une joie qui chassait le sommeil.

A la pointe du jour je traverse les ponts et les rues de la ville dont chaque pierre me rappelle un souvenir; la demeure paternelle est close, mes parents sont à Urt, mais rue Notre-Dame, une autre maison m'est

également chère, c'est là que vivent mes oncles Halsouet et Balasque et ma cousine Eugènie. Ici la porte est ouverte et qu'est-ce que j'apprends? Ma cousine, en pleine santé, dans toute la grâce de ses 18 ans vient de mourir presque subitement, dans un château voisin.

Mes oncles allaient sortir, je les trouvais abattus, cependant ils semblaient résignés, et tous deux, unis dans la même douleur, ils se rendaient à la messe. Je savais Balasque simplement spiritualiste, c'était donc le malheur qui le ramenait aux pratiques chrétiennes. Elles lui promettaient une vie future, elles lui donnaient l'espoir de retroutrouver sa fille, et, il s'attachait à cette consolation, la seule efficace, avec toute l'intensité de sa douleur.

Ce n'était certes pas l'heure de raconter ma campagne, mes oncles étaient heureux de me revoir, ils m'adressaient quelques questions, mais je les voyais bien impuissants à détacher leurs pensées de la charmante jeune fille qui leur était ravie. Nous retombions dans le silence, comment pouvais-je trouver des paroles consolantes alors que j'étais moi-même accablé par un malheur si inattendu.

Nous montâmes ensemble la rue Notre-Dame et nous arrivâmes au parvis de la Cathédrale, c'était là où nous devions nous séparer. Avant de les quitter je crus devoir leur adresser quelques paroles de consolation, je les cherchais en vain. Alors, sachant mes oncles très patriotes, je parlais de la victoire de Coulmiers, je m'en exagérais l'importance, j'entrevoyais notre dé-

livrance dans ce retour de la fortune et, peut-être, avec plus d'ardeur qu'il ne convenait d'en montrer devant ces vieillards attristés, j'annonçais, qu'après deux jours passés à Urt, j'allais rejoindre l'armée de la Loire.

Balasque prit ma main dans les siennes et me dit : « Va, mon ami, c'est ton devoir. La Providence qui t'a si visiblement protégé, ne t'abandonnera pas — Espère, un jeune homme a l'avenir devant lui, il doit espérer, mon cœur n'en a plus la force, ma vie est finie, je vais prier. Rappelle-toi que la prière est la suprême ressource. Adieu et je crus l'entendre, disant tout bas : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. »



A Bayonne

J'avais l'intention de diviser le récit de mes souvenirs de guerre en trois parties, la campagne du Rhin, la campagne de la Loire, la commune de Paris et, de consacrer à chacune d'elles, environ quarante numéros de ce journal.

J'abandonne ce projet, d'abord par discrétion, par crainte de lasser une attention que je sais pourtant très bienveillante et, aussi, par découragement.

Raconter des scènes militaires sans pouvoir entonner un seul chant de triomphe, raviver les blessures de notre orgueil national sans les panser, ce sont des taches trop ingrates pour un écrivain d'occasion, qui fut un volontaire sans épée, sans fusil, aussi je laisse la campagne de la Loire à ses neiges, et la commune de Paris à ses flammes.

Mais, mon retour à Urt ne pouvant remplir les deux numéros dont je dispose encore, je vais consacrer ces feuilles blanches à d'autres souvenirs. Bien que n'ayant avec la guerre que des rapports lointains, ils seront je l'espère, goûtés par des Bayonnais.

⁂

A l'époque dont je vais parler, premières années de l'Empire, un désert sablonneux séparait Biarritz de la Chambre d'Amour. Sur cette lande dénudée, pas une herbe, pas un arbre, pas d'autres maisons que deux cabanes de pêcheurs, adossées au phare et s'abritant sous son socle.

Encore aujourd'hui, derrière l'Hôtel Regina, on peut voir une terre en friche, un peu de mousse, quelques lichens, ce sont les seuls vestiges du passé, ils rappellent ce qu'était alors cet Hinterland de transition entre l'aridité des sables et la fertilité des champs.

La mer balayait si furieusement ce plateau que, sur ses confins éloignés, les roseaux et les tamaris, faibles abris de pauvres cultures, se ployaient sous ses rafales et restaient définitivement courbés comme des branches de saule pleureur.

A égale distance de la Chambre d'Amour et de Biarritz, cette terre de granit s'avance dans la mer et divise la plage en deux baies, qu'en brise lame, elle protège contre les fureurs fréquentes du Golfe de Gascogne. Du haut de cet éperon, le Phare jette son regard de feu, sa lumière mobile et tournante, aux quatre points de l'horizon. Aujourd'hui, l'herbe verte d'un parc Anglais, le Golf, a remplacé la chètive bruyère et, à côté des deux cabanes, encore debout, s'élèvent des villas, des hôtels, des chateaux.

A quelques mètres du Phare, le rocher est taillé à pic comme un rempart de forteresse, mais un peu au-dessous de sa crête, cette muraille forme un relief qui s'avance

en échauguette sans toit, en galerie étroite sans parapet; souvent, à haute mer, ce promontoire est balayé par les vagues.

Ce chemin de ronde, en saillie sur la tranche rocheuse, surplombe des bas-fonds, un goufre aux eaux transparentes, verdâtres, aimés des Dorades et des Muges. C'est là, où presque chaque jour, mon oncle Halsouet jetait ses lignes : les paysans avaient donné son nom à ce glacis de pierre.

De loin en loin, quelques étrangers ,en villégiature à Biarritz, visitaient le Phare, ils s'avançaient sur le bord de la falaise et, mon oncle, homme aimable, leur en faisait les honneurs, tout comme s'il eut été le chatelain de ce donjon.

Deux Messieurs s'étaient pris d'admiration pour le spectacle grandiose qui, de cet observatoire, embrasse le golfe, la forêt, les montagnes, ils y revenaient souvent et ils causaient avec Halsouet. Mon oncle répondait à leurs questions avec la courtoisie accueillante des gens de notre pays, aussi une sorte de familiarité, s'était-elle établie entre le pêcheur et ces étrangers. — L'un d'eux était le comte de Bismarck — Lui aussi était venu à Biarritz pour pêcher. A cette heure il tendait l'hameçon à un poisson, aussi naïf que les Dorades, mais d'une autre envergure, à l'Empereur — La grande pêche avait dû donner au Prussien le goût de ce genre de Sport, car il pria mon oncle de lui confier une ligne.

M. le Comte, répondit Halsouet, aujourd'hui le poisson ne mord pas, venez demain, nous allons, cette nuit, jeter des ap-

pats autour du Phare et vous préparer une bonne pêche.

Mon oncle avait à son service, un gardien du Phare, on donnait à cet homme le nom de Saubade, n'était-ce que son prénom? Je ne m'en souviens pas.

Saubade habitait avec sa femme une petite cabane toute voisine, on y déposait les lignes et autres engins de pêche, c'est là où on échangeait les habits de ville contre les vêtements imperméables aux embruns de la mer, c'est là aussi où la compagne du marin préparait le repas qui terminait la pêche.

Le lendemain, bien avant l'heure du rendez-vous fixé à ses invités, Halsouet vint s'assurer que, toutes les dispositions avaient été prises, pour les recevoir comme il le désirait. Il vit les lignes amorcées et, sur la table, le panier de provisions apportées de Bayonne, car,en hôte prévoyant, qui sait combien l'air salin aiguise l'appétit, il voulait, après la pêche, offrir une collation au Cte de Bismarck.

En ce moment le soleil resplendissait, mais la mer, calme sur la plage, devenait houleuse au large. Saubade regardait avec inquiétude ces vagues lointaines et, en marin expérimenté, qui prévoit la tempête, il dit : « M. Halsouet, méfions-nous, la mer devient forte, vous feriez bien de renvoyer la pêche à un autre jour. » Mon oncle hésitait, il apercevait M. de Bismarck qui se dirigeait vers le Phare, il regrettait ne ne pas remplir sa promesse et de perdre ses préparatifs.

Mais, le marin, voyant l'horizon se mou-

tonner de grosses lames, devient plus pressant. « Il ne faut pas pêcher,dit-il, allez prévenir les étrangers pendant qué j'enlèverais les appats et les lignes. » — Mon oncle remonte à contre cœur sur le plateau du Phare, il va au-devant de ses invités, il les rejoint sur la lande occupée aujourd'hui par l'Hôtel Régina. « Messieurs, leur dit-il, je vous exprime tous mes regrets, mais voyez comme, au loin, la mer grossit, si, en ce moment, nous descendions sur la berge une lame pourrait nous enlever. » — Et bien, répond M. de Bismarck, si nous n'avons pas le plaisir de la pêche, nous verrons une tempête sur le Golfe de Gascogne. Avançons-nous.

A peine ont-ils fait quelques pas, qu'un appel désespéré perce le bruit de la mer, c'est un cri d'angoisse, de détresse qui retentit, déchirant, dans le grondement des flots. Ces messieurs courent jusqu'au bord de la Falaise, en ce point, elle domine de quelques mètres la plate forme d'où ils devaient jeter leurs lignes. Que voient-ils? A leurs pieds, Saubade se débat sur la crête d'une vague, elle l'entraîne au large, revient furieuse, brise la tête du marin sur le rocher et, dans son reflux, cette lame apaisée, remporte au loin un corps inerte, un bras s'élève encore au-dessus de l'onde, il disparait — On ne verra plus le pauvre Saubade.

Une de ces vagues qui, tout d'un coup, sans que rien les fasse prévoir, surgissent des bas-fonds de la mer et déferlent sur la plage, bien au delà des vagues qui les précèdent et de celles qui les suivent, avait

surpris Saubade, pendant qu'il dégageait ses lignes et elle l'avait entraîné dans son remous. — Tel est le récit que j'ai bien souvent entendu raconter.

Si M. de Bismarck était arrivé au rendez-vous quelques minutes plus tôt, il descendait sur la berge et, lui aussi était enlevé. — Voilà à quoi tiennent les destinées des hommes et des peuples !

Cependant, à quelques pas, dans la petite cabane, la femme du pêcheur attend les invités. Elle a entendu gronder la mer, elle prévoit que la pêche ne durera pas longtemps, aussi elle se hâte, elle fait flamber les branches de pin, mais, alourdie par un grossesse avancée, elle n'a pas encore achevé ses préparatifs et voilà que déjà les Messieurs se présentent dans la salle. — Ils entrent. C'est en souriant, qu'elle les prie d'excuser son retard et qu'elle les invite à s'asseoir auprès du foyer. — Qu'allait-elle apprendre !

En revenant à Biarritz, M. de Bismarck dit à mon oncle : « Je serai le parrain de l'enfant qui va naître, je veillerai sur lui. Veuillez être mon représentant auprès de cette malheureuse femme et remettez-lui ce secours.

Mon oncle tint l'enfant sur les fonts baptismaux, il lui donna le prénom d'Otto, en souvenir du parrain, Otto de Bismarck, dont il était le mandataire. — Deux fois par an, arrivait de Berlin, à l'adresse de M. Hal souet, un chèque de 200 marcks (250 fr.) destiné à la veuve de Saubade. La guerre interrompit ces envois, qui reprirent, dans la suite, avec la même exactitude, ils ne

cessèrent que bien longtemps après, le jour où mon oncle écrivit au Prince de Bismarck que son filleul, Otto de Saubade, devenu marin Français, s'était noyé dans les mers de Chine. — La fatale destinée de cette pauvre famille, avait fait périr le fils d'une mort semblable à celle qui enleva son pére; la mer les faisait vivre, la mer les fit mourir.

***

La Fortune nous était bien contraire, tandis qu'elle protégeait notre plus dangereux ennemi, elle nous enlevait nos plus précieux défenseurs, et parmi eux, un jeune Colonel d'Etat-major, né en Alsace, mais de sang Bayonnais, c'est à ce titre, que je vais en parler

Sa mort me fut d'autant plus sensible que cet officier était mon cousin, et qu'affligé de sa perte, mon père ne me permit pas de me présenter à St-Cyr.

Il est des souvenirs d'enfance qui sont ineffaçables, plus d'un demi siècle a passé sur le jour où je fus présenté à mon cousin et cependant je me souviens fort bien de notre première entrevue. Elle eut lieu dans le salon de mon oncle Halsouet, toit hospitalier sous lequel j'ai vu passer bien des hommes aimables, spirituels, distingués, monde disparu auquel, je ne pourrais me comparer, sans faire preuve d'une grande humilité.

Ce jour là, le dîner et la réception avaient été particulièrement soignés, en l'honneur du militaire qui, après une très longue absence, venait passer un congé à Bayonne. Cet hôte, notre parent, était le chef d'es-

cadrons, Charles Cassaigne, aide-de-camp du Général Pelissier qui commandait l'armée d'Afrique .

Je n'avais jamais vu mon cousin, je savais qu'à la Flèche, le général Schram avait fait créer un prix spécial pour lui, qu'à St-Cyr et à l'Ecole d'Etat-Major il avait constamment obtenu le premier rang et ,disait-on,son amabilité et les grâces de sa personne accompagnaient, de la façon la plus heureuse, une intelligence dont il avait donné de si brillantes preuves.

Ma curiosité était d'autant plus excitée, qu'avant la guerre de 1870, les Militaires, chamarés d'or et de broderies, rayonnant des gloires impériales, formaient une aristocratie dans une France qui nous semblait être elle-même la plus noble des nations. Nous étions fiers de nous promener avec les Hussards qui faisaient résonner leur sabres sur les dalles des Arceaux et qu'étaient ces petits Hussards a coté de l'officier d'Etat Major que, ses triomphes dans toutes les Ecoles militaires, plaçaient incontestablement à la tête de la jeune armée.

Avant de connaître Cassaigne, je m'étais fait de lui, d'après ce que j'en avais entendu dire, une image très flatteuse, mon attente fut dépassée.

Il me semble le voir dans ce costume d'aide-de-camp qui faisait si bien valoir l'élégance naturelle de sa personne. On se lève, on l'entoure, mon oncle lui présente ses convives, son jeune cousin, il a pour tous, le sourire, un ancien souvenir, une parole aimable, cordiale, l'accueil avenant qui le rendaient si cher à ses amis, si utile à ses

camarades et, même à son chef dont la raideur proverbiale ne s'adoucissait que devant lui,

Cette influence qui rayonne de l'homme supérieur, Cassaigne la possédait au plus haut degré, il l'a bien souvent employée non pas à son profit, mais pour atténuer les emportements de son chef. Que de fois, affrontant sa colère, il osa braver son général et lui faire sentir, non par des paroles interdites à un inférieur, mais par une attitude froide, attristée, combien les propos inconsidérés, les accès de fureur étaient déplacés chez le Commandant d'une armée, alors dans toute la gloire de la conquête.

Pelissier devant qui on tremblait, exaspéré par le blame tacite de son aide de camp, ne tardait pas à reconnaître que, c'était l'ami, qui exposait sa situation pour lui éviter une faute, il lui en était reconnaissant, il finit par l'aimer comme on aime un fils.

Aux yeux de tous, Cassaigne était le chef futur de l'armée et, par amour de la France, on se félicitait de rencontrer chez celui auquel, peut-être un jour, serait confié sa destinée, l'intelligence, la science militaire, la distinction qui, pendant tant de siècles, ont fait la force et l'honneur de notre patrie.

Balasque était orléaniste comme l'avait été son père qui, sous Louis-Philippe, fut maire de Bayonne. Sachant que Cassaigne avait approché les d'Orléans il lui exprima le désir de l'entendre parler des Princes exilés.

A trois reprises, dit Cassaigne, j'ai été en relation avec les Princes d'Orléans. — D'abord à un bal des Tuileries, auquel j'avais été invité en ma qualité de Major de l'Ecole. — Dans le tourbillon d'une valse, je heurtais le Duc de Montpensier, je tombais et ma chute provoqua des rires. Je me sentais ridicule. — Le Roi passait, il voit un pauvre lieutenant assurément plus troublé sous les regards moqueurs qu'il ne l'eût été sous le feu de l'ennemi et il exige que le Duc de Montpensier s'excuse de sa maladresse. — Votre Majesté veut donc augmenter ma confusion. — Non Lieutenant mais je veux effacer tout fâcheux souvenir de cet incident. Adressez-moi une demande. — Sire, ma sœur, fille d'officier a le droit d'entrer à St-Denis, son admission comblerait mes vœux. — Je les réaliserais, dit le Roi ,et ma sœur entra à l'Ecole de la Légion d'honneur.

Je quitte l'Ecole d'Etat-Major, le Duc d'Orléans m'offre d'entrer à son service, comme aide-de-camp. C'était flatteur, mais contraire à mon désir d'aller en Afrique, où on se battait. Le Prince était trop militaire pour ne pas m'approuver, il n'insista pas.

Messieurs, ajouta Cassaigne, je vois bien ce que vous attendez de moi, c'est le récit de la mission dont, en 1848 je fus chargé auprès du Duc d'Aumale. Ce jour-là est bien loin, je parle à des parents, à des amis, dans un salon fermé, d'ailleurs je ne dévoile pas un secret, je ne me crois donc pas obligé à garder le silence sur une proposition qui, si elle avait été acceptée, aurait eu les plus grandes conséquences. La ru-

meur publique en a donné diverses versions sans pouvoir préciser comme, pour la première fois, va le faire, devant vous, celui qui en fut le messager.

L'armée d'Afrique était enthousiasmée par la prise de la Smala, elle faisait campagne, elle vivait sous la tente avec le Duc d'Aumale, et appréciant, comme il le méritait, ce Prince si éminemment soldat et Français, elle l'adorait. C'est dans la ferveur de cette passion, qu'elle apprit la Révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe. Fidèles au Roi, indignés de voir des révolutionnaires bouleverser notre patrie pendant que nous versions notre sang pour conquérir l'Algérie, confiants dans notre force, car nous ne faisions pas à des leveurs de barricades, l'honneur de croire qu'ils pouvaient nous résister, nous voulions mettre le Duc d'Aumale à notre tête et marcher sur Paris. Nous tenions en nos mains le sort de la France.

Je me souviens de la soirée mémorable où le général Pélissier, après s'être assuré de l'unanimité des sentiments qui animaient les chefs et les soldats, me chargea, d'apporter au Prince, le vœu de l'armée, et d'y joindre l'offre de son épée. — Le Duc d'Aumale refusa, il ne put se résoudre à faire couler le sang français (1).

(1) La vie du colonel Cassaigne a été écrite par son neveu,qui portait le même nom que lui. Cette relation donne, des renseignements précieux, sur la guerre de Crimée et sur la part qu'y prit le chef d'Etat-major du général Pelissier. Elle mentionne les sentiments de l'armée d'Afrique en 1848, mais, sans entrer à ce sujet, daas les détails précis, que, mes souvenirs d'enfance, m'ont permis de vous donner.

Lorsque Cassaigne quitta Bayonne il était convenu que j'entrerais à St-Cyr. J'ai vécu quelque temps dans l'espoir de devenir l'aide de camp de mon cousin, mais tels n'étaient pas les desseins de la Providence. Le jeune colonel tombait devant Malakoff, sur la brèche de cette tour dont il avait prévu l'importance et préparé la chute. Ce jour-là, un coup de canon, tiré à 1000 lieues de Bayonne, changeait ma destinée.

⁂

Tout a disparu, Aujourd'hui, lorsque seul, je parcours les lieux où je formais avec mes camarades des projets d'avenir, lorsque, le soir, je m'assieds, seul, pour prendre un repas que j'ai hâte de terminer, je me rappelle avec tristesse les amis qui ne sont plus et les parents qui, eux aussi, m'ont quitté.

Quelle différence entre les journées d'étude qui nous ouvraient un monde inconnu, les émotions d'une vie chirurgicale,les folles chevauchées derrière une meute en pleine chasse, entre les soirées dans le salon de mon oncle, les dîners du quartier Latin, les repas sous la tente, assis par terre au milieu de mes amis, ou dans l'auberge de Beaumont avec les Anglais, bien d'autres chers et lointains souvenirs et la solitude que la mort a fait autour de moi. Hélas, tout cela a été et n'est plus qu'un rêve, flottant dans ma mémoire, et qu'un peu de poussière, reposant sous la terre.

A URT.

J'arrivais à Urt un Dimanche matin, on célébrait la messe. Seule, la femme du jardinier accourut à mon appel, en témoignant une joie, d'autant plus expansive, qu'elle me croyait mort. Elle avait entendu dire à mon père « Dieu me l'a donné, il me l'a repris, que sa volonté soit faite. » Elle voyait ma tante et ma sœur, incapables d'une résignation aussi chrétienne, guetter l'arrivée du facteur et, chaque jour, leur attente déçue devenait plus anxieuse.

C'est que, depuis près de deux mois, mes lettres, jusqu'alors presque quotidiennes, s'étaient brusquement arrêtées. Le facteur déposait les journaux et fuyait, au plus vite, des regards demandant une lettre qu'il ne possédait pas. Ce brave homme était peiné de ne répondre à une attente que par une déception.

Et moi, dont le retour n'était plus espéré, j'étais là, rayonnant de joie, resplendissant d'une santé bien différente de la pâleur, presque maladive, que, dans mes anciennes vacances, je rapportais de Paris.

Nous courons à l'Eglise, l'office se terminait, les habitants du village étaient réunis sur la place. Nous n'avions pas d'ennemis, mais, en ce moment, c'étaient, de tous côtés, des mains amies qui se tendaient vers moi, nous ne formions qu'une famille dont j'étais le fils retrouvé.

Ce jour-là j'éprouvais pleinement la joie profonde, indicible, de revoir le foyer paternel. Il faut des circonstances bien exceptionnelles, une guerre, un retour ines-

péré, pour que notre sensibilité atteigne l'exaltation nerveuse inconnue au cours ordinaire de l'existence. Et, nous sommes ainsi faits, que notre bonheur semble plus complet, s'il a pour cadre la maison où nous sommes nés, où nous avons grandi, les vieux amis, les serviteurs, les arbres que nous avons connus et dont, au loin, notre pensée recherchait le souvenir et évoquait ou les traits ou l'image.

Je les revoyais, au moins encore une fois, la vieille demeure de mon enfance, les allées ombragées où, sur un poney, mon père me donna les premières leçons de cavalier, la ceinture de vieux chênes terminée par une terrasse que, des taillis et des bois, prolongent jusqu'aux rives du fleuve, le pavillon d'où la vue s'étend, sans obstacles, sur les plaines de Guiche et de St-Laurent, sur les coteaux de Ste-Marie, sur l'Adour, l'Aran, la Midouze et entrevoit, au loin, les ruines féodales de la tour d'Apremont. C'est de mon cœur que montaient à mes lèvres ces vers de Lamartine :

Objets inanimés avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer

Et tous à la fois, comme dans l'aurore d'une vie nouvelle, ces témoins de ma jeunesse, ces objets de mon amour, s'offraient à moi, pour faire de ces quelques heures, un jour béni, inoubliable — Bien des années ont passé depuis cette journée, sans effacer l'écho, pourtant si lointain, de son cher souvenir.

Deux jours après j'annonçais que, le lendemain même, je partais pour Tours.

Chaque heure me rendait la séparation plus pénible et, lorsque toute la France était sous les armes, pouvais-je songer à rester à Urt.

***

Messieurs, le moment est venu de prendre congé de vous. Je renonce à vous conduire avec moi, sur les bords de la Loire, j'ai plutôt à m'excuser de la longueur et de la forme de ces récits, que j'ai cherché à écrire comme je l'eusse fait au lendeman de la guerre. Or, si ces dernières années ont passé sur moi, indifférentes, fugitives, les souvenirs de 1870 ont répondu à mon appel, j'ai revu ce que je vous ai raconté et, en relisant ces feuilles, je puis me dire, c'est ainsi que tout s'est passé.

Sur les faits eux-mêmes je ne pouvais pas me tromper, ils étaient inscrits dans mon carnet, mais, mes impressions, mes craintes, mes rares moments d'éclaircie et d'espoir, que je croyais perdus, ensevelis dans le recul des années, je les ai retrouvés, eux aussi, gravés dans mon cerveau, et, je vous les a offerts avec la bonne foi, la simplicité du jeune homme que j'étais alors et je puis bien ajouter, du vieillard que je suis devenu, car, entre les deux termes de l'existence, il y a plus d'un trait de ressemblance.

En puis-je douter, aujourd'hui, où je viens d'être si ému, en écoutant : « Le chant du départ ». Cette marche militaire nous avait accompagné sur les Boulevards de Paris, en Alsace, dans les défilés de l'Argonne et, c'était elle que chantaient

les Mobiles Vendéens, lorsque je les rejoignis sur la Loire, dans les bois de Marchenoir. Depuis quarante ans, je ne l'avais pas entendue, et, ce matin, ses accents retentissaient sous les vieux arbres des glacis. Ce chant, presque oublié, me ramenait vers ma lointaine jeunesse, il me faisait revoir des scènes, des armées, des amis disparus et, eux aussi, à peu près effacés de ma mémoire. Cet hymne, dont les paroles et la mélodie s'unissent en une inspiration également heureuse, pour exalter l'amour de la patrie.Cette évocation des plus nobles, des plus tendres, des plus généreux sentiments, me rappelaient de si chers souvenirs que je frissonnais à cet appel de la France en danger, mes yeux se mouillaient de larmes et, dans mon attendrissement, je remerciais le Ciel d'avoir rendu à mes derniers jours la sensibilité de mes premières années.

⁂

J'ai terminé mes Souvenirs de la campagne du Rhin « Veuillez, Messieurs, m'excuser, si malgré mon désir de vous plaire, j'ai mis dans ces récits plus de tristesse que de grâce. J'avais le respect de l'exactitude et la vérité était navrante, quant à la grâce, vous ne vous attendiez pas, je suppose, à la rencontrer sous la plume d'un chirurgien, je n'ai donc pas à me faire pardonner son absence

N'ayant plus les camarades d'enfance avec lesquels on aime à remuer des cendres et à parler d'autrefois, j'ai rouvert pour vous le journal de ma vie militaire, j'en ai

feuilletté, jour par jour, les pages douloureuses, en oubliant peut-être que les événements passés n'intéressent que ceux qui les ont vécus, mais, en me rappelant le vieux père qui disait à son fils : « N'oublie pas notre chère Alsace. »

Oh non, nous tous les fils de l'Alsace et de la Lorraine, nous si nombreux dans cette région, nous n'oublions ni le pays de nos pères, ni la protestation de ses derniers députés, et nous nous souvenons du serment qui fut leur adieu à la Chambre Française, dont les chassait le traité de Francforrt.

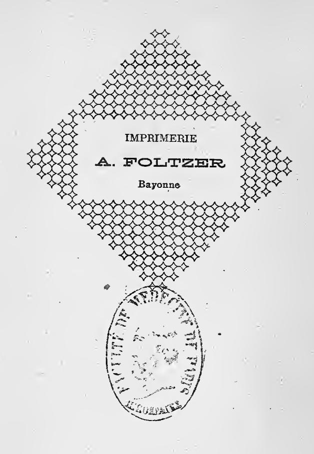
Cette protestation, ce serment, les voici, je les cite fidèlement, rien ne les effacera de ma mémoire. :

« Nous, députés d'Alsace et de Lorraine, nous apportons ici l'expression de leur volonté unanime. Nous proclamons à jamais inviolable, le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation Française. Nous avons, depuis deux siècles, scellé de notre sang, l'indissoluble pacte qui nous unit à la France et nous jurons pour nous, pour nos enfants, pour leurs descendants,de revendiquer éternellement, envers et contre tous, le droit de rester Français. »

Je redis, après eux, ces mémorables paroles et, n'est-ce pas, nous les répétons ensemble du fond du cœur. Elles ne sont ni le cri de haine d'un vaincu, ni l'appel à la revanche d'un orgueil humilié, elles invoquent un droit imprescriptible, elles sont l'expression d'un inaltérable amour filial.

FIN

Table des Matières


IMPRIMERIE
A. FOLTZER
Bayonne
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS